

blen

MUSÉE de la MARINE
V 4065
BIBLIOTHEQUE

LA

STATION DU LEVANT

MUSÉE de la MARINE
V 4065
BIBLIOTHEQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en août 1876.



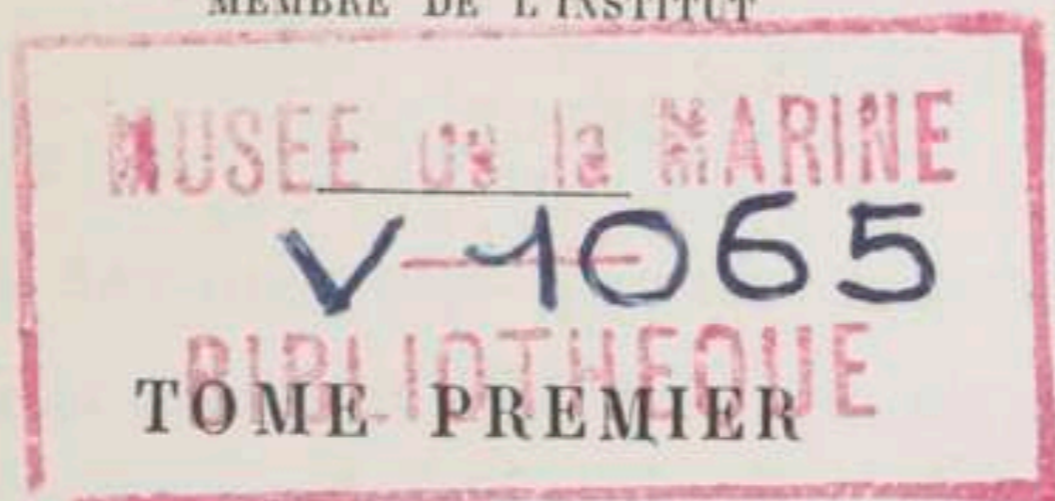
ouvrage donné par M^r Paul Perrin
de la Maison Plon et C^{ie} 1877.

LA
STATION DU LEVANT

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—
1876

Tous droits réservés

PRÉFACE

De toutes les missions que le soin de nos intérêts et le juste souci de notre influence ont imposées depuis soixante ans à notre marine, la plus délicate et la plus importante a été sans contredit celle qu'ont remplie dans les mers du Levant, de 1816 à 1830, les officiers successivement appelés au commandement de cette station navale. Il ne s'agissait au début que de rouvrir à notre commerce un trafic dont nous avions eu pendant deux siècles le monopole; la mission bientôt devint plus compliquée. Proscrit par le sultan, le pacha de Janina s'était mis en état de rébellion ouverte; il tenait en échec toutes les forces disponibles de l'empire. La vaste conspiration mystique qui couvait en Grèce choisit cette occasion pour éclater. Pendant que les populations chrétiennes se soulevaient de toutes parts, le fanatisme musulman appelait, pour les réduire, les milices asiatiques aux armes. Une sanglante anarchie

menaçait dès lors sur le continent la sécurité de nos compatriotes, dans les îles celle de nos protégés, les Grecs du rit catholique. La piraterie pendant ce temps désolait l'Archipel. La navigation y était devenue pour les neutres plus périlleuse que sur les côtes des régences barbaresques. Quant aux belligérants, ils ne s'accordaient de merci que lorsqu'ils y étaient contraints par la présence de quelque pavillon étranger. Il y avait donc, pour les navires de guerre qui composaient à cette époque la station navale du Levant, de nombreux griefs à redresser, de douloureuses infortunes à secourir. Les ressources dont nous disposions étaient malheureusement très-restreintes, car la France se relevait à peine de ses ruines, et une rigoureuse économie présidait encore à ses dépenses. Nos capitaines se multiplièrent; leur activité trouva le moyen de pourvoir à tout. Sur ce théâtre, où les pavillons de la Grande-Bretagne, de l'Autriche et des États-Unis flottaient à côté du nôtre, l'opinion publique ne tarda pas à nous attribuer le premier rang. Nous l'avions conquis par notre loyauté, par notre prudence, par notre fermeté aussi exempte d'emportement que de faiblesse. Il y là, pour qui sait apprécier à leur juste valeur les services rendus, une des pages les plus honorables de l'histoire de la marine française; c'est en outre une page presque contemporaine. A ce titre seul, j'éprouverais un vif plaisir

à la raconter, car j'y retrouve les noms qu'a vénérés et aimés ma jeunesse. J'espère qu'un intérêt plus sérieux justifiera l'étude à laquelle je me suis livré, et qu'il en sortira pour la génération gardienne de notre avenir plus d'un profitable enseignement.

Une flatteuse confiance avait mis entre mes mains la correspondance de l'illustre amiral dont le rôle a été prépondérant dans les événements de cette époque, et qui par sa résolution a décidé, au moment critique, du sort de la Grèce; mais, bien que l'amiral de Rigny ait séjourné à diverses reprises dans le Levant, sur l'*Aigrètte* du mois d'avril 1816 au mois d'octobre 1817, sur la *Médée* du mois de mai 1822 au mois de juin 1824, ses lettres n'ont toute leur portée et ne permettent d'embrasser l'ensemble de la situation politique qu'à partir des premiers jours de l'année 1825. J'ai cru qu'il était bon de remonter plus haut, de prendre les troubles à leur principe, la station à son origine. Le ministère de la marine a consenti à m'ouvrir ses archives. Je me suis ainsi trouvé en possession d'une masse de documents qui ne pouvaient plus me laisser d'autre préoccupation que celle de borner mon récit. Marin, j'ai pensé que j'étais appelé à parler avant tout de marine. J'en dirai assez pour faire comprendre les causes, les péripéties et l'issue de la lutte; qu'on ne s'étonne pas si j'insiste sur les épisodes qui, par un côté quelconque, présenteront un intérêt maritime.

On ne saurait méconnaître l'étroite association qui existe entre la régénération de la Grèce et la renaissance de la marine française. Ce ne sont pas seulement deux faits contemporains; ce sont deux événements liés entre eux comme l'effet le serait à la cause. L'entretien permanent d'une station nombreuse dans les mers du Levant plaça nos forces navales sur le théâtre qui pouvait être le plus propice à leurs progrès. La Méditerranée a vu, de tout temps, se former les meilleures escadres de guerre, depuis l'escadre de l'amiral Jervis jusqu'à celle de l'amiral Lalande. Un climat sec, un ciel presque toujours pur, y favorisent la bonne tenue des navires, y secondent les exigences de la discipline et la régularité des exercices. La fréquence des mouillages et des appareillages, les louvoyages dans des passes étroites, y rendent en peu de temps les équipages alertes, les capitaines manœuvriers; mais il est un autre avantage que nous procura le séjour prolongé de nos bâtiments dans l'Archipel, et celui-là fut sans contredit le plus grand. Nous eûmes l'occasion d'observer de très-près les marines étrangères et de nous approprier sans tâtonnements pénibles, sans essais dispendieux, les fruits lents à mûrir d'une longue expérience. L'esprit d'imitation est un esprit essentiellement français. Nous le portons souvent jusqu'à l'engouement. La station du Levant nous donna bientôt une école d'officiers anglo-manes, et, jusque

dans les détails parfois les plus puérils, le service intérieur de nos bâtiments se transforma sous cette influence. La bataille de Navarin, l'héroïque dévouement de Bisson, nous avaient rendu la faveur publique. L'état de nos finances autorisait des ambitions qui, en 1815, eussent été réputées funestes, si par hasard on les eût crues possibles. Nous aspirions hautement à reprendre notre rang dans le monde naval; il se produisit même à cet égard un mouvement d'opinion, exagéré, comme le sont généralement tous les élans populaires. On eût dit qu'il ne manquait plus à notre flotte que le nombre pour combattre à armes égales cette puissance qui, de 1793 à 1815, nous avait infligé de si dures leçons. Quelle frégate anglaise eût pu primer de manœuvre la *Sirène* ou l'*Armide*? Quel vaisseau eût été digne de se mesurer avec le *Conquérant*? Cette confiance, entretenue par les faciles triomphes que nous obtinions sous le ciel clément du Midi, ne résista pas aux épreuves de mers plus orageuses. Il suffit d'une croisière devant l'embouchure de l'Escaut pour faire écrouler le présomptueux échafaudage qu'élevait déjà notre imagination. La marine française avait beaucoup appris, il lui restait beaucoup à apprendre encore pour se mettre au niveau d'une flotte qui s'était formée sous le plus rude climat du monde, durant les tempêtes de vingt cinq hivers. Par une réaction soudaine, nous devinmes cette fois trop

modestes. Une sorte de découragement s'ensuivit. L'amiral de Rigny était alors ministre ; il ne voulut pas nous laisser sous une aussi fâcheuse impression. Pour nous y arracher, il jugea très-sainement qu'il n'y avait pas de meilleur remède que la franchise. Il n'essaya pas de pallier nos faiblesses, de dissimuler nos défaillances ; il en fit rechercher publiquement les causes. Le rapport de la commission d'enquête à laquelle il confia la tâche de constater notre infériorité pour aviser aux moyens de la faire disparaître est une œuvre sérieuse et vraiment remarquable. On y trouverait aujourd'hui plus d'un enseignement.

Il sera toujours utile, au retour d'une campagne de mer, aussi bien qu'à l'issue d'une campagne de guerre, de procéder à ces examens de conscience, et l'opinion fera bien de se ranger du côté de celui qui, au lieu de caresser ses chimères, viendra courageusement lui dire : « Si, de notre organisation, les étrangers n'ont vu que le côté brillant, moi, j'en ai vu de près les côtés défectueux, et je veux y remédier. » Au temps où nous vivons, il n'est pas permis de se déclarer facilement satisfait. Jadis on eût dormi cent ans qu'on eût à peine trouvé le monde changé à son réveil. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les marins de 1830 qui ne reconnaîtraient plus notre flotte, ceux de 1854 y seraient tout aussi étrangers. Ne parlez plus des anciens

engins de destruction, ne parlez plus de la vieille tactique; tout cela en quelques années a disparu, et la roue cependant, emportée par un courant qui ne se ralentit pas, la roue tourne toujours. Il faut choisir sa voie au milieu de cet éblouissement, augmenter tantôt l'épaisseur des cuirasses, tantôt la puissance des canons. On se croit fixé. Surviennent les agents chimiques. Une substance en apparence inerte peut désormais recéler la puissance de la foudre; elle peut, suivant la nature de l'étincelle qui la traversera, développer soudain une force explosive capable d'engloutir les nefs de 10,000 tonneaux. Comment se garantir d'un semblable danger? Quelle part attribuer à ce nouveau mode d'attaque? L'avenir n'est encore que doute et incertitude. Je serai assurément le dernier à contester les difficultés de la situation. J'affirme seulement qu'à tous les points de vue le salut est dans le mouvement; il ne saurait être dans l'inertie. L'imagination, qui l'eût cru? est devenue, jusque dans ces questions techniques, un guide bien autrement sûr que la routine. La torche qu'elle agite sert au moins à éclairer l'horizon. Sans ces lueurs soudaines jetées sur nos affaires par quelques esprits audacieux, tout resterait ténèbres autour de nous. Ne décourageons donc pas les novateurs. Qui sait le secret qu'ils nous apportent? L'Angleterre achète toutes les inventions qu'on lui offre, de peur que quelque

invention utile ne lui échappe et n'aille porter ailleurs un progrès qui lui resterait inconnu. Nous ne sommes pas assez riches pour suivre cet exemple ; nous tomberions dans un excès contraire, si nous supposions que nous pouvons encore construire, administrer avec la régularité des jours qui ne sont plus. La saison est passée des programmes à longue échéance. Il n'en est qu'un qui puisse dominer de très-haut toutes les questions secondaires. Je l'ai déjà exposé bien souvent. Je l'affirmerai une dernière fois : le seul emploi sérieux de nos deniers est celui qui profite à la constitution de la flotte de guerre. Les autres dépenses, il les faut subir, mais il les faut en même temps regretter.

La composition et les opérations des flottes que la Grèce moderne opposa pendant sept années aux vaisseaux ottomans sont de nature à éclairer la stratégie navale de l'avenir tout aussi bien que celle du passé. Quand on voit des bricks de 200 à 300 tonneaux affronter les massives escadres sorties des Dardanelles, disperser et chasser devant eux, comme un troupeau de daims effarés, les corvettes, les frégates, les vaisseaux de 80 canons, on s'explique bien mieux la défaite de la grande *Armada* et la destruction des lourdes nefs de Philippe II par la flottille agile de lord Howard. Les longues lignes qui se foudroient pendant des heures entières sans qu'une artillerie impuissante réussisse à les entamer, les

brûlots, protégés par ces murailles mobiles, qui tout à coup s'élancent à travers la fumée pour aller s'accrocher aux flancs des capitans-pachas, ces armées qui se déploient sur plusieurs lieues d'étendue, qui s'éloignent, se rapprochent, engagent ou cessent le combat, sans avoir besoin de recourir à notre appareil compliqué de signaux, tout cela nous reporte, en fait de tactique navale, à plus de deux siècles en arrière. Au spectacle de ces batailles rangées, où figurèrent souvent plus de cent navires, — batailles auxquelles il me semble avoir assisté, car le hasard leur donna pour témoins des officiers que l'amiral de Rigny appelait ses élèves et que j'ai appelés mes maîtres, — les manœuvres des Blake, des Tromp et des Ruyter se sont éclairées pour moi d'un nouveau jour. Là cependant ne se borne pas l'intérêt que l'étude des combats livrés par les bâtiments d'Ipsara et d'Hydra peut offrir. Dans cet Orient frappé de léthargie, il fallait s'attendre à retrouver les choses de la mer en l'état où les institutions et l'art naval du dix-septième siècle les avaient laissées. Ce qu'il y a de piquant, c'est de voir la science nous ramener par un long détour au mode d'attaque pratiqué il y a cinquante ans par les Hydriotes, il y a deux cents ans par les Français, les Anglais et les Hollandais. Nous avons cuirassé nos navires et rendu de nouveau nos canons sans effet; nous en reviendrons nécessairement à l'emploi des moyens

qui suppléaient autrefois le canon. Nos brûlots s'appelleront des bâtiments-torpilles.

Nous verrons donc encore des armées navales s'observer, se menacer longtemps avant de se décider à se joindre, puis tout à coup se ruer l'une sur l'autre, se traverser, se heurter, se confondre. En avant seront rangés les navires de haut bord, ceux qui seront de taille à combattre par le fer et par le choc, qui auront été construits pour briser ou pour écarter de leur proue les obstacles. Cette première ligne en couvrira et en conduira au milieu de la mêlée une seconde. Dans celle-ci se tiendront, dissimulés jusqu'au moment propice, les avisos munis de cônes explosifs, les chaloupes converties en engins destructeurs. Plus d'une de ces guêpes devra laisser son dard et sa vie dans la plaie. Les batailles futures exigeront des dévouements antiques. Peut-être alors ne sera-t-il pas inutile d'étudier de plus près les mouvements par lesquels les grands amiraux du seizième et du dix-septième siècles préparaient l'action de leurs brûlots, évitant de les envoyer à des sacrifices inutiles, les protégeant jusqu'au dernier moment et ne leur donnant à détruire que des vaisseaux déjà ébranlés. C'est alors aussi qu'on verra revivre plus d'un nom demeuré injustement obscur. On voudra savoir quels étaient ces capitaines à qui était réservée la plus rude besogne, d'où venaient ces enfants perdus dont le dévouement

n'avait part qu'à la peine sans pouvoir jamais aspirer à l'honneur, héros plébéiens qu'on retrouve dans tous nos combats jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, et qui, par ordre de Richelieu, recevaient des mains de l'archevêque de Sourdis des chaînes d'or pour avoir incendié dans la baie de Guétarie toute une flotte espagnole.

La race de ces vaillants hommes ne peut être éteinte parmi nous. Aux plus rares courages cependant il ne faut pas demander l'impossible. Il est donc utile de bien préciser les hauts faits que l'on veut donner pour exemples, de rechercher soigneusement dans quelles conditions ces heureux traits d'audace ont été accomplis, et quelles ingénieuses précautions en ont assuré le succès. C'est à ce point de vue surtout que les exploits des marins grecs ont un droit spécial à notre attention. Je suis très-convaincu que, si quelque Canaris apparaissait de nos jours sur un champ de bataille, conduisant vers un de nos modernes colosses, non plus un brûlot contrarié par le vent, arrêté par le calme, mais un de ces navires, rapides et maîtres de leur manœuvre, dont le seul attouchement peut ouvrir dans le flanc abordé des brèches de plusieurs mètres, il y aurait péril sérieux à l'attendre, manœuvre délicate et précise à faire pour lui échapper. — Mais ces bateaux-torpilles, dira-t-on, combien n'en coulera-t-on pas d'un seul coup de canon, combien n'en écrasera-t-on

pas sous sa proue? — La chose sera moins facile qu'on ne pense. Le corps de bataille, la flotte cuirassée sera là pour protéger la flottille. Les brûlots n'ont jamais agi seuls. Le meilleur amiral était autrefois celui qui savait le mieux les couvrir, les placer dans la position la plus favorable, les faire donner au moment le plus opportun. Il en sera de même aujourd'hui. Il en était ainsi dans les mers du Levant quand Miaulis et Sachtouris livraient bataille aux flottes de Khosrew et d'Ibrahim. J'ai toujours tenu pour ma part les marins grecs en très-haute estime. Ils ont plus fait pour la délivrance de leur patrie que toutes ces phalanges de klephtes et d'armatoles, dont le dévouement se montra souvent si capricieux. Dans leurs exploits cependant, c'est moins le courage et le patriotisme qui me touchent que l'admirable habileté professionnelle dont je les vois faire preuve. On ne sait pas assez quels liens étroits établit entre tous les hommes de mer l'amour du métier. L'habileté d'un rival provoquera plus souvent nos applaudissements que notre envie; celle d'un ennemi même nous fera oublier un instant la haine qu'il nous inspire. Au combat de Navarin, la manœuvre de l'*Armide* enthousiasma l'équipage du *Talbot*. Les matelots anglais, abandonnant leurs pièces, montèrent dans les haubans, pour saluer la frégate de leurs acclamations. C'est à un sentiment semblable qu'on verra plus d'un d'entre nous obéir

quand on lui racontera tant d'admirables faits d'armes accomplis avec les plus chétifs navires : Chio, Ténédos, Nauplie, Négrepont, Samos, la rade de Tchesmé, le canal de Cos, Alexandrie. L'auteur de ce récit se fût difficilement défendu de cet enthousiasme. Il est un point cependant qu'il tient à établir : ce n'est pas un ennemi de la Sublime Porte, c'est un marin qui, tout ému encore des merveilleux exploits qu'il vient de raconter, ne peut s'empêcher d'imiter l'équipage du *Talbot*, et de jeter au milieu de la mêlée sanglante un cri d'admiration pour la Grèce.

Après au gain, enclins à la piraterie, sans pitié pour les vaincus, sans respect pour la foi jurée, la plupart des chefs intrépides qui montaient les navires d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara ou de Caxos ont plus d'une fois mérité les malédictions des neutres et excité notre indignation. Les gueux de mer à qui les Provinces-Unies ont dû leur indépendance, les flibustiers, terreur des galions espagnols, les aventuriers qui ont porté les noms de sir Francis Drake, de John Hawkins, de Martin Frobisher, tous ces grands patriotes que nous contemplons aujourd'hui à travers un prisme, étaient-ils plus humains, plus désintéressés, plus scrupuleux observateurs du droit des gens que les compagnons indisciplinés de Miaulis ? On peut fouiller les annales des temps passés et l'histoire des temps modernes ; on n'y découvrira

pas de figure plus noble que celle de Canaris, « le brave des braves, l'âme la plus franche et la plus loyale qu'il fût possible de rencontrer ¹ ».

L'inexpérience du compagnon de Paul-Émile n'a pas, comme l'a prétendu le poète, « fait tout le succès d'Annibal », elle y a beaucoup contribué. La négligence des Turcs n'a pas moins favorisé l'audace des marins grecs. C'est là un point qu'il importe de ne pas perdre de vue. Lorsque les Hydriotes ont dû se mesurer avec les navires qui composaient le contingent algérien ou même avec ceux que leur opposait la flotte égyptienne, ils ont trouvé de tout autres combats. Si la flotte de Philippe II n'eût compté que des frégates de Dunkerque, les Anglais n'en auraient pas eu aussi aisément raison. On peut se montrer entreprenant sans danger avec un ennemi qui se défend mal, qui souvent même ne se défend pas. Cependant, si l'on veut se flatter d'imiter les Grecs dans leurs coups de main heureux, il faudra d'abord élever son cœur à la hauteur de leur héroïsme, car ils ont été héroïques, — je le prouverai par les témoignages les plus irrécusables.

¹ Rapport du commandant Le Ray, aide de camp de l'amiral de Rigny (Milo, 22 septembre 1825).

LA

STATION DU LEVANT

CHAPITRE PREMIER

LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION MUSULMANE

Un écrivain anglais l'a fait remarquer avec raison : pendant longtemps, nous n'avons connu les habitants du Levant que par les portraits que nous en traçaient leurs rivaux commerciaux, — autant vaudrait dire leurs plus mortels ennemis. Il n'est pas surprenant que nous nous soyons habitués à les voir sous un jour peu favorable. Le ciel de la Grèce aurait-il donc perdu sa vertu et la plante humaine y aurait-elle dégénéré ? Ni les peintres ni les sculpteurs ne seront de cet avis. Plus d'une tête de pallikare ne déparerait pas la statue d'Apollon. Les vierges de Tine ou de Lesbos pourraient encore servir de modèle à Praxitèle. Il existe également sous ce ciel généreux et fécond des âmes dignes

de la splendide demeure qu'elles habitent; mais la masse du peuple, — il serait puéril de le méconnaître, — se ressentira longtemps d'un passé désastreux. Jamais nation n'avait été enfouie sous une couche aussi profonde d'ignorance et de servitude. La renaissance de la Grèce est un phénomène dont l'histoire ne présentera probablement pas un second exemple, et qui ne saurait s'expliquer que par une vitalité exceptionnelle.

La conquête étrangère a quelquefois rajeuni le sang des vaincus, semblable à ces masses planétaires qui devaient, suivant un système ingénieux, alimenter le foyer du soleil. Tel a été le caractère de la conquête de la Chine par les Mantchoux, de l'Angleterre par les Normands. Pour la Grèce, quatre ou cinq fois conquise dans l'espace de quelques siècles, l'asservissement a toujours été sans compensation. La fin du moyen âge fut sans doute une poétique époque. Les chevaliers errants s'y partageaient les empires et donnaient des îles à leurs écuyers. Les princes d'Achaïe, les ducs d'Athènes et les ducs de Naxos, les capitaines de la grande Compagnie catalane, ont rempli l'Europe du bruit de leurs prouesses. Pendant près de deux cents ans, le souvenir de ces soldats heureux a défrayé les romans de chevalerie et entretenu dans tous les cœurs bien nés une émulation généreuse; mais pour le bétail humain, qui n'avait d'autre lot que d'illus-

trer le blason de ses maîtres et de subvenir à la pompe de leurs cours féodales, l'occupation latine ne fut pas un moindre fléau que ne devait l'être le pouvoir des sultans. C'est même à ces temps reculés, à cette époque singulièrement embellie par nos fables, qu'il faut faire remonter la haine si violente que les populations orthodoxes n'ont cessé de montrer envers les catholiques. Percevoir des taxes et bâtir des forteresses, tel fut le principal, sinon l'unique soin des vainqueurs qui dépecèrent le patrimoine des Comnène. Venise elle-même ne fit pas autre chose tant qu'elle resta maîtresse de l'île de Candie. Lorsqu'en 1685, profitant des embarras de l'empire ottoman et s'appuyant sur l'alliance de l'Allemagne, elle réussit à s'emparer de la Morée, sa politique ne paraît pas avoir eu de meilleures tendances. Aussi la population indigène repassa-t-elle avec une indifférence complète, après trente ans de domination vénitienne, sous le joug dont la sérénissime république avait prétendu la délivrer.

Cette indifférence, qui est la condamnation de la domination latine, ne saurait être en aucune façon l'apologie de la domination musulmane. De tous les conquérants qui ont ravagé le monde, les Turcs ont été incontestablement les plus malfaisants. Partout où ils ont passé, ils ont flétri les âmes et rendu le sol stérile. Les récits des voyageurs du dix-septième et du dix-huitième siècles ne nous entretiennent pas

des souffrances des Grecs ; ils nous ont transmis le plus triste tableau de leur abaissement.

Les successeurs de Mahomet II n'avaient rien négligé pour abattre l'orgueil des vaincus. Ils voulaient des populations humiliées pour avoir plus sûrement des populations soumises. La distinction entre les chrétiens et les mahométans s'étendait aux moindres minuties. Un chrétien ne pouvait porter que des vêtements et des coiffures de couleurs sombres. Il devait peindre sa maison en noir ou en brun foncé. S'il tuait un musulman, fût-ce pour sa défense, s'il frappait un shériff, c'est-à-dire un de ces descendants de Mahomet que distingue encore le turban vert, — et il y a des milliers de shériffs dans certaines villes de l'Orient, — il était le plus souvent mis à mort sur place. La plus juste querelle avec un croyant l'exposait tout au moins à une forte amende et à la bastonnade. Son témoignage était sans valeur devant la justice. C'est à peine si deux témoins chrétiens pouvaient espérer compter pour un seul. Ni les joies de la famille, ni un tranquille bien-être, ni l'exhibition même d'un faste insolent, n'étaient incompatibles avec cette situation dégradée. Gouvernés par leurs prêtres, taxés et administrés par leurs primats, « grands parleurs, grands railleurs et marchands très-accorts », les Grecs, s'ils n'avaient aucune liberté politique, n'en jouissaient pas moins des plus amples franchises municipales.

Exempts du service militaire depuis que les musulmans avaient tenu à en assumer tout le poids, ils avaient des loisirs, et ces loisirs, ils les employaient « à boire et à festiner ». Quant à leurs femmes, « pompeuses au possible, vêtues d'étoffes de soie, la gorge découverte, les bras chargés de bracelets d'or », elles allaient par les rues, traînant leurs mules brodées, sans songer à gémir d'être « esclaves du Turc », et plus fières « de toute cette bravade » que honteuses de leur servitude.

Comment une telle résignation ne parvint-elle pas à désarmer la rigueur des sultans, et par quel excès d'ombrage le divan osa-t-il à diverses reprises concevoir le projet d'exterminer un peuple qui payait si régulièrement chaque année le droit d'exister ? Le *karatch*, cet impôt de capitation que le Coran exige du vaincu qui veut rester rebelle à la foi musulmane, constituait le principal revenu du trésor public. Les Grecs s'y étaient soumis sans murmure, et continuaient de l'acquitter sans se plaindre. Pendant longtemps, ils n'en vécurent pas moins que par une tolérance tacite, sous la menace constante du *fetva*, qui pouvait les faire brusquement disparaître de la surface de la terre ; mais tout est sujet au changement en ce monde, et il eût été par trop singulier que les Turcs eussent le privilège d'arrêter la roue de la fortune parce qu'il leur plaisait de demeurer eux-mêmes immobiles. Leurs

armées avaient naguère recruté leur meilleure infanterie au sein des populations conquises. Le sultan prélevait dans chaque famille chrétienne l'enfant le plus robuste et le mieux constitué pour le consacrer à la gloire du prophète. Ce funeste tribut, déjà tombé en désuétude, fut formellement aboli vers l'époque où les Vénitiens envahirent la Morée. Les janissaires étaient devenus insensiblement une milice bourgeoise; ils voulurent devenir une caste héréditaire, et revendiquèrent pour leurs propres enfants la solde et les prérogatives réservées par les premiers sultans aux rejetons des nations infidèles. Les prétentions d'un corps qui ne devait pas être moins redoutable à ses maîtres qu'à l'ennemi étranger furent imprudemment accueillies, et le déclin militaire de l'empire suivit de près la mesure par laquelle Amurat IV fit droit à cette impolitique demande. Funeste à l'armée turque, dont la sève cessa ainsi de se renouveler, l'abolition du tribut imposé aux chrétiens depuis le règne d'Orkhan fut pour la race conquise un inestimable bienfait; elle lui rendit toute sa fécondité. A dater de ce moment, on put prévoir le jour où la polygamie et un état de guerre presque constant laisseraient les Turcs en minorité dans la plupart des fiefs que, sous le nom de sandjaks et de timars, ils s'étaient constitués en Europe.

Heureusement pour les Osmanlis, jusqu'aux pre-

mières années du dix-huitième siècle les passions religieuses n'avaient point pris parti contre leur puissance. Le patriarche de Constantinople et le haut clergé soutenaient de tout leur crédit l'autorité chancelante du sultan. En la laissant ébranler davantage, ils auraient craint de seconder les projets de quelque puissance catholique. Les Vénitiens les ont même accusés d'avoir favorisé par leurs menées secrètes les rapides succès d'Ali Kumurgi, qui, en 1715, n'employa que trois mois pour reconquérir la Morée. Cependant le ciel ne devait pas tarder à susciter aux successeurs d'Othman un ennemi cent fois plus dangereux que l'empereur d'Autriche ou la république de Venise, car cet ennemi était à la fois un réformateur hardi, un soldat ambitieux et un fervent champion de la foi orthodoxe. Vrai ou apocryphe, le testament de Pierre le Grand n'en est pas moins demeuré l'évangile politique de tous les hommes d'État moscovites, et ce testament comprenait dans ses moyens d'action les plus puissants l'agitation religieuse de la Grèce. Cette agitation, habilement entretenue par de nombreux agents, produisit à vingt ans d'intervalle deux soulèvements qui furent cruellement comprimés. Sacrifiés en 1774 aux exigences de la paix générale, les Grecs furent une seconde fois abandonnés en 1790, par la Russie, trop faible pour braver les menaces de l'Europe. Les Grecs suppliaient alors l'impératrice Catherine

de leur donner pour souverain un de ses petits-fils. C'étaient leur liberté complète et leur autonomie qu'ils réclamaient lorsque quelques années plus tard le souffle puissant de la révolution française vint à passer sur le monde. Cette émotion n'eut pas les conséquences qu'on en pouvait attendre; elle n'engendra que de nouveaux martyrs.

La dissolution de l'empire ottoman apparaissait cependant chaque jour plus imminente. Retranchés dans leur stupide et pompeuse gravité, les Turcs regardaient d'un œil indifférent le monde se mouvoir autour d'eux. Les autres nations perfectionnaient leurs armes, modifiaient leur tactique, faisaient de la guerre une science. Il y allait de la vie pour tout sultan soupçonné seulement de songer à s'approprier ces progrès. Les Turcs n'avaient gardé que l'orgueil du passé; ils en avaient perdu les vertus militaires. Si le fanatisme qui avait été jadis l'âme de cette nation se réveillait parfois, s'il semblait l'arracher un instant à son incurable apathie, ce n'était pas pour la conduire contre les infidèles, c'était pour l'ameuter contre les réformateurs. Tout poussait donc un pouvoir usé à l'abîme. Les sultans ne dataient plus leurs décrets « de leur étrier impérial », ils les dataient du sein des harems où la sédition les avait contraints de s'enfermer. Ces fantômes de souverains ne pouvaient que lâcher la bride à toutes les tyrannies locales. Aussi la situation des chrétiens

s'aggravait-elle chaque jour davantage. Dans les villes, ils avaient à redouter les exactions des fonctionnaires tures ; dans les campagnes, les violences des soldats vagabonds. Toute sécurité avait disparu , et la sécurité est la seule compensation que le despotisme étranger puisse offrir en échange de la servitude. Les femmes mêmes, d'ordinaire sacrées aux yeux du musulman, se voyaient exposées aux plus grossiers outrages ; le culte, si efficacement protégé jusqu'alors, subissait des affronts qui lui avaient été épargnés au milieu de la plus grande effervescence de la conquête. En quelques années, le désespoir, la soif de la vengeance, eurent peuplé les montagnes de bandits. Ces klephtes avaient pour complices les nombreux mécontents que remuait jusqu'au fond du cœur leur audace. Tous les chrétiens n'avaient pas été désarmés. La Thessalie et la Macédoine avaient leurs armatoles ; les Maniotes occupaient le massif du Taygète, les Souliotes les gorges où l'Achéron prend sa source. La Grèce était donc enfin mûre pour une insurrection. Il suffisait que la Russie en donnât de nouveau le signal. Chose étrange, ce fut précisément la Russie qui, par les allures qu'elle venait d'imprimer à la politique générale, recula de cinq ou six ans l'explosion.

La sainte alliance n'avait pas de plus fervent apôtre que l'empereur Alexandre, et cette ligue souveraine avait adopté pour principe le raffermissement

de l'Europe sur ses anciennes bases. Tout ce qui avait existé avant la révolution étant réputé sacré, le sultan lui-même devenait à cette heure légitime ; mais c'était en vain que les rois assemblés en congrès se flattaient d'étouffer à jamais dans le monde un fatal esprit de révolte. Ce que le successeur de Pierre le Grand, dans sa loyauté politique, se refusait à faire, il se rencontra un pacha musulman pour se charger bien plus sûrement encore de l'accomplir.

De tout temps, le pouvoir de la Porte avait été purement nominal sur quelques-unes des provinces de l'empire. La rébellion devait prendre un caractère infiniment plus grave le jour où elle gagnerait des territoires voisins du siège même du gouvernement. La révolte du pacha de Widdin avait eu pour conséquence indirecte, en 1804, l'insurrection générale de la Servie ; le Monténégro avait dû ses premiers progrès à la turbulence de Kara-Mahmoud, le gouverneur insubordonné de la Haute-Albanie. Les intrigues et les cruautés du pacha de Janina, dont l'autorité s'était successivement étendue sur la Thessalie, sur le Péloponèse et sur l'Épire, préparaient la grande levée de boucliers de la Grèce.

Tel était l'état des choses en Orient, telles étaient les dispositions des puissances européennes, rassurées par le calme apparent qui se manifestait partout à la surface, quand le gouvernement de la

Restauration songea, au mois de février 1816, à trouver une frégate pour transporter l'ambassadeur du roi à Constantinople, et quelques navires de moindres dimensions pour protéger notre commerce renaissant dans le Levant.

CHAPITRE II

LE COMMERCE ET LA PIRATERIE DANS L'ARCHIPEL EN 1816

Les échanges maritimes avaient joué un grand rôle dans la prospérité de l'ancienne monarchie. Le premier soin de la Restauration devait donc être de rendre à notre commerce extérieur son essor et de renouer les traditions qui l'avaient fait autrefois fleurir. Malheureusement notre absence avait été mise à profit, et, sur les marchés, où jadis nous commandions en maîtres, nous trouvions à peine une place qui ne fût déjà occupée par nos rivaux. La navigation que nous faisons dans le Levant, avant la guerre qui nous avait fermé l'accès de toutes les mers du globe, se divisait en deux branches : la navigation directe entre Marseille et les diverses échelles, la navigation de cabotage connue sous le nom de *caravane*. La première occupait cent quatre-vingts navires montés par deux mille ou trois mille marins et portant à peu près vingt-cinq mille tonneaux ; la seconde employait cent cinquante bâtiments d'un échantillon inférieur. Ces derniers

armements appartenaient aux divers ports de la côte de Provence compris entre Agde et Antibes. Ils allaient, laissés complètement à la discrétion de leurs capitaines, chercher fortune dans les États soumis aux lois du Grand Seigneur. Leur absence durait dix-huit mois ou deux ans. Transportant d'une échelle à l'autre des marchandises et des passagers, ils couvraient de leur pavillon tout ce qui, sous le pavillon turc, eût été exposé aux attaques des galères de Malte. Leur campagne terminée, ils rapportaient à Marseille une cargaison qu'avaient généralement payée les profits de la caravane. Nous tirions ainsi chaque année près de deux millions de francs de l'étranger, nous donnions de l'emploi à plus de quinze cents matelots.

Cette navigation si avantageuse avait entièrement cessé pour nous. La suppression de l'ordre de Malte avait rendu la sécurité au pavillon turc. Pendant la guerre qui tenait nos bâtiments de commerce renfermés dans nos ports, les navires grecs parcouraient la Méditerranée sans crainte, abrités sous les couleurs respectées du sultan, ou profitaient de la faculté que leur avait ouverte en 1774 le traité de Kainardji d'emprunter le pavillon russe pour se rendre aux bouches du Danube et pour pénétrer jusqu'au fond de la mer d'Azof. A la faveur de ce double privilège, les Grecs étaient certains de pouvoir toujours naviguer sous un pavillon neutre.

Tout au plus avaient-ils à redouter les assauts de quelque pirate barbaresque ; mais leurs équipages étaient nombreux, leurs navires bien armés et réputés pour leur marche supérieure. Ils n'étaient pas seulement en état de faire de rapides traversées, ils pouvaient de plus affronter en chemin les mauvaises rencontres. C'est ainsi que, favorisés par les luttes intestines de l'Europe, les sujets chrétiens de la Porte s'assurèrent en quelques années le riche monopole du transport des grains de l'Égypte et de la mer Noire. Le commerce des épices avait donné aux provinces unies des Pays-Bas une flotte marchande qui se convertit rapidement en escadres de guerre ; le roulage de l'Archipel préparait à la Grèce, pour le jour de l'insurrection, une marine non moins apte à se transformer.

Les îles d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, de Caxos, étaient des rochers nus et escarpés ; elles ne possédaient pas de ports ou du moins pas d'abris véritablement dignes de ce nom. Les navires devaient s'y entasser dans quelque anfractuosité de la côte, serrés les uns contre les autres, retenus immobiles par quatre amarres. Ces rochers mettaient cependant en mer chaque année près de quatre cents bâtiments dont le moindre jaugeait de cent cinquante à deux cents tonneaux. Entre les quatre îles que je viens de nommer, Hydra occupait plus que le premier rang. Il fallait lui reconnaître une importance

à part. Jalouse d'Ipsara, personne n'eût songé à lui donner Ipsara pour rivale. Autant par sympathie que par humilité, Spezzia se rangeait sous sa dépendance. Spezzia en effet était, ainsi qu'Hydra, une colonie albanaise : Ipsara et Caxos avaient été peuplées par une race différente ; on y parlait la langue romaique, et les dialectes de l'Épire n'y auraient pas été compris.

L'île d'Hydra est très-avantageusement située. Elle commande le passage qui met en communication le golfe de Nauplie et le golfe d'Athènes. Quelques colons albanais, fuyant les exactions du pacha de la Morée, vinrent s'y réfugier dans le courant de l'année 1730. En 1816, une population de vingt mille habitants, dans laquelle on comptait près de dix mille marins, attestait sur ce roc désolé la puissance fécondante du commerce. Aucun luxe extérieur ne trahissait d'ailleurs la secrète opulence d'une race parcimonieuse et frugale. Le plus riche Hydriote mettait tout son faste à édifier près du bord de la mer une demeure construite sur le modèle des maisons génoises : au rez-de-chaussée de vastes magasins renfermaient les marchandises ; des caves voûtées ou des puits creusés dans le roc gardaient mystérieusement les monceaux de piastres.

Le gouvernement avait pris, au sein de cette communauté laborieuse, la forme vers laquelle il incline toujours dans la société albanaise. Les fa-

milles des premiers fondateurs s'étaient réservé les honneurs municipaux ; elles avaient ainsi constitué à leur profit une oligarchie altière que divisaient malheureusement les rivalités les plus vives. Ces antagonismes donnaient naissance à de perpétuelles querelles. Les Hydriotes sentirent la nécessité de les contenir par une autorité supérieure le jour où ils les virent ensanglanter jusqu'au parvis des églises. Ils demandèrent alors au capitán-pacha un gouverneur qui pût maintenir parmi eux une meilleure police. Ce magistrat suprême, accordé à leurs instantes requêtes, fut choisi parmi les notables de l'île ; mais quel que fût le titre dont on le para, il n'en resta pas moins un simple magistrat municipal, à peine investi par la sanction de la Porte d'un peu plus de prestige.

Ce n'était pourtant pas chose indifférente que de s'être placé sous la protection spéciale du capitán-pacha. Le pouvoir de ce haut dignitaire s'étendait sur tout l'Archipel et sur une partie des côtes du Péloponèse. Le capitán-pacha ne commandait pas seulement la flotte, il était aussi chargé de l'équiper. Investi à cet effet des prérogatives dévolues jadis à nos amiraux, il recueillait le tribut des îles et y opérait les levées d'hommes que les circonstances rendaient nécessaires. Rien ne pouvait donc être plus précieux pour des insulaires que sa bienveillance. Les Hydriotes ne croyaient pas la payer trop cher en

offrant chaque année de riches présents au capitana-pacha et en s'engageant à entretenir à leurs frais sur les bâtiments de la flotte ottomane, pendant toute la durée de la campagne d'été, un contingent de 250 marins. Le chiffre de cette dépense ne dépassait pas 80,000 francs; celui de la somme affectée à l'achat des présents, 20,000 francs. C'étaient les seules taxes que payaient les habitants d'Hydra, affranchis de l'humiliant impôt du karatch.

On a comparé les îles albanaises aux anciennes villes libres de l'empire d'Allemagne. Le rapprochement est jusqu'à un certain point fondé. Le commerce fuit instinctivement tout ce qui gênerait à un degré quelconque la liberté de ses allures. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer comment entre tant d'îles pourvues d'excellents ports, offrant par les seuls produits de leur sol un fret avantageux à l'exportation, la marine grecque choisit, pour y établir ses chantiers et pour y concentrer ses armements, quatre îlots qui n'avaient d'autre titre à cette préférence que l'absence de tout voisinage importun. Des colonies prirent racine sur une terre ingrate dont l'âpreté rebutait jusqu'aux plus humbles arbustes. Chypre, Candie, Rhodes, Stancho, Métélin, Samos, les douze îles dont se composait, sous le sceptre des empereurs byzantins, *le Thème* de la mer Égée, tous ces archipels sur lesquels avaient régné ou des ducs ou des princes, dont les rades avaient abrité des

flottes, dont les villes avaient soutenu des sièges, languissaient au contraire sous la main de l'administration musulmane, et voyaient se dépeupler leur fertile territoire.

Une seule île avait échappé à ce destin funeste. Chio présentait un spectacle peu commun dans l'empire des sultans ; on y jouissait en paix des fruits de son travail, et l'on y acquérait la richesse sans avoir besoin de se livrer à de douteuses industries ou à des spéculations hasardeuses. La distillation du mastic, la culture des vergers, faisaient de cette île fortunée un véritable Éden ; mais Chio avait été gouvernée pendant deux cent vingt ans par une maison de commerce génoise, et le régime municipal sous lequel ses campagnes prospéraient ne subit après la conquête ottomane qu'une altération insensible.

Les plus heureux de tous les sujets chrétiens du sultan, les Chiotes, furent aussi longtemps les plus dociles. Beaucoup parmi eux avaient visité l'Europe ; on les citait pour leur instruction et pour leurs vertus domestiques. Il n'était pas rare de rencontrer des Chiotes qui parlaient avec une égale facilité plusieurs langues. La pratique de la médecine leur ouvrit, vers la fin du dix-septième siècle, l'accès des honneurs officiels ; des emplois importants furent créés pour eux. Les fils des riches marchands de Chio devinrent drogmans de la flotte et drogmans de la Porte, voïvodes des vastes provinces situées au

delà du Danube. L'élément grec eut ainsi une double issue pour arriver aux affaires. Les Chiotes partagèrent avec le haut clergé orthodoxe l'influence que l'intelligence et le travail finissent toujours par acquérir sur une orgueilleuse incurie.

Ce n'était pas avec cette île florissante, ce n'était pas davantage avec les autres groupes de l'Archipel que notre commerce, dont l'activité s'était toujours portée vers les côtes de l'Asie Mineure, pouvait espérer de renouer des relations de quelque importance. Les îles de Métélin et de Candie fournissaient chacune de 25,000 à 30,000 mesures d'huile. Les navires d'Hydra et d'Ipsara suffisaient pour transporter ces produits à Trieste, en Italie et dans la mer Noire; des vins de liqueur, quelques cargaisons de fruits dont la culture était également propre au midi de la France, représentaient le seul fret que les autres îles auraient pu nous offrir. Nous n'avions ainsi dans l'Archipel grec aucun de ces intérêts positifs dont la protection eût justifié l'entretien d'une station navale permanente; mais notre pavillon y était alors appelé et retenu par des considérations d'un autre ordre.

De temps immémorial, la protection du culte catholique en Orient avait été un des attributs de la couronne de France. Ce droit, auquel la piété de nos rois attachait toujours le plus grand prix, nous créait des devoirs en même temps qu'une situation

exceptionnelle. Se détacher de tout, laisser peu à peu, par une dédaigneuse indifférence, se relâcher les liens qui nous unissaient naguère aux autres peuples, eût été un triste moyen de rendre au nom français son prestige. La république elle-même, dans ses plus mauvais jours, avait continué de défendre les établissements latins de l'Archipel contre les entreprises des autorités musulmanes ou des sectes chrétiennes dissidentes. Les Turcs sont naturellement enclins à respecter les traditions, surtout celles qui ont un caractère religieux. L'exercice du droit qui nous était conféré n'eût commencé à leur causer quelque ombrage que le jour où nous eussions tenté d'affaiblir chez les catholiques le sentiment de leurs devoirs envers le sultan. La souveraineté du Grand Seigneur devait rester intacte et dominer dans toute sa plénitude les débats dont il nous était permis d'entretenir le divan. Il y avait donc dans cette ingérence un dangereux écueil à éviter, un écueil contre lequel on ne pouvait trop mettre en garde nos agents politiques et nos officiers.

Les Latins de l'Archipel étaient fort portés à exagérer les effets de notre protection. Ce n'était plus assez pour eux de porter le nom et l'habit de Francs, qu'ils avaient hérités de leurs ancêtres vénitiens ou génois ; pour se soustraire plus sûrement encore au paiement des contributions sous lesquelles gémissaient leurs compatriotes orthodoxes, ils prétendaient

arborer la cocarde blanche. Nous avons le devoir de tempérer cet excès d'enthousiasme, et pourtant jamais plus touchant hommage n'avait été rendu à notre grandeur passée. Longtemps, aux yeux des Grecs, le véritable souverain de toutes les nations qui parlaient la langue franque avait été le puissant monarque résidant à Paris. Les croisés aux mains desquels étaient tombés Chypre et Jérusalem, les comtes et les princes qui s'étaient partagé les dépouilles des empereurs de Byzance, les chevaliers qui avaient soutenu avec un si merveilleux courage les deux sièges de Rhodes, ceux qui montaient encore à la fin du dix-huitième siècle les galères ou les vaisseaux de Malte, les capitaines marchands de Cette et de Marseille, tous ces preux d'un siècle légendaire, tous ces trafiquants d'un autre âge étaient confondus dans les souvenirs des habitans du Levant sous une dénomination générale. Ils étaient Français au même titre que les compagnons de Baudouin, comte de Flandre, en vertu de la même illusion que les Anglais et les Écossais qui suivaient la bannière de Richard d'Angleterre. La position prépondérante qu'avait prise à Constantinople notre ambassadeur depuis le temps de François I^{er}, l'éclat incomparable qu'avait jeté le règne de Louis XIV, l'activité de notre marine marchande pendant toute la durée du dix-huitième siècle, le séjour prolongé de notre armée en Égypte, le bruit de nos victoires, le reten-

tissement inusité de nos désastres, rien n'avait manqué pour confirmer chez les Grecs le sentiment de notre importance. La superbe assurance avec laquelle le nouveau chef de ce peuple vaincu reprenait sa place dans la famille des rois et y maintenait les prérogatives dues à l'ancienneté de sa race contribuait également à frapper les esprits. Notre pavillon ne pouvait se montrer nulle part sans y exciter des transports. On le saluait des mêmes acclamations à Tine, qui avait été autrefois dans l'Archipel le siège de la domination vénitienne ; à Naxie, qui était restée pendant trois cent soixante ans le centre des possessions duciales ; à Santorin, où florissaient nos plus anciens établissements religieux ; à Syra, où une humble communauté réfugiée sur un pic solitaire ne se croyait pas encore assez défendue par sa pauvreté, et ne cessait d'épier, de l'inaccessible asile qu'elle s'était choisi, l'approche toujours redoutée des forbans.

Il y avait en effet plus d'un motif pour que nos vaisseaux, reparaisant au milieu de ces îles après une longue absence, y fussent les bienvenus. Le besoin d'une police maritime se faisait généralement sentir dans des mers que la flotte ottomane se bornait à parcourir une fois l'an, lorsqu'elle venait, du mois de juin au mois de septembre, recueillir le tribut payé par les insulaires. Les pirates avaient le champ libre pendant les deux tiers

de l'année. Les côtes de l'Archipel n'avaient jamais été sûres, et il fut un temps où, sous prétexte d'y faire la guerre aux Turcs, les bandits de toutes les nations s'y donnaient rendez-vous. A l'issue des grandes luttes de l'Empire, ce fut ailleurs que la piraterie cosmopolite alla déployer son drapeau ; elle choisit de préférence les canaux et les débouquements des Antilles. Dans l'Archipel, on n'était point exposé à rencontrer de ces hardis croiseurs en haute mer, mais on n'était pas arrêté par le calme, aux abords surtout du cap Matapan ou du cap Saint-Ange, sans courir de sérieux dangers. Il y avait toujours dans ces parages quelque barque embusquée pour guetter les navires au passage. Dès que le signal convenu était donné, les laboureurs se hâtaient de quitter la bêche ou la charrue et redevenaient pirates pour avoir leur part du butin ; satisfaits de celui qu'ils pouvaient emporter, ils se contentaient généralement de dévaliser leur victime à la hâte. D'autres fois cependant l'expédition prenait un caractère plus sérieux ; le navire capturé était conduit dans quelque île écartée. Là on rançonnait de son mieux l'équipage, et l'on visitait le fond de cale à loisir. Les primats de l'île étaient trop heureux si, se voyant en nombre, les brigands ne cédaient pas à la tentation d'opérer sur leur territoire une descente.

Cette basse piraterie, qu'il n'était pas au pouvoir de nos navires de guerre d'extirper, puisqu'elle

n'affrontait jamais leur présence, ne dénotait pas seulement un manque absolu de répression, elle indiquait déjà le profond mépris où était tombée l'autorité du sultan. Nous ne citerons qu'un exemple des épreuves auxquelles une semblable désorganisation exposait la navigation neutre et les sujets paisibles de la Porte ; cet exemple suffira pour faire apprécier la situation morale où la grande insurrection de 1821 allait trouver l'Archipel.

Dans les premiers mois de l'année 1815, un bâtiment de commerce français, tombé au pouvoir des pirates de la côte du Magne, fut amené par la barque qui s'en était emparée au mouillage de l'Argentière. Cette île peu considérable est située à l'entrée de l'Archipel, presque en face du port de Milo. Avant la révolution, elle avait été le poste avancé où nos navires de guerre venaient prendre des pilotes, le lieu que l'ordre de Malte avait choisi pour y faire reposer ses caravanes. Les forbans consentaient à relâcher leur prise moyennant le paiement immédiat d'une rançon. Le capitaine acceptait les conditions qui lui étaient faites et se félicitait déjà d'en être quitte à ce prix. Pour se procurer la somme exigée, il s'était mis en relation avec les primats. Tout allait donc à souhait ; les bandits auraient leur argent, et l'équipage capturé serait libre ; mais il se trouva un homme pour s'indigner d'un pareil compromis et pour refuser d'y prêter les mains.

Cet homme, toute la marine du Levant l'a connu, et plus d'un officier vit encore qui pourrait témoigner de son zèle. D'origine française, il a été jusqu'à la fin de l'année 1840 vice-consul de France à Milo. M. Brest, — tel était le nom de cet énergique champion de nos droits, — appartenait à une famille qui, de père en fils, avait exercé les honorables et lucratives fonctions de pilote du roi dans les mers du Levant. Il n'eut pas plus tôt appris le grand événement qui venait de replacer l'héritier de saint Louis sur son trône, qu'il se crut à son tour en droit de réclamer les prérogatives et les émoluments dont avaient joui ses ancêtres. Le pilote du roi résidait d'ordinaire à l'Argentière. Il n'était pas chargé de conduire lui-même nos navires, il devait leur fournir des pilotes grecs dont il pût répondre. Investi des immunités consulaires, c'était un personnage. Le souvenir d'une famille qui avait occupé pendant près d'un siècle un poste de cette importance ne pouvait s'être évanoui dans le court espace de vingt ans. Les habitants de l'Argentière virent donc sans grande surprise M. Brest arriver inopinément dans leur île et s'y proclamer, de son autorité privée, « agent français provisoire ». Installé depuis quelques mois à son poste, et prenant au sérieux les devoirs de sa charge, M. Brest s'opposait à un arrangement qu'il jugeait contraire à la dignité du pavillon du roi. Pour soutenir son dire, il s'était

empressé de rassembler les primats et les notables. Il les avait harangués et était parvenu avec leur aide à faire prendre les armes aux habitants. Les bandits, de leur côté, n'avaient pas tardé à perdre patience ; ils débarquèrent en force sur la plage. M. Brest les repoussa, leur tua quelques hommes et leur fit dix-sept prisonniers. De retour à leur bord, les pirates, laissant le bâtiment français à la disposition des vainqueurs, se hâtèrent d'appareiller.

Ils étaient partis, mais en se promettant bien de revenir. Ils reparurent en effet le 22 juin 1815 avec trois *mistiks* montés par plus de deux cents hommes. Un ultimatum fut adressé à M. Brest. Trois chefs l'avaient signé : Catramatto, Francopolo et Loyo. Si dans trois quarts d'heure l'agent français n'avait pas payé la somme de 40,000 piastres, s'il n'avait pas relâché les dix-sept hommes qu'il avait pris quelques mois auparavant, il devait s'attendre à être haché en morceaux. Sa femme et ses enfants auraient le même sort ; ceux qui lui écrivaient boiraient son sang. L'eût-il voulu, M. Brest n'était plus en mesure de satisfaire les forbans. Les prisonniers que ces bandits réclamaient, il les avait livrés à M. de Mackau, le jeune et brillant capitaine du brick l'*Alacrity*. Celui-ci les avait transportés à Smyrne et remis au musselin. Le musselin les avait envoyés à Boudroun, l'ancienne Halicarnasse, où les chevaliers de Rhodes avaient eu jadis leurs chantiers, et où le Grand Sei-

gneur faisait en ce moment construire une frégate. Il n'y avait donc plus qu'un parti à prendre, attendre les scélérats de pied ferme. C'est ce que fit de nouveau M. Brest; mais le sort cette fois ne lui fut pas favorable : il fallut battre en retraite et s'aller enfermer dans les maisons pour y soutenir un véritable siège. Suivi de sept hommes, M. Brest avait pris position sur la terrasse de la demeure consulaire, et y avait arboré le pavillon du roi. Après trois heures de combat, on lui proposa de capituler. Il aurait la vie sauve; on exigeait qu'il livrât sa femme et ses enfants. On devine aisément quelle fut sa réponse. Il reprit avec plus d'énergie la fusillade. Les brigands parvinrent enfin à enfoncer une porte de la maison et à mettre le feu au plancher. M. Brest n'eut que le temps de s'échapper avec trois Grecs, seuls survivants de sa petite troupe. Il saisit la drisse du pavillon et se laissa glisser le long d'un mur qui donnait sur la campagne.

Pendant ce temps, sa femme, épuisée de fatigue, en proie à toutes les tortures de la faim et de la soif, errait dans les montagnes. Elle avait fui, emportant dans ses bras deux enfants en bas âge; elle nourrissait le plus jeune. Bien que l'autre fût sevré depuis longtemps, elle lui donna également le sein, et durant quarante-huit heures le lait maternel fût le seul aliment qui soutint ces deux frêles existences. Vaincue par d'intolérables tourments, cédant à la soif,

plus forte que sa terreur, madame Brest osa enfin se rapprocher du village. Le chasseur du désert s'embusque près de la source où il sait que viendront boire les bêtes fauves. Les forbans attendaient la fugitive dans le voisinage du seul puits qui existât sur cette partie de l'île. Ils se montrèrent dès qu'ils l'aperçurent, la saisirent et l'entraînèrent avec ses deux enfants sur le bord de la mer. Là, ils lui firent subir les plus odieux traitements. Les uns lui versaient de l'huile bouillante sur la poitrine, pour lui faire avouer où était caché son mari; d'autres la menaçaient de couper en deux ses enfants, si elle s'obstinait à ne pas révéler la retraite de M. Brest. La constance de la pauvre femme finit par lasser la férocité des brigands. Ils s'abouchèrent avec les primats et offrirent de rendre la liberté à cette famille si digne de compassion aussitôt qu'ils auraient touché une rançon de 6,000 piastres. Secrètement averti, M. Brest parvint à rassembler la somme demandée, et les forbans consentirent à lâcher leur proie. Madame Brest fut jetée sur l'île de Milo dans un état de nudité complète. Quant au malheureux agent consulaire, traqué pendant trente-trois jours, se cachant dans les broussailles, se réfugiant la nuit dans quelque caverne, il parvint à déjouer toutes les poursuites et réussit enfin à gagner Milo. Il y avait rejoint sa femme et ses enfants; mais Milo ne lui sembla pas un asile assez sûr; il se fit conduire

avec sa famille à Siphante. Le premier navire étranger que les vents du nord amenèrent en relâche sur les côtes de cette île lui fournit le moyen de passer à Constantinople.

Il n'eut pas plus tôt touché les rives du Bosphore, qu'il s'empressa d'aller porter sa plainte à l'ambassadeur de France, récemment débarqué lui-même. Quelle réparation l'ambassadeur pouvait-il espérer de la faiblesse d'un gouvernement qui assistait impassible à de pareils drames ? Le représentant du roi Louis XVIII ne demanda justice qu'à la station française. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, justice était faite. La frégate *la Galatée* avait fouillé tous les coins de l'Archipel, exploré tous les canaux, expédié ses embarcations dans les moindres criques. On n'avait encore découvert aucune trace des brigands signalés à notre vindicte. On finit par apprendre que les misérables étaient revenus à Milo. Des guides sûrs conduisirent nos marins jusqu'à l'entrée de la grotte qui servait de repaire à Catramatto et à quelques-uns de ses compagnons. Surpris dans leur bauge, les pirates firent peu de résistance. On les livra au gouvernement turc, en lui recommandant de les mieux garder que les dix-sept prisonniers remis par M. de Mackau. La captivité de ceux-ci en effet n'avait pas été longue. Ils avaient enlevé un bateau sur la plage de Boudroun, gagné dans cet esquif les côtes de la Morée et pillé en route

deux navires de commerce. Ce fut par ces bâtiments qu'on eut de leurs nouvelles.

Certes ce n'est pas du courage de pareils bandits qu'une nation opprimée peut attendre sa délivrance. Il n'était cependant que trop facile de prévoir ce qui se passerait le jour où une lutte mortelle s'engagerait avec la Turquie. Le patriotisme aux abois n'est pas toujours le maître de répudier le concours des plus tristes auxiliaires. Les écumeurs de mer devaient fatalement s'imposer aux flottes de la Grèce, comme les klephtes de la montagne à ses armées. Ils apporteraient avec eux, sur des navires qui n'étaient pas seulement redoutés du Croissant, leurs instincts féroces et leurs habitudes de pillage. On les verrait partout semant le désordre, donnant le signal de la débandade et l'exemple de l'indiscipline, déshonorant la cause qu'abandonnés à eux-mêmes ils auraient été impuissants à servir. Ces compromettants ouvriers ont été l'écueil de plus d'une grande œuvre; mais les crimes de quelques croiseurs isolés n'empêcheront pas la postérité de rendre hommage à l'habileté, à la ténacité déployées par la marine grecque pendant la guerre de l'indépendance. En 1790, l'héroïsme de Lambro Canziani n'avait pas suffi pour racheter les excès de ses compagnons. De 1821 à 1827, il y a eu plus de dévouement et de sacrifices qu'il n'en eût fallu pour étouffer la voix des détracteurs de la Grèce.

CHAPITRE III

LE COMTE DE MONCABRIÉ ET MÉHÉMET-ALI

Le comte de Moncabrié, capitaine de vaisseau, fut le premier officier que, sous la Restauration, on vit investi du commandement en chef de la station navale du Levant. Dès le mois d'avril 1816, il avait été chargé d'aller, sur la frégate *la Galatée*, qu'il montait, embarquer à Bastia M. le marquis de Rivière, relevé de ses fonctions de gouverneur de la Corse et nommé ambassadeur du roi à Constantinople. Arrivé dans le Levant, le marquis de Rivière passa sur la corvette *l'Émulation*, que commandait à cette époque le lieutenant de vaisseau Regnault de La Susse. *L'Émulation*, déguisée en navire de commerce, franchit les Dardanelles, défila tranquillement sous les murs du sérail, et ne s'arrêta que devant les quais de Therapia. Le comte de Moncabrié et plusieurs officiers de la station avaient également pris passage sur la corvette. Ils firent partie du cortège qui accompagna l'ambassadeur lorsqu'il se présenta devant le sultan. Le marquis de Rivière voulut donner à la cérémonie de son investiture

l'éclat des anciens jours. Les puérités de l'étiquette ne sont pas à dédaigner avec les Orientaux. Le divan pouvait être tenté de croire notre puissance à jamais anéantie. Il n'en était que plus essentiel de tenir notre drapeau d'une main ferme et d'élever nos prétentions à la hauteur que leur assignait le rang où nous avait maintenus le consentement unanime de l'Europe. Si cette attitude avait ses avantages quand nous nous trouvions en présence du sultan, elle nous était commandée bien plus impérieusement encore vis-à-vis des pachas qui, sur divers points du territoire de l'empire, s'étaient arrogé le monopole absolu du commerce. En Égypte et en Syrie, la navigation étrangère se trouvait à la discrétion de gouverneurs devenus de fait presque indépendants. Apprendre à ces dispensateurs de tous les charge-ments et de tous les privilèges qu'il fallait encore compter avec nous était sans contredit le meilleur moyen de servir nos intérêts commerciaux.

En dehors des expéditions de guerre qui ont ajouté un nouveau lustre à nos armes, la marine de la Restauration a rendu ce signalé service à la France de relever son crédit moral, de faire partout respecter son nom, en plus d'une occasion de le faire bénir. Bien souvent nos vaisseaux ont parcouru le monde sans avoir reçu d'autre mission que d'aller au loin « montrer le pavillon ». Telle était alors l'expression consacrée. On ne pouvait mieux

indiquer la nature un peu vague des instructions qu'emportaient aux pays d'outre-mer la plupart de nos capitaines. On ne les expédiait pas à l'étranger uniquement pour qu'ils y fissent parade de nos forces ; on les envoyait aussi à la découverte.

Des lois protectrices avaient cru devoir réserver à notre pavillon l'approvisionnement exclusif du marché français. C'était fort sage sans doute dans les circonstances où nous nous trouvions, mais nous n'étions pas les seuls à nous entourer ainsi de prohibitions et de barrières de douanes. Les autres nations de l'Europe avaient adopté à notre égard des règles non moins sévères. Pour rencontrer à cette époque des clients en dehors du marché national, il fallait les aller chercher chez des peuples dont l'industrie fût par exception restée stationnaire ; il fallait interroger leurs besoins, pressentir leurs goûts, deviner leurs instincts. Quelques-uns des rapports que nos officiers, à cette heure de réveil, adressèrent au ministre de la marine sont fort remarquables. Il en est qui dépassent la portée d'un simple renseignement commercial ; on leur peut attribuer sans crainte la valeur du plus sérieux document politique. Pour agir avec discernement, les hommes d'État ont, avant tout, besoin d'informations exactes. Le gouvernement de la Restauration aimait à se faire renseigner par sa marine. L'histoire ne dit pas qu'il ait eu à regretter cette confiance.

Outre la *Galatée*, frégate de quarante canons, la division navale placée sous les ordres du comte de Moncabrié comprenait deux corvettes, l'*Aigrette* et l'*Émulation*, commandées, la première par le chevalier de Rigny, la seconde, je l'ai déjà dit, par le lieutenant de vaisseau de La Susse; deux bricks, le *Zéphire* et le *Faune*, dont les capitaines étaient M. de Meslay et M. Dumanoir; une goëlette, la *Biche*, confiée à M. Maillard de Liscourt. La plupart de ces capitaines ont marqué dans notre marine. Ce n'est pas sans dessein que nous exhumons leurs noms des poudreux dossiers qui viennent de passer sous nos yeux. Il est bon de montrer à nos jeunes officiers ces brillantes carrières à leur début; ils verront comment, même au milieu de la paix la plus profonde, les sujets d'élite peuvent encore se distinguer de la foule. Longtemps avant le combat de Navarin et l'entrée de vive force de nos vaisseaux dans le Tage, le ministre de la marine n'était pas le seul à connaître quels étaient les officiers qui avaient à la fois le cœur ferme et le coup d'œil juste. Les épreuves de navigations difficiles et de missions délicates avaient également fixé l'opinion publique.

L'audience solennelle du sultan eut lieu dans les premiers jours de juillet. Le 19, le comte de Moncabrié rejoignit au mouillage de Ténédos la frégate qui l'y attendait depuis un mois, et presque aussitôt les bâtiments de la station se dispersaient pour aller

visiter les îles de l'Archipel, le golfe de Salonique, le port d'Alexandrie et les diverses échelle de l'Asie Mineure. Le grand marché du Levant était toujours Smyrne. Les tabacs de la Macédoine, les laines de la Thrace, les huiles de Métélin, les soies de Brousse, les fils de chèvre d'Angora, les chevrons d'Iconium et de Satalie, les tapis de Césarée, les cuivres de Tokat, les galles et les grains du Diarbekir, enfin tous les cotons de l'Asie Mineure, transportés à dos de chameau, venaient remplir les riches magasins de cette ville, tandis que les mêmes caravanes, retournant dans l'intérieur, allaient y répandre les marchandises d'Europe. Le commerce total de Smyrne était évalué à cent trente millions de francs : celui qui avait lieu avec la chrétienté atteignait, année moyenne, le chiffre de soixante-dix millions ; c'était la moitié de tout le commerce extérieur de la Turquie. Depuis des siècles, les Turcs n'avaient rien changé à leurs goûts et à leurs habitudes. La France leur portait autrefois des draps, des bonnets, des soieries, des étoffes d'or et d'argent, des galons, quelques articles de modes, très-peu de denrées coloniales. C'était des mêmes produits qu'elle devait, en 1816, se flatter de les approvisionner ; mais plus d'un concurrent nous disputait cette utile clientèle. Les habitudes prises pendant la guerre ne contribuaient pas seules à favoriser l'importation des draps de l'Allemagne. Les Turcs se plaignaient

d'avoir été trompés par les premiers envois qui leur avaient été faits de nos ports sur la qualité aussi bien que sur l'aunage. Pour rétablir le crédit de nos fabriques du Languedoc, nos officiers, — le chevalier de Rigny entre autres, — jugeaient indispensable de remettre en vigueur l'inspection qui en surveillait jadis avec tant d'efficacité les produits. On espérait ainsi rendre aux négociants de Smyrne la confiance qu'ils avaient perdue et nous donner le moyen de reprendre notre place sur un marché où le chiffre de nos exportations et de nos importations réunies avait dépassé douze millions de francs.

Immédiatement après le marché de Smyrne venait autrefois Salonique. Cette ville n'avait rien perdu à la guerre qui avait désolé l'Europe; elle était devenue au contraire, pendant cette funeste période, le centre d'un commerce de transit fort actif. Les cotons de l'Asie Mineure affluaient alors de Smyrne vers le golfe qui leur ouvrait, par la vallée du Vardar, un chemin comparativement facile pour approvisionner l'Allemagne, l'Italie et jusqu'à la France; mais c'est aussi par cette voie qu'étaient descendus en Orient les produits des manufactures rivales qui tenaient en échec ceux de notre industrie. Avant la révolution, Marseille importait à Salonique de huit cents à mille balles de drap. Ses échanges avec cette seule échelle s'élevaient à près de sept millions de francs. Nous avions eu dix maisons de commerce

à Salonique. En 1816, il n'en restait plus que quatre, très-pauvres et occupées de transactions dont la valeur totale dépassait à peine un million.

Les Turcs considèrent Salonique, au point de vue militaire, comme une des clefs de leur empire ; mais l'importance commerciale de cette place ne paraissait pas destinée à s'accroître. L'émigration enlevait chaque année à la Macédoine une partie de ses habitants. Pressés de fuir la tyrannie des beys héréditaires, ils allaient, sous le nom d'*arnoutes*, s'engager à la solde des autres pachas. Le pays s'appauvriissait ainsi peu à peu, et la consommation des objets venant de l'étranger y diminuait en même temps que la production indigène. Les villes comme les peuples ont leurs éclipses ; pas plus que les peuples, elles n'ont sujet de désespérer quand elles n'ont dû leur déclin qu'aux rigueurs temporaires de la fortune. La vallée de Salonique est une brèche pratiquée par la nature, de l'Orient vers l'Europe. Cette brèche s'était un instant fermée ; la voilà qui se rouvre, infiniment plus large et plus facile, grâce aux progrès de la science et aux nouveaux moyens de locomotion propres à notre siècle. Ce ne sera plus bientôt à Marseille, à Trieste ou à Brindisi que le voyageur se rendra, s'il est impatient de gagner Suez ; ce sera par Salonique qu'il voudra passer.

Pour dédommager Marseille de la concurrence

que lui opposaient Livourne et Malte, ces deux grands entrepôts de l'Angleterre, Trieste, devenu le courtier de la Belgique et de l'Allemagne, Ipsara et Hydra, affectant dans la Méditerranée le rôle qu'avaient eu au dix-septième siècle les ports de la Hollande, il ne restait plus en 1816 que le commerce jusqu'alors insignifiant de l'Égypte. La puissance naissante de Méhémet-Ali attira l'attention de tous les capitaines qui, à cette époque, visitèrent le port d'Alexandrie. A leurs yeux, l'avenir commercial n'était plus pour nous en Turquie; c'était vers le delta du Nil, vers cette terre d'une fertilité sans égale, qu'il fallait tourner nos spéculations. La vallée de l'Égypte comprise entre les deux déserts peut avoir dix-sept cents lieues carrées de surface, et sept millions d'arpents de terres cultivables. En 1816, trois cinquièmes seulement de ces terrains étaient en rapport, et l'on y récoltait déjà, dans les années moyennes, trente-six millions de quintaux de blé, huit cent mille quintaux de riz, cent mille de sucre, soixante mille de coton, à peu près autant de lin, de l'indigo, du safran, des soudes et du natron. Un tel centre de production, si bien placé à notre portée, était fait pour stimuler nos entreprises.

Né à Kavala, en Roumélie, vers la fin de l'année 1773, Méhémet-Ali était un soldat de fortune. L'empire ottoman est la terre classique de ces élévations

subites. Il n'y faudrait pas prononcer le mot de parvenu, on risquerait de n'être pas compris. Dans un État qui a pris pour règle cette maxime philosophique : « Quand Dieu donne un emploi, il donne en même temps la capacité nécessaire pour le remplir », on peut s'endormir porte-pipe et se réveiller le lendemain général. Méhémet-Ali était arrivé en Égypte au moment de l'occupation française. Ce n'était encore qu'un vaillant arnaute ; il fit son chemin de révolte en révolte. En 1804, il était déjà assez fort pour lutter contre le représentant du sultan, Kosrew-Pacha. En 1806, la Porte le confirmait dans le pachalik de l'Égypte. Le massacre des mameluks en 1811 consolida son autorité. Il venait de raffermir à son tour le pouvoir du sultan Mahmoud, en lui renvoyant les clefs de la Mecque, qu'il avait reprises sur les Wahabites. Maître absolu dans une province où n'avait jusqu'alors régné que l'anarchie, il y disposait de tout, des cultures, des fabriques, des transactions. Il mettait le prix qu'il voulait aux marchandises, accordait à qui lui plaisait le privilège de les exporter. Il avait établi des maisons de commerce à Malte, à Livourne, en Angleterre ; il projetait d'en établir une à Marseille. L'exploitation de l'Égypte lui rapportait environ soixante-dix millions de francs. C'était le double de ce qu'en arrachaient les mameluks, et presque le triple de ce qu'en avaient jamais tiré les Français. Les dépenses,

y compris l'entretien d'une armée de trente mille hommes, recrutée principalement en Albanie et en Macédoine, ne dépassaient pas quarante millions. On voit qu'il restait encore au pacha d'amples ressources pour corrompre par ses largesses tous les alentours du sérail.

Turc fin et délié, Méhémet - Ali avait réussi à intéresser la cupidité même du sultan à la prospérité de l'Égypte. Ses libéralités fastueuses faisaient presque oublier à ce maître jaloux son indépendance. Les vues de Méhémet-Ali ne manquaient pas d'ailleurs d'une certaine grandeur. Il songeait dès lors à réaliser quelques-uns des projets conçus par les Français. La barre de Rosette retenait souvent pendant des mois entiers à l'embouchure du Nil les djermes chargées des produits de la Haute-Égypte. Le pacha voulait faire réparer et rendre navigable le canal qui reliait autrefois le fleuve au port d'Alexandrie. Il avait même, disait-on, des desseins d'une plus haute portée, et déjà on lui attribuait la pensée de mettre en communication le Nil et la mer Rouge; mais les Anglais avaient les yeux ouverts sur ses entreprises, et il n'était pas encore assez puissant pour oser donner suite à un projet dont les possesseurs de l'Inde auraient infailliblement pris ombrage. Cette surveillance inquiète l'irritait et l'inclinait chaque jour davantage vers la France. Il aimait à s'entourer de Français : nous étions pour

lui les plus sûrs alliés, parce qu'il voyait en nous les ennemis naturels et irréconciliables de l'Angleterre. Grâce à ces tendances, Marseille avait à ses portes plus qu'un marché étranger ; elle avait en quelque sorte une colonie française.

Les souvenirs de la campagne de 1797 ne nous étaient pas défavorables en Égypte ; ils nuisaient à notre influence en Syrie. Là, on ne nous avait connus que par l'invasion, l'insuccès et une retraite désastreuse. Djezzar-Pacha avait fait embarquer à cette époque tous les Français qu'il trouva dans son pachalik. Son successeur Soliman répondait à M. de Moncabrié, qui se plaignait amèrement d'une insulte faite quelques mois auparavant par le bey de Jaffa, le lieutenant de Soliman, au capitaine Dumanoir : « Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'oublier le passé ; espérons que tout ira mieux à l'avenir. » Nous avions eu des maisons de commerce à Jaffa, à Saint-Jean-d'Acre, à Seyde, à Tripoli, à Latakié, à Alexandrette. Tous ces établissements avaient disparu ; il ne restait pas trace des anciennes relations. A l'exemple de Méhémet-Ali, le nouveau pacha d'Acre s'était emparé de tout le commerce de la province ; mais loin d'encourager, comme le gouverneur de l'Égypte, nos compatriotes, Soliman, par ses procédés, contribuait beaucoup à les éloigner de ces parages.

La première tournée accomplie par nos navires

dans les mers du Levant ne servit pas seulement à y établir d'une façon précise le bilan de nos opérations commerciales ; elle nous apprit aussi où en étaient les affaires de l'empire ottoman. L'aveuglement, l'impuissance et l'apathie des Turcs faisaient pressentir une crise très-prochaine. L'exemple de la Serbie ne pouvait manquer d'être tôt ou tard contagieux pour la Grèce. La force de la race hellénique résidait dans deux ou trois provinces, le Péloponèse, les îles, la Grèce continentale. C'est là que huit ou neuf cent mille habitants, sourdement travaillés par de mystérieux agitateurs, s'apprêtaient en silence à secouer le joug d'un état qui comptait encore dix-neuf millions de sujets. D'un autre côté, la vitalité de la race ottomane, qui depuis un quart de siècle semblait s'être retirée chez les Albanais et chez les Bosniaques, venait de reparaitre avec un certain éclat en Égypte. Il y avait déjà dans cette province lointaine l'embryon d'une puissance que le sultan pourrait appeler à son aide, si l'ambition d'un sujet déloyal ne la tournait pas contre lui. De toute façon, les ressources des Grecs étaient concentrées ; celles des Turcs devaient être appelées des extrémités les plus reculées de l'empire. La proportion des forces pouvait donc demeurer égale, si les Grecs parvenaient à fermer à l'ennemi la route maritime. Qui serait le plus fort des quatre cents navires d'Ipsara et d'Hydra ou des frégates et des corvettes

de Constantinople, de Tunis, d'Alger, d'Alexandrie ? Celui qui eût pu répondre d'avance à cette question aurait prophétisé sans peine la tournure que prendraient les événements et le succès final de la lutte.

CHAPITRE IV

LA VÉNUS DE MILO

Chaque fois que le sort des armes a cessé de nous être favorable, nous en éprouvons un profond étonnement, si profond qu'on a pu en plus d'une occasion reprocher à cette surprise singulière d'avoir contribué à paralyser la défense. Notre consternation, par bonheur, n'est jamais de bien longue durée ; nous nous remettons vite de nos plus fâcheuses impressions, et c'est là ce que les étrangers appellent avec raison « notre élasticité ». Presque toujours une grande activité d'esprit, une sorte de renaissance intellectuelle, ont distingué les périodes qui suivirent nos plus rudes épreuves. Quel siècle vit jamais une plus belle floraison que celles dont les premières années de la Restauration se parèrent tout à coup aux applaudissements du monde ? Nous ressaisîmes alors le sceptre de la science et des lettres que la main fiévreuse de la France avait laissé un instant échapper. C'est ainsi que nous entendions rester, malgré nos malheurs, malgré nos défaites, ce que le conquérant de l'Europe avait eu le droit d'appeler la « grande

nation ». Le goût de l'étude était partout ; il devait se manifester avec plus d'énergie encore dans la marine, car la marine se rappelait avec un juste orgueil qu'elle avait été sous l'ancienne monarchie l'arme savante par excellence. Que d'aptitudes diverses se firent jour, de 1816 à 1821, dans cette seule station du Levant, où l'on put voir figurer, à côté de capitaines qui s'appelaient Halgan, Grivel, des Rotours, de Montgery, Gautier, Kergrist, Duval d'Ailly, des lieutenants tels que les Hugon et les Gallois, officiers dont on s'étonne de rencontrer les noms, qu'avait déjà illustrés plus d'un glorieux fait d'armes, encore relégués à cette date dans un poste aussi humble !

Le 7 septembre 1817, la frégate *la Cléopâtre*, montée par le capitaine de vaisseau Halgan, mouillait sur la rade de Smyrne. C'était un nouveau commandant qui venait prendre possession de la station. Destiné à devenir successivement contre-amiral, chef du personnel au ministère de la marine, vice-amiral, enfin, quand une révolution lui eut inspiré le désir de se tenir à l'écart, directeur général du dépôt des cartes et plans, M. Halgan est assurément l'officier qui, avec l'amiral de Rigny, ait jeté sur les affaires de la Grèce le regard le plus perspicace. Nous le retrouverons au mois d'août 1821 dans le Levant. Ce seront alors les dépêches du contre-amiral Halgan qu'il faudra consulter, ce seront

ses prévisions seules qu'il faudra croire ; le conseil des ministres, le roi lui-même, y puiseront leurs meilleures inspirations. Du mois de septembre 1817 au mois d'avril 1818, la mission du commandant de la *Cléopâtre* eut moins de portée. Tout semblait sommeiller encore sur cette terre, pareille à la prairie qui recouvre le flot déjà bouillant de lave. Les officiers de la *Cléopâtre*, après avoir parcouru une partie de l'Asie Mineure, mouillé Ténédos, relâché pendant quelques jours à Athènes, ne rapportaient de cette intéressante revue que des impressions de poètes et d'artistes. La poésie, il faut bien le dire, a toujours compté des adorateurs dans le personnel de la flotte. C'est une faiblesse qui ne date pas de nos jours. Le comte d'Estaing, à la veille du combat de la Grenade, faisait « gémir la presse » en l'honneur de la marquise de Bouillé, et tous les aspirants de la Restauration ont chanté les couplets du capitaine Grivel :

Lorsque l'amour voulut livrer bataille...

Quel charme ! quelle aubaine pour de gais jeunes gens encore tout imbus des naïves traditions du collège de pouvoir visiter avec de tels guides cette Athènes qu'aucun Français vivant n'avait contemplée, de passer des plaines de la Troade et des bords du Scamandre aux rives sur lesquelles s'épand le platane d'Hippocrate et s'ouvre le port de Gnide,

de débarquer à Jaffa et d'aller, comme de nouveaux croisés, adorer le saint sépulcre ! L'amour de l'antiquité fit un instant diversion aux préoccupations du matelotage et aux ardeurs de l'astronomie, car l'astronomie aussi avait ses adeptes. Les plus vaillants officiers s'adonnaient, avec une ferveur qui ne s'apaisa que quelques années plus tard, au culte des distances lunaires. C'est en ce moment que le capitaine Gautier, sur la gabare *la Chevrette*, déterminait dans toute l'étendue du bassin oriental de la Méditerranée, de Toulon jusqu'aux extrémités des côtes de Syrie et de Caramanie, une série de positions géographiques sur lesquelles les hydrographes qui l'ont suivi n'ont fait qu'appuyer leurs travaux ; ils n'ont rien trouvé à y reprendre. Du mont Saint-Élie de Paros et du mont Jupiter de Naxie, élevé de plus de 1,000 mètres, les officiers de la *Chevrette* avaient pu relever presque toutes les îles de l'Archipel. Dans une autre campagne, ils avaient fait le tour entier des côtes du Pont-Euxin, promené le pavillon français du Bosphore de Thrace au Bosphore Cimmérien, des bouches du Phase à celles de l'Ister.

Le 4 juillet 1820, la *Chevrette* mouillait devant Sébastopol. Cette ville, située sur l'emplacement du village tartare d'Aktiar, venait de sortir du néant. Les bords de la baie se couvraient déjà de magasins immenses, de vastes casernes, de forts considérables. Les vaisseaux construits à Nicolaïef trouvaient ainsi

à 56 lieues des bouches du Bug et du Dnieper les ressources d'un grand arsenal pour y compléter leur armement. Qui eût dit à cette époque, quand les officiers de la *Chevrette* rencontraient l'accueil empressé auquel devaient s'attendre de la part des sujets de l'empereur Alexandre les sujets du roi Louis XVIII, que ce seraient des mains françaises qui ouvriraient la tranchée devant Sébastopol, qui renverseraient ses remparts et feraient sauter ses monuments? L'alliance des grands peuples ne devrait-elle pas être moins fragile, et n'y a-t-il donc plus d'affinités certaines qui puissent désigner aux nations de quel côté leur sympathie doit se diriger pour y rencontrer des amitiés durables?

Ne croyez pas qu'il n'y eût que des philosophes sur la *Cléopâtre*, des poètes sur l'*Espérance* et des astronomes sur la *Chevrette*. Nous étions alors tellement désabusés de la gloire qu'un certain parfum d'idylle se répandait en tous lieux. Les rois traduisaient Horace, et les officiers de marine se faisaient naturalistes. On les voyait courir après le *Carabus scabroculus* ou chercher avec opiniâtreté la chenille du *Sphinx Nerii*. C'est ainsi que Dumont d'Urville préludait à ses grandes campagnes d'exploration. Il cueillait des simples sur la plage de Trébizonde et sur les collines de Therapia. C'est à Therapia que le sort propice, sort dont on aime à l'entendre se féliciter avec effusion, lui envoya dans le fils aîné du

marquis de Rivière, « charmant enfant à peine âgé de sept à huit ans », un collaborateur qui unissait déjà « aux qualités les plus aimables une instruction bien rare dans un âge aussi tendre ». Continuant de poursuivre la flore de l'Archipel sur tous les îlots que le capitaine Gautier choisissait pour ses stations astronomiques, l'ardent botaniste se trouva un beau jour en présence de deux fragments de marbre dont l'ensemble avait dû composer jadis le corps d'une déesse. Un paysan les avait rencontrés trois semaines auparavant sous sa bêche ¹. Dumont d'Urville jugea

¹ Cette découverte, par bonheur, avait eu un témoin. Sans la présence du colonel Voutier, alors embarqué en qualité d'aspirant de 1^{re} classe sur la goëlette *l'Estafette*, il est probable que la Vénus de Milo n'eût jamais pris le chemin de Paris. Profitant des loisirs d'une assez longue relâche, M. Voutier faisait fouiller par les marins de *l'Estafette* le pied du rocher escarpé sur lequel s'élevait jadis l'antique cité de Mélos. A vingt pas de ses travailleurs, un paysan grec était, de son côté, occupé à extraire des pierres des ruines d'une petite chapelle enfouie par l'exhaussement du sol. M. Voutier vit cet homme suspendre tout à coup sa besogne et se baisser pour regarder au fond d'une cavité que la bêche venait à l'instant d'ouvrir. Il s'approcha. Le paysan avait mis au jour « la partie supérieure d'une statue en fort mauvais état ». Ce n'était pas avec de pareils matériaux que le Grec entendait bâtir sa mesure. Il allait donc rejeter sur le marbre inutile les décombres entassés à droite et à gauche, quand l'aspirant de *l'Estafette* le décida, par l'offre de quelques piastres, à reprendre ses outils et à élargir la brèche. Le fragment apparut alors tout entier. « La statue, dit M. Voutier, n'avait pas de bras; un trou grossièrement fait dans le côté droit indiquait une ancienne et barbare restauration. » Du premier coup d'œil, dans ce buste mutilé, le futur

ces débris « d'un bon goût » ; il admira « cette femme dont la main gauche relevée tenait une pomme et dont la droite soutenait une ceinture habilement drapée au-dessous des reins ». Ses cheveux, retroussés par derrière et retenus par un bandeau, lui parurent encadrer « une figure fort belle et qui eût été bien conservée, si le bout du nez n'avait été légè-

philhellène reconnu, suivant son expression, « un morceau remarquable ». Il pressa le paysan de chercher l'autre partie de la statue. La recherche eut le résultat désiré. Les deux parties malheureusement ne s'ajustaient pas ; il manquait encore un tronçon intermédiaire. A force de patience, on vint enfin à bout de découvrir ce bloc indispensable. Les marins de l'*Estafette* purent alors dresser la statue. « Qui a vu la Vénus de Milo, s'écrie M. Voutier, peut juger de ma stupéfaction... Je retournai à bord pour inspirer mon enthousiasme à mon cher commandant Robert, qui, sur l'heure, décida notre départ pour Constantinople, afin de faire appel à l'ambassadeur. M. de Rivière, à la vue de mes dessins, prescrivit à un de ses secrétaires d'ambassade, M. de Marcellus, d'aller immédiatement traiter cette brillante affaire. »

M. Dumont d'Urville nous a, de son côté, laissé un document dont il m'a paru nécessaire de reproduire ici le texte même : « La *Chevrette*, dit M. d'Urville, appareilla de Toulon le 3 avril 1820 et mouilla le 16 à Milo... Trois semaines environ avant notre arrivée, un paysan grec, bêchant dans son champ, rencontra quelques pierres de taille. Comme ces pierres employées par les habitants à la construction de leurs maisons ont une certaine valeur, cette considération l'engage à creuser plus avant. Il parvient ainsi à déblayer une espèce de niche dans laquelle il trouve une statue de marbre, deux Hermès et quelques autres morceaux. La statue se composait de deux pièces jointes au moyen de deux forts tenons de fer. Le Grec en avait fait porter et déposer dans son étable la partie supérieure avec les

ment entamé ». Le seul pied qui restât était nu. Les oreilles percées avaient dû porter des pendants. De retour à Constantinople, Dumont d'Urville entretint avec enthousiasme l'ambassadeur de sa découverte. Le premier secrétaire d'ambassade, M. de Marcellus, fut dépêché immédiatement sur les lieux ; mais déjà

deux Hermès. L'autre était encore dans la niche. Je visitai le tout attentivement, et ces morceaux me parurent d'un bon goût, autant toutefois que mes faibles connaissances dans les arts me permirent d'en juger. La statue, dont je mesurai les deux parties séparément, avait, à peu de chose près, six pieds de haut. Elle représentait une femme nue, dont la main gauche relevée tenait une pomme, la droite soutenait une ceinture habilement drapée et tombant négligemment des reins jusqu'aux pieds. Du reste, elles ont été l'une et l'autre mutilées et sont actuellement détachées du corps. Les cheveux sont retroussés par derrière et retenus par un bandeau. La figure est très-belle et serait bien conservée, si le bout du nez n'était entamé. Le seul pied qui reste était nu. Les oreilles ont été percées et ont dû recevoir des pendants... Lors de mon passage à Constantinople, M. l'ambassadeur m'a questionné sur cette statue. Je lui ai dit ce que j'en pensais, et je remis à M. de Marcellus, secrétaire d'ambassade, la copie de la notice qu'on vient de lire. A mon retour, M. de Rivière me dit qu'il avait fait l'acquisition de la statue de Milo pour le Muséum, et qu'elle était embarquée sur un des bâtiments de la station. Cependant, à notre second passage à Milo, au mois de septembre, j'eus le regret d'apprendre que cette affaire n'était pas encore terminée. »

Les deux marins, on le voit, ne sont pas tout à fait d'accord. M. Voutier affirme « que la statue n'était pas en deux parties, mais en trois; qu'il n'y avait aucune apparence d'un tenon de fer unissant les deux blocs ». — « Sur le lieu même de la découverte, dit-il, sans autre aide que le paysan grec, sans embarras, sans besoin de réflexion, le plus facilement du monde,

le paysan, las d'une trop longue attente, avait vendu pour 150 francs environ sa statue à un prêtre grec qui se proposait d'en faire hommage au drogman du capitan-pacha. En Turquie, heureusement, chose conclue n'est pas toujours chose faite. M. de Marcellus arriva au moment où les débris allaient être embarqués pour Constantinople. Il protesta, demanda des juges, et, prêt à livrer bataille, s'il le fallait, pour défendre son trésor, finit par l'emporter, grâce à la connivence des primats. Quand la flotte ottomane vint faire sa tournée dans les îles et que le drogman fut informé de ce qui s'était passé, il s'en montra vivement irrité. Les primats convoqués reçurent la bastonnade ; mais la Vénus de Milo nous était restée, et M. de Marcellus l'avait dirigée sur Paris.

Ainsi sortaient peu à peu de l'oubli les souvenirs d'un passé dont rien encore n'avait égalé les merveilles. Les voyageurs qui, de tous les coins de

l'érection de la statue s'est faite comme d'elle-même au moyen d'un tronçon intermédiaire d'épaisseur inégale. » Ni les *Souvenirs d'Orient* publiés en 1839 par M. le vicomte de Marcellus, ni la notice consacrée en 1860 par M. Jules David à la mémoire de son père, M. Pierre David, « ancien consul général et chargé d'affaires de France, ancien député du Calvados », ne nous aideraient à vider ce débat. M. le colonel Voutier fait observer « qu'au déclin de la vie les souvenirs du jeune âge sont les plus lucides », et, en effet, la sûreté des détails dans lesquels il est entré nous paraissent donner un grand poids à son témoignage.

l'Europe rendue aux travaux de la paix, accouraient contempler ces précieuses reliques, s'imprégnaient presque à leur insu d'une secrète sympathie pour le peuple dont les ancêtres avaient produit de tels chefs-d'œuvre. Les réminiscences classiques, l'enthousiasme des antiquaires, ont beaucoup contribué à l'appui que la révolution grecque a reçu de l'extérieur. Cet appui s'est manifesté avec énergie au moment où l'insurrection allait succomber; mais ce n'est pas l'Europe qui la première a aidé la Grèce à soulever la pierre de son tombeau; c'est, nous ne craignons pas de le répéter, un Turc rebelle à son maître, le farouche et sanguinaire gouverneur de l'Épire.

CHAPITRE V

ALI-PACHA

Avec toute sa cautèle et toute son habileté, Ali de Tébélen n'était qu'un sauvage. Son étroit génie n'embrassait qu'un horizon borné. Plus infatué de l'orgueil de sa race qu'attaché aux préceptes de sa religion, véritable type du guerrier albanais, il n'eût jamais pu atteindre à la taille du pacha d'Égypte. Il était du pays qui avait vu naître Pyrrhus. Méhémet-Ali était digne d'appartenir à la contrée qui donna le jour à Alexandre. Dans ses plus grands écarts, quand il luttait pour sa vie et pour sa souveraineté, le pacha rouméliote se garda soigneusement de tout pacte dangereux avec les infidèles. Il voulait vaincre le sultan, mais sans ébranler l'islamisme. Tel est le trait marquant qui distingue sa conduite, et à ce trait seul les hommes d'État auraient pu reconnaître un fondateur d'empire. Le pacha albanais, au contraire, fut l'instrument inconsidéré de la régénération d'un peuple qui n'avait sous aucun rapport ses sympathies, et qu'il n'entraînait certes pas dans sa

pensée d'affranchir. Sa capitale devint pour les Grecs un centre d'action et presque un foyer littéraire. Ils apprirent la guerre dans son camp et la politique à sa cour. Quelques-uns, et des plus illustres, ne montrèrent que trop quelles leçons ils avaient reçues à son école.

Ali s'était proposé, avant tout, d'abaisser l'aristocratie foncière, dont il prévoyait la résistance au pouvoir indépendant que depuis longtemps il convoitait. Usant tour à tour de violence et d'adresse, il avait fait passer la richesse et l'autorité militaire des mains des familles turques aux mains avides de ses compatriotes. Divisés en deux grandes tribus que sépare le Scombi, portant au nord de ce fleuve le nom de Guègues, celui de Tosques au midi, les Albanais forment une race distincte en Europe. Pendant le dernier siècle, au fur et à mesure que déclinait l'importance des anciennes milices, ces soldats montagnards, toujours prêts à vendre leurs services aux gouverneurs qui les voulaient accepter, grandirent rapidement en considération et en puissance. Tous les pachas tenaient à s'entourer d'une garde composée d'aussi valeureux mercenaires. Le costume albanais devint à la mode, et les plus fiers Ottomans portèrent avec orgueil la fustanelle blanche des Tosques. Les Grecs eux-mêmes, quand le second fils d'Ali, Vely-Pacha, gouverna la Morée, adoptèrent ce vêtement, symbole de vaillance, et en firent

l'élégante parure des pallikares. L'idée de fonder un empire albanais sur les ruines de l'empire chancelant de Constantinople eût donc pu germer dans l'esprit d'un pacha ambitieux ; il est fort douteux qu'Ali ait préparé, ait même jamais entrevu un dessein aussi vaste. Ses premiers efforts pour rendre à l'autorité le prestige dont l'avait insensiblement dépouillée une oligarchie ignorante et hautaine avaient eu l'approbation sans réserve du sultan ; l'excès de son zèle le rendit suspect. Pour oser le frapper, le divan, suivant sa coutume invariable, le voulut d'abord affaiblir. Il commença par enlever à son fils l'important pachalik de la Morée. Ali comprit sans peine la portée de ce premier coup. Prévoyant dès ce jour les desseins sinistres de la Porte, il s'occupa de chercher en tous lieux des appuis, et, parmi ses compatriotes, des vengeurs pour ses griefs personnels. Ismaël-Bey lui était allié par le sang, mais Ali lui attribuait les mesures dont il avait eu à se plaindre. Il le fit attaquer en plein midi par trois assassins dans les rues de Constantinople, au mois de février de l'année 1820. Échappé à cet assaut, Ismaël reçut l'ordre de marcher contre le pacha rebelle. Toutes les forces de l'empire furent mises en mouvement. Les Guègues et les Bulgares s'avancèrent pour cerner la basse Albanie. Ali appela les Grecs aux armes ; il était trop tard, ses défenses étaient déjà tournées, et avant d'avoir pu recevoir de cette diversion le secours

qu'il en attendait, il voyait arriver devant Janina les troupes conduites par Ismaël. Il n'eut que le temps de brûler la ville et de se réfugier dans la citadelle avec 6,000 hommes. Pendant l'été, une division de la flotte ottomane arriva sur la côte d'Albanie, et, au moment où Arta était assiégée par terre, le capitain-bey canonna Prevesa. Un des fils d'Ali commandait dans cette place; il la livra sans essayer de la défendre. Ismaël put ainsi recevoir de la flotte sa grosse artillerie et ses munitions. Au mois d'octobre 1820, il ouvrait le feu sur la forteresse qui forme l'acropole de Janina. Ali était perdu. Le vieux lion cependant résistait encore. « Il continue, à l'étonnement de tout le monde, écrivait de Zante le vice-consul de France, M. Bourbaki, de combattre, enfermé dans le petit château de la ville, bien qu'il ait été abandonné de toutes ses troupes et de ses trois fils. Toutes les côtes, de Missolonghi à Valona, sont occupées par les troupes du Grand Seigneur, ainsi que la haute et la basse Albanie. Tout cela a eu lieu en moins de deux mois. L'apparition de sept ou huit bâtiments de guerre a suffi pour anéantir ce terrible homme. »

Dès la fin de 1820, les négociants étrangers, les consuls, les capitaines de nos navires de guerre, sont unanimes quand ils parlent de la Grèce; tous y signalent à l'envi l'attitude séditieuse des chrétiens. La révolution vient d'éclater en Espagne, les îles

Ioniennes s'agitent sous la main de l'Angleterre, qui, « avec son sang-froid habituel et le plus grand calme, continue d'accabler ses protégés d'impositions et de les appauvrir ». Le démon de la discorde est de nouveau déchainé sur le monde. Inquiète, ébranlée, avertie de toutes parts, la Porte n'ose pas cependant détourner son attention de l'Épire. C'est toujours de ce côté qu'elle expédie des soldats, des vaisseaux, des approvisionnements. Ali est le seul ennemi que le sultan Mahmoud se préoccupe d'abattre. Ismaël a paru trop lent; on le remplace et bientôt on le décapite. Kourchid-Pacha, gouverneur de la Morée depuis le mois de novembre 1820, est nommé séraskier à sa place. Malgré les inquiétudes que doit lui causer l'état de fermentation où se trouve la Grèce, Kourchid n'hésite pas. Il part, emmenant avec lui tout ce qu'il peut rassembler de troupes, et se rend à marches forcées sous les murs de Janina. Il a laissé à Tripolitza son lieutenant; mais il l'a laissé sans forces, car, malgré tous les secours envoyés à l'armée d'Albanie, cette armée ne dépassera pas 20,000 hommes.

« Maintenant ou jamais », tel dut être le sentiment qui, comme un trait de flamme, parcourut la Morée, quand elle se vit tout à coup dégarnie de troupes ottomanes, armée par les soins d'Ali, excitée par ses agents et unie dans une seule pensée, celle de la lutte. Ce ne fut point cependant la Morée qui donna

aux populations chrétiennes le signal de l'insurrection. Ce signal leur vint d'Odessa et des principautés danubiennes. Odessa était le foyer de la conspiration hétéairiste. Les peuples à cette époque aimaient à travailler dans l'ombre ; le temps était aux sociétés secrètes. L'hétéairie fut une sorte de carbonarisme orthodoxe dont la trame s'étendit lentement pendant un quart de siècle et finit par envelopper tous les états européens du sultan. Le mouvement hétéairiste avait choisi pour chef le fils d'un ancien hospodar de la Valachie déposé en 1806, le prince Alexandre Ipsilanti. Devenu major général au service de la Russie, blessé à la bataille de Kulm, où il avait perdu le bras droit, le prince, aussi vaillant soldat que mauvais politique, croyait le peuple grec disposé à l'acclamer comme son suzerain, et ne doutait pas que les six millions d'âmes de la Roumanie ne se levassent à la voix des boyards, qui les avaient toujours traités avec moins de merci que les Turcs. Fort des stipulations du traité de Bucharest, — ce traité n'avait restitué les provinces danubiennes à la Turquie qu'en lui déniait le droit d'y faire entrer des troupes sans l'aveu préalable du tsar, — le prince Ipsilanti franchit le Pruth le 6 mars 1821. Le 9 avril, il était à Bucharest. Ce fut le terme de son entreprise. En deux mois, il avait réuni deux mille hommes à peine ; l'empereur Alexandre le désavouait, le patriarche de Constantinople lançait contre ses com-

plices l'anathème, et les troupes ottomanes qui bordaient le cours du Danube venaient de recevoir de la Russie l'autorisation de passer sur l'autre rive du fleuve. A la fin de mai, le pacha de Silistrie avait rétabli l'autorité du sultan à Iassy et à Bucharest. Le 26 juin, le prince Ipsilanti était réfugié sur le territoire autrichien.

La tentative infructueuse des principautés heureusement n'avait rien perdu; l'élan cette fois était trop bien donné. Ali-Pacha ne se rendait pas, et continuait à retenir devant Janina l'armée de Kourchid. La Grèce, la véritable Grèce se levait à son tour. Elle se levait à ce cri, qui fut pendant sept ans de cruelles épreuves son unique appui et sa patriotique devise : « Les Grecs et les Turcs ne peuvent plus vivre ensemble. » Elle se levait comme elle ne s'était point levée encore, — pour mourir ou pour triompher. Une nouvelle période, de nouveaux devoirs commençaient pour la station française.

CHAPITRE VI

LES TROUBLES DE SMYRNE

Il était dans la destinée de l'empire ottoman d'être toujours surpris par les insurrections. La doctrine du fanatisme exclut nécessairement l'idée d'une police vigilante, et les Turcs sont tout à la fois une race violente et une race paresseuse. Le secret des Grecs avait été bien gardé. Quelques soulèvements partiels indiquèrent l'approche de la crise, dès la fin du mois de mars 1821; le 2 avril, le soulèvement était général. Les propriétaires timariotes¹ se virent subitement attaqués, et attaqués sur tous les points à la fois; ils furent frappés sans merci, dépouillés sans remords. En moins d'un mois, une population de vingt mille âmes, dispersée dans les campagnes de la Grèce, avait disparu. L'extermination, assurément, fut préméditée; elle entra dans les plans et dans les calculs de l'hétairie. Hommes, femmes, enfants, l'éruption du volcan n'avait rien épargné. Trois mille fermes au moins étaient réduites en

¹ Soldat turc auquel le sultan a fait une concession de terres qui entraîne certaines charges militaires.

cendres, des villages naguère florissants n'offraient plus que des monceaux de ruines, et sur ces débris les klephtes agenouillés unissaient leur voix à celle des popes pour célébrer un si rapide et si complet triomphe. Quelques familles turques avaient échappé par la fuite au massacre ; elles trouvèrent un refuge à Tripolitza et dans les forteresses du littoral. Encore incapables d'affronter leurs ennemis en plaine, les Grecs se bornèrent à cerner ceux qu'ils n'avaient pas réussi à surprendre. Ils se rassemblèrent sur les hauteurs et attendirent patiemment que la faim leur livrât de nouvelles victimes. Dans cet âge de barbarie que les poètes seuls ont le droit de regretter, les vèpres grecques ont un précédent, les vèpres siciliennes ; mais à l'époque historique où nous sommes arrivés on ne trouvera que les noirs de Saint-Domingue et les musulmans du Bengale qui aient poursuivi la domination étrangère avec cette fureur implacable.

En tout pays de semblables excès eussent amené de sanglantes représailles ; en Turquie, ils devaient nécessairement raviver la férocité d'un peuple qui s'est toujours montré impitoyable, parce que ses croyances, non moins que son tempérament, le rendent insensible au spectacle des souffrances humaines. Les cruautés juridiques ordonnées par le sultan Mahmoud, les désordres que son gouvernement toléra, lui ont valu, de la part des Grecs, le

surnom de *boucher*. On a cru qu'il avait le goût du sang, et qu'il devait savourer avec un secret plaisir les vengeances dont il donnait l'affreux spectacle à ses sujets. Frère et cousin de souverains étranglés, Mahmoud n'avait que le sentiment de sa conservation; il n'obéissait qu'à l'instinct de son impuissance. L'autorité des princes ottomans n'a jamais été aussi absolue que les formes asiatiques dont elle s'enveloppait pouvaient le faire croire. Ce despote, que la diplomatie ne voyait qu'entouré de pompe et de terreur, sur les droits duquel l'Europe se faisait de si singulières illusions, n'était en réalité que l'instrument aveugle, l'esclave docile et tremblant des passions de son peuple. Ses décisions les plus solennelles devaient être soumises à la sanction du mufti. Elles seraient restées sans vertu, si un *fetva* ne les eût déclarées conformes aux prescriptions du Coran. La même corporation tenait concentrées dans ses mains les fonctions du prêtre et celles du magistrat. Exagérant le rôle de nos anciens parlements, elle pesait à la fois sur la politique extérieure et sur l'administration intérieure de l'État. Vis-à-vis des fantaisies impérieuses du souverain, son chef, le grand mufti ou cheik-ul-islam, aurait eu plus qu'un droit d'enregistrement, il aurait exercé un droit de contrôle. Les premiers massacres dont on eut connaissance à Constantinople furent ceux de Iassy et de Galatz, accomplis en Moldavie le 5 mars 1821. Le

peuple à l'instant s'émut ; le divan s'assembla, et l'on commença d'agiter au sein du conseil l'éternel projet d'exterminer toute la population grecque. Le mufti consulta le livre sacré. « Il ne vous est point permis, dit-il, de verser le sang de l'innocent et de confondre sa cause avec celle du coupable. » Le divan s'inclina, mais le clergé et la ville murmurèrent. L'irritation croissant avec les nouvelles désastreuses qui arrivaient chaque jour des provinces, la sentence du cheik-ul-islam fut respectée ; le cheik-ul-islam lui-même fut déposé et banni. Quelques jours après, les persécutions commencèrent.

Le 16 avril, le drogman de la Porte, Mourousi, fut exécuté dans son costume officiel. Plusieurs Grecs de distinction eurent le même sort. Le 22 avril, le patriarche Gregorios fut conduit au supplice. A minuit, le prélat, entouré de son clergé, célébrait dans la cathédrale le service du dimanche de Pâques ; au point du jour, il était pendu à la porte de sa demeure. Le corps du patriarche resta ainsi exposé pendant trois fois vingt-quatre heures ; les Turcs le livrèrent ensuite aux Juifs, qui le traînèrent ignominieusement dans les rues et l'allèrent jeter, comme un animal immonde, à la mer. Frappés de terreur, les Grecs ne bougèrent pas. Le soir même de l'exécution, le grand vizir parcourut les rues du Phanar, accompagné d'un simple tchaous.

Ce ne fut pas une révolution grecque, ce fut une

émeute turque qui, sous l'impression causée par ce meurtre, faillit éclater à Constantinople. On ne satisfait pas avec quelques gouttes de sang la passion populaire, on l'excite. Tremblant pour sa propre vie, le sultan dut céder aux exigences d'un clergé et d'une soldatesque fanatiques. Il leur abandonna les quartiers de la capitale et les villages qu'habitaient les chrétiens. Pendant trois semaines, des bandes de la plus basse populace, guidées par les janissaires et les agents de l'uléma, parcoururent la ville et les environs du Bosphore, pillant et égorgeant les raïas. A Andrinople, à Salonique, à Cos, à Rhodes, en Crète, à Chypre, partout où il y avait des Grecs, on eut à signaler de semblables violences; à Smyrne, l'existence des Européens eux-mêmes fut en péril. Le sultan s'était cru obligé d'appeler, dans cette crise suprême, tous les Osmanlis à la défense de la foi. Il avait, par une proclamation que lui reprocha très-vivement et très-justement la diplomatie, convié les disciples de l'islam à se réunir, à s'armer, à vivre désormais sous la tente, comme l'avaient fait autrefois leurs ancêtres. Dans toute l'Asie Mineure, des bandes à demi sauvages répondirent à cet appel. Les milices de l'Anatolie vinrent camper aux portes de Smyrne. C'était un contingent tout trouvé pour l'expédition que l'on préparait dans ce port contre les rebelles du Péloponèse; trois mille hommes furent immédiatement embarqués sur des bâtiments de

commerce, dont on confia l'escorte à un brick algérien. Des corsaires grecs furent malheureusement signalés à l'entrée du golfe. Il n'en fallut pas davantage pour que les troupes qui allaient faire voile demandassent à être remises à terre. Leurs chefs eurent la faiblesse de les laisser débarquer, et ces soldats étrangers furent bientôt les maîtres dans la ville. C'en était fait de la communauté grecque, peut-être même de la colonie franque, s'il n'y eût eu à Smyrne un consul de France énergique et une station française. Cette station, placée sous les ordres du capitaine de frégate Lenormant de Kergrist, était peu considérable ; elle ne se composait que de deux bâtiments, la corvette *l'Écho* et la gabare *la Lionne*. Le dévouement du consul général de France, M. David, et la vigoureuse attitude des officiers dont il invoqua le concours, supplèrent à l'insuffisance de nos forces. « Le capitaine de Kergrist », écrivait quelques mois plus tard le contre-amiral Halgan, « a sauvé par sa fermeté une population tout entière. » — « Le sang-froid, le caractère plein de dignité et de grandeur déployés par M. le consul général de France », écrivait de son côté le capitaine de Kergrist, « m'ont pénétré d'admiration. »

Le 15 avril, un courrier arriva de Constantinople. Les bruits les plus alarmants circulèrent aussitôt. Les Grecs crurent que les autorités ottomanes avaient reçu contre eux un firman foudroyant.

Quelques coups de fusil tirés par des galiondjis leur parurent le signal du massacre ; ils se précipitèrent en foule vers le bord de la mer. De leur côté, les Turcs, à la vue de ce tumulte, s'imaginèrent que les Grecs venaient de se révolter ; ils coururent aux armes. Pendant ce temps, les femmes et les enfants, s'échappant des maisons turques aussi bien que des maisons grecques, fuyaient de toutes parts, affolés, éperdus. La terreur générale s'étendit jusqu'aux Francs ; les uns s'enfermaient dans leurs magasins voûtés, les autres allaient demander asile à quelque navire européen. Bientôt, heureusement, les Francs et les Turcs revinrent de leur panique ; quant aux Grecs, ils continuèrent à s'embarquer et à fuir. Ceux qui ne purent trouver place sur les bâtiments étrangers, ou qui ne réussirent pas à gagner le large sur quelque bateau du pays, demeurèrent entassés avec leurs familles dans les embarcations mêmes qui les avaient transportés en rade. Fort émues de cette situation, les autorités de Smyrne s'assemblèrent et tinrent un grand divan. Les consuls furent invités à y assister. Le mollah prit le premier la parole. « Le refuge », dit-il, « que les raïas trouvent sur les bâtiments des Francs les encourage à désertir leurs maisons et à s'abandonner à de vaines frayeurs. Ces embarquements continuels font murmurer le peuple. Je demande formellement qu'on oblige les raïas à débarquer des navires eu-

ropéens. » Le mousselim, l'ayanbachi, le serdar des janissaires, appuyèrent avec énergie cette demande. Le consul général de France se chargea d'y répondre. M. David avait longtemps résidé en Bosnie; il connaissait à fond le caractère des Turcs, et parlait avec facilité leur langue. Son expérience, son ascendant personnel, son courage et plus encore le rôle qu'une tradition presque indélébile continuait de nous attribuer dans le Levant, devaient faire de cet agent français, tant que durèrent les troubles, l'inspirateur des démarches communes, le conseil et l'appui de tous les Européens, le chef incontesté du corps consulaire. M. David promit de renvoyer les raïas à terre, mais il ne s'engagea pas à leur fermer l'entrée des consulats. Les représentants des puissances résidant à Constantinople avaient pris vis-à-vis de la Porte l'engagement de ne favoriser sous aucun prétexte l'émigration des sujets du sultan; ils n'avaient pas aliéné le droit le plus précieux, le plus sacré aux yeux du musulman, celui d'accorder l'hospitalité au malheur.

Les Grecs débarquèrent dans la soirée même; mais ce fut pour inonder les magasins des Francs, les cours des deux églises, le vaste enclos du consulat de France, l'enceinte du consulat d'Angleterre. Aucun d'eux ne se serait aventuré à rentrer dans sa demeure. Les troupes débarquées, les janissaires, les bouchers candiotes, de toutes les corporations

turques la plus féroce et la plus redoutée, les soldats et les vagabonds, formant un horrible pêle-mêle, avaient envahi, la menace et l'injure à la bouche, le quartier grec et le quartier franc. Six Ragusais pêchaient non loin du quai ; ils furent saisis et amenés au mousselim. Trois furent tués sous ses yeux, en dépit de ses cris, sans égard pour ses protestations ; trois autres, couverts de blessures, furent sauvés par la garde et conduits en prison. Le consul d'Autriche, vieillard octogénaire, s'était empressé de les aller réclamer. « Si j'essayais de vous livrer ces malheureux », lui répondit le mousselim, « je ne ferais que les jeter en pâture au peuple. Laissez-les où ils sont. Croyez-moi, c'est encore le plus sûr moyen de sauver leur vie. » Pendant plusieurs jours, les assassinats ne cessèrent pas dans Smyrne. Le fanatisme musulman ne s'arrêtait pas à choisir ses victimes : tout infidèle rencontré dans les rues, qu'il fût Franc ou raïa, était égorgé ; les négociants les plus respectables se virent menacés de mort jusque dans leurs maisons ; la consternation était à son comble. Le commandant en chef des troupes asiatiques, Hassan, pacha de Césarée, fit annoncer le 15 mai aux autorités locales qu'il allait enfin quitter son camp et venir établir sa résidence dans la ville. Cette nouvelle remplit de joie le mousselim. Les consuls le pressaient tous les jours de prendre des mesures sévères pour rétablir l'ordre. « Il ne faut

pas trop tirer la corde, répondait ce fonctionnaire prudent; si on ne la ménageait pas, la corde pourrait rompre. Puisque les Grecs ne font aucun quartier aux Turcs, pourquoi nous mettrions-nous en peine de défendre ici les Grecs? — Il lui suffit d'apprendre que la responsabilité allait passer à une autorité supérieure pour donner accès dans son âme à de moins rigoureux sentiments. « Que le pacha », dit-il au consul de France, « fasse seulement retirer ses troupes; je me charge d'avoir raison des turbulents du pays. » Vaine bravade, qui témoignait du moins d'un remords secret et de la satisfaction qu'eût éprouvée ce malheureux Turc à pouvoir triompher de sa propre faiblesse!

CHAPITRE VII

LE PACHA DE CÉSARÉE

C'était un très-grand personnage que le pacha Hassan, un pacha à trois queues, un vizir investi, comme tous les fonctionnaires de ce rang, du droit de vie et de mort. Les consuls lui envoyèrent une députation. Hassan se montra fort étonné de ce qui se passait à Smyrne. — Il allait y mettre bon ordre, et dès ce moment il se portait garant de la sûreté des Européens. — « Puisse cet homme de bien, se disaient entre eux les consuls, demeurer parmi nous jusqu'à la fin de la rébellion ! Il ne faut pas moins qu'une autorité comme la sienne pour contenir une grande population dont une moitié veut égorger l'autre. » Pendant une audience assez longue, l'affabilité du pacha ne se démentit pas un instant. Les consuls se confondaient en remerciements. — « C'est Dieu qui vous a envoyé ici tout exprès, au moment du plus grand danger. Vous avez été le sauveur de Smyrne. — Je ne suis que le moindre des esclaves du sultan, répartit modestement le vizir, un simple passager traversant cette ville ; mais il est dans

l'essence des pouvoirs qu'a daigné me confier Sa Hautesse de mettre un terme aux troubles partout où s'exercent mes prérogatives. Si je m'apercevais qu'on voulût éluder mes ordres, je ceindrais mon sabre et j'irais les faire exécuter moi-même. D'un côté, j'offrirais mes bonnes grâces; de l'autre, ... la mort. » — Des remerciements eussent été insuffisants pour reconnaître dignement d'aussi bonnes paroles. Le lendemain, suivant la coutume orientale, le pacha recevait le présent des consuls. Il y en avait un de moindre valeur pour le kiaya-bey et quelques coupons d'étoffe pour les principaux officiers.

Le pacha parut très-sensible à cette attention. On ne tarda pas cependant à recevoir certaines informations qui s'accordaient assez mal avec ses promesses. Les imans et les derviches visitaient toutes les nuits les corps de garde et les caravansérais. Ils y prêchaient la destruction de tous les infidèles « sans distinction ». Il fallait, disaient-ils, « offrir ce sacrifice à Dieu dès les premiers jours du ramazan ». Pour la première fois, aux menaces de meurtre, les Turcs joignaient des menaces d'incendie. L'incendie est un mal endémique dans les pays ottomans. Les familles européennes demandèrent à grands cris à s'embarquer. M. David prévint le pacha de Césarée qu'il allait faire approcher du rivage les bâtimens du roi. « Je connais les désordres

dont vous vous plaignez », répondit tranquillement le vizir, « j'en ai puni les auteurs par les marques de mon indignation. Allez, leur ai-je dit, vous n'êtes pas de vrais janissaires ! Je ne reconnais pour tels que ceux qui respectent les ordres du sultan et l'autorité de ses vizirs. Je les ai congédiés, et déjà ils me font demander leur pardon. Les désordres n'iront pas plus loin. L'édifice était ébranlé ; j'en ai sondé les fondements. Soyez tranquille, la maison ne s'écroulera pas. »

Dans les premiers jours du mois de juin, tout avait en effet repris l'aspect de la tranquillité ; mais personne ne se fiait à ce calme apparent. On savait trop bien à Smyrne que « le peuple turc est un peuple silencieux et dissimulé, qui prépare de loin ses projets et qui y persévère ». Le départ d'un bâtiment grec naviguant sous pavillon russe servit de prétexte aux perturbateurs, et vint tout remettre en question.

Un château fort dont le mur extérieur a le pied dans la mer commande l'étroite entrée du golfe de Smyrne. La garnison de ce château s'était mutinée. Le pacha envoya le commandant de sa cavalerie, le delhi-bachi, pour la faire rentrer dans le devoir. La garnison déclara qu'elle ne se soumettrait pas, et qu'elle entendait ne s'en remettre qu'à elle-même du soin d'empêcher les chrétiens d'envoyer des vivres, des munitions et des renforts aux rebelles.

Elle le dit, et elle tint parole. Quand le navire russe voulut sortir du golfe, le canon du château le contraignit de retourner en rade. Le bruit se répandit sur-le-champ dans Smyrne que sans cet acte de vigueur cent cinquante raïas, embarqués sur le bâtiment suspect, auraient été se joindre aux insurgés de la Morée. En moins d'une heure tous les janissaires furent sur pied. Ils accusaient le mollah (le grand juge), le naïb (son lieutenant), le bach-ayan (le maire), le grand douanier lui-même de s'être laissé corrompre et d'avoir favorisé le départ des giaours. Peu satisfaite des explications qui lui furent données, le 16 juin, la soldatesque mit le mollah en pièces. Elle immola du même coup le naïb et le bach-ayan; quant au chef de la douane, il parvint à s'échapper.

Ces meurtres eurent leur effet ordinaire; loin d'assouvir la rage des émeutiers, ils la portèrent à son comble. Ivres de sang, ces furieux se présentèrent devant le consulat de France. Près de deux mille individus s'y étaient réfugiés. Le kavas du consulat osa s'opposer seul aux efforts de cette troupe qui voulait pénétrer dans l'enceinte consulaire. Il se plaça résolûment sur le seuil de la porte. De l'intérieur, on cherchait à fermer les deux battants derrière lui; les assaillants repoussaient ces battants avec le canon de leurs fusils. Sur ces entre-faites apparut le consul; averti par le bruit, il s'était

empressé de revêtir son uniforme. Quand il se présenta devant cette multitude effrénée, on l'accueillit par une décharge de mousqueterie. Tirée en l'air, à la turque, cette décharge ne blessa heureusement personne. Pendant ce temps, le pavillon du consulat avait été amené à mi-mât en signe de détresse. Les bâtiments du roi envoyèrent immédiatement à terre leurs chaloupes armées. Ce secours, la ferme contenance du consul, son langage conciliant, le café qu'il fit apporter, calmèrent à demi les janissaires. Ils consentirent à laisser embarquer les femmes, les enfants, les vieillards et les prêtres. Pendant quatre heures, secondé par son drogman, M. Pierre Maracini, par son secrétaire, M. Sommaripa, le consul de France présida en personne à l'embarquement. On vit alors, — tant le cœur de l'homme est étrange, — des Turcs soutenir d'un bras ensanglanté les femmes toutes tremblantes dont ils venaient peut-être d'égorger les maris, on les vit aider ces malheureuses à porter leurs paquets, et quand les embarcations s'éloignaient près de couler bas sous leur charge, c'étaient encore eux qui prenaient les enfants restés sur le rivage pour les remettre aux bras tendus des mères. On craignait beaucoup que les Turcs ne se portassent pendant la nuit à quelque violence; mais la nuit fut remplie par les repas et par les prières du ramazan. En général, les Turcs ne font leurs expéditions que le jour. « La nuit est

encore sacrée aujourd'hui en Asie, comme elle l'était du temps d'Homère. »

Que faisait pendant ce temps le pacha de Césarée, ce pacha qui avait si bien sondé les fondements de l'édifice ? « Renfermé dans sa maison », nous dit le rapport officiel de M. David, « il n'osait pas même la parcourir. » Le mousselim s'était caché. Le serdar seul se montrait encore, mais on lui avait mis deux fois le pistolet sur la poitrine. Toutes les autorités étaient muettes ou n'existaient plus. Le 18 juin, les consuls étrangers s'embarquèrent avec leurs familles et leurs nationaux. Les bâtiments de guerre anglais et français qui se trouvaient en ce moment sur rade, l'*Écho* et la *Lionne*, commandés par le capitaine de frégate de Kergrist et le lieutenant de vaisseau Ferrand, la *Medina*, sous les ordres du capitaine Hawkins, de la marine britannique, vinrent s'embosser le long des quais de la ville franque. Cette fuite de tous les Européens, la clôture des consulats, le rapprochement des corvettes, le sentiment de frayeur qu'inspira aux femmes turques la vue des deux bâtiments français, qui à l'entrée de la nuit illuminèrent leurs sabords, tout cet appareil « déplorable et terrible » fit reculer les malveillants. Les soldats se bornèrent à piller quelques maisons grecques et à égorger les malheureux que la fatalité plaça sur leur passage.

Les janissaires avaient remplacé le mollah, le

naïb et le bach-ayan : ils avaient également choisi de nouveaux chefs pour leurs régiments. Le serdar, seule autorité qu'ils n'eussent pas renversée, se mit en relation avec les consuls ; il s'engageait à rétablir l'ordre, si l'on consentait à laisser visiter par les nouveaux chefs des janissaires le bâtiment dont le départ avait occasionné tout ce tumulte. Le consul de Russie, M. Destunis, céda aux instances de ses collègues. Les Turcs firent eux-mêmes l'appel des passagers sur la présentation des passe-ports. Ils crurent reconnaître pour raïas une centaine d'hommes et une cinquantaine de femmes et d'enfants ; mais le consul britannique, M. Werry, parvint à les convaincre que « tous ces gens-là, provenant des Sept-Iles, ainsi que le constatait leur passe-port, ne pouvaient être considérés comme sujets du sultan, puisqu'ils appartenaient au roi d'Angleterre ». Cette explication trouva grâce devant la soldatesque, flattée dans son orgueil par la condescendance qu'on lui avait montrée. Les janissaires déclarèrent que désormais la tranquillité ne serait plus troublée ; ils demandaient en retour que le consul de France donnât l'exemple de la confiance et fit descendre à terre sa famille et ses nationaux. M. David ne mit qu'une condition à son consentement : il exigea que les engagements pris fussent ratifiés en présence de tous les consuls réunis et sous la garantie de toutes les autorités assemblées. Le soir même, le serdar, le mousselim

et quelques autres personnages de marque étaient convoqués chez le pacha. Le corps consulaire fut introduit. « Que voulez-vous ? » demanda Hassan d'un ton sec.

Le consul de France prit la parole. « On a manqué trois fois aux promesses qu'on nous avait faites, dit-il. Nous ne venons pas, comme des enfants crédules, réclamer la répétition de ces vains engagements. Il nous faut des garanties plus sérieuses. Nous désirons que les nouveaux odgiaklis prêtent entre les mains du représentant de leur souverain le serment de maintenir l'ordre public et de punir quiconque essaierait de le troubler.

— Vous avez entendu, dit alors le pacha, s'adressant aux chefs silencieusement rangés en face de lui. Les odgiaklis avaient retiré leurs promesses, parce qu'on leur avait donné des sujets de plainte qui aujourd'hui n'existent plus. Promettons-nous aux consuls de maintenir la tranquillité dans Smyrne ?

— Oui, seigneur, répondirent à la fois tous les janissaires en portant la main à leur front.

— Promettons-nous de punir quiconque se livrerait à des violences illégales ?

— Oui, seigneur.

— Promettons-nous de maintenir parmi les janissaires la discipline et l'honneur militaire ?

— Oui, seigneur.

— Promettons-nous de faire respecter les Francs, sujets des rois amis de notre magnifique sultan ?

— Oui, seigneur.

— De protéger les raïas tant que la Porte n'aura pas ordonné leur châtement ?

— Oui, seigneur.

— En échange des promesses qui viennent d'être faites, ajouta le pacha, nous demandons à notre tour aux consuls de renvoyer dans leurs habitations les raïas qui se sont réfugiés dans les maisons des Francs.

— Nous y consentons, répondit le consul de France, après avoir pris l'avis de ses collègues ; mais, pour que ces familles tremblantes regagnent leur domicile avec quelque confiance, il est nécessaire qu'une proclamation les rassure.

— Des proclamations ! répliqua vivement le pacha. Les raïas y croyaient autrefois ! Aujourd'hui ils n'écoutent plus le crieur public. J'ai chargé leur archevêque et leurs primats de les engager à rentrer dans leurs demeures. Ces exhortations auront plus d'effet que toutes mes paroles. »

Ainsi finit cette cérémonie des promesses. En d'autres temps, l'engagement eût été tenu pour sacré ; mais les serments des Turcs n'avaient plus de valeur. Triste effet et symptôme infailible de leur décadence morale !

La garnison du château ne s'était pas seulement

arrogé le droit de ne laisser sortir aucun bâtiment sans l'avoir préalablement soumis à la visite, elle retenait en dehors de la passe les navires de guerre qui se présentaient pour entrer en rade. On s'était résigné à subir cette exigence, tenant avant tout à ne fournir aucun prétexte au désordre; le consul de France et le consul d'Angleterre s'en plaignaient cependant avec amertume. « Prenez garde », disaient-ils au pacha, « un pareil acte est regardé par toutes les nations comme un commencement d'hostilités. Que dira le Grand Seigneur quand il saura que vous l'avez mis dans une fausse position vis-à-vis de deux grandes puissances? Il ne pourra s'en prendre qu'à vous du refroidissement de leur amitié. — Mes amis, répondait Hassan, je vais vous parler à cœur ouvert. Je sens très-bien la vérité de ce que vous me dites; mais je ne suis plus ici le maître. Si j'admets un seul bâtiment de plus, je suis à l'instant immolé. De misérables Juifs ont mis dans l'esprit de la populace des soupçons extravagants. Il n'est pas en mon pouvoir d'éclairer ce peuple abusé; le tenter seulement serait m'exposer à toutes ses fureurs. »

Le 8 juillet, le consul de France s'était de nouveau rendu chez le pacha. Les gabares *la Nantaise*, *la Lamproie*, *la Chevrette* et *la Truite*, la flûte *le Golo*, la goëlette *l'Estafette*, la corvette de charge *la Bonite*, la frégate *la Jeanne d'Arc*, commandée

par M. le vicomte de la Mellerie, s'étaient vu successivement refuser l'entrée de la rade. M. David insistait pour qu'on levât cette interdiction. « Que voulez-vous ? lui disait avec une apparente bonhomie l'artificieux pacha de Césarée, on se souvient encore à Smyrne de l'expédition d'Égypte. » L'ambassade de France à Constantinople avait été avertie de ces difficultés. M. le vicomte de Viella, qui remplissait les fonctions de chargé d'affaires depuis le départ de M. le marquis de Rivière, rappelé en France au mois d'octobre 1820, s'était mis immédiatement en campagne. Un firman de la Porte venait de prescrire au pacha « de veiller soigneusement à la sûreté des Francs ». L'ambassadeur d'Angleterre obtenait pour le même objet une lettre du grand mufti. Le pacha restait sourd à toutes ces démarches. Pour lui, il n'y avait qu'un moyen de protéger les Francs : c'était de contenter les Turcs. Voulait-on voir se renouveler les scènes déplorables qui avaient jeté le trouble et le deuil dans Smyrne, on n'avait qu'à donner l'ordre aux navires français de forcer l'entrée de la rade.

Pendant que le consul et le pacha discutaient ainsi avec véhémence, deux lettres arrivèrent au palais, venant toutes deux du château de mer. L'une, confiée à un reis algérien, avait été écrite par le disdar (commandant du château) et était adressée au pacha ; l'autre avait été apportée au consul par un officier

de la *Jeanne d'Arc*. Les deux messagers furent introduits en même temps et s'expliquèrent avec une égale chaleur. L'affaire qui les amenait à Smyrne était des plus graves. Jamais il ne s'en présenta où les droits imprescriptibles de l'humanité eussent plus de peine à se mettre d'accord avec les exigences du droit des gens. Voici en quelques mots de quel incident il s'agissait. Un bâtiment sarde, commandé par un capitaine esclavon, le capitaine Zibilich, se trouvait mouillé à l'embouchure de l'Hermus. Là, pendant plusieurs jours, il embarqua des raïas fugitifs. C'était une spéculation interdite sous les peines les plus sévères à tous les navires de commerce. Aux termes de la convention diplomatique conclue à Constantinople, le bâtiment qui s'y livrait ne s'exposait à rien moins qu'à être séquestré. Découvert à son mouillage suspect par une goëlette algérienne, le capitaine sarde n'évita la capture qu'en allant se réfugier sous le canon des bâtiments français. Étions-nous fondés à lui maintenir notre protection ? Le débat fut vif ; en présence d'un texte formel il fallut bien céder. Les Turcs furent autorisés à exercer leur droit de séquestre. « Ils célébrèrent cette prise comme un éclatant triomphe, et il fut tiré, à l'entrée du brick sarde dans la rade, plus de coups de canon qu'on n'en eût tiré en France ou en Angleterre pour la capture de toute une escadre. » Le pacha promettait la plus grande indulgence. « Il

avait, disait-il, quatre firmans successifs qui prononçaient la peine de mort contre tout raïa arrêté dans sa fuite. Par égard pour la protection de la France, dont ces criminels avaient joui un instant, il leur laisserait la vie; il leur épargnerait même les rigueurs de la prison, et se contenterait de les distribuer dans des maisons turques. »

Ces paroles étaient-elles sincères? On avait tout sujet de le croire après les ordres venus de Constantinople. Le mufti ne recommandait pas seulement au pacha d'assurer par tous les moyens possibles la tranquillité des Francs, il l'engageait aussi à user de son influence en faveur de ces pauvres raïas « qui vivaient de leur travail et de leur industrie ». Il semblait donc que des dispositions plus clémentes fussent à la veille de prévaloir dans les conseils de la Porte; mais ce n'était pas le sultan ou ses conseillers qu'il eût fallu convaincre, c'eût été ce peuple fanatique que de nouveaux malheurs et de nouvelles humiliations venaient à chaque instant aigrir. Le 26 juillet, le courrier de Constantinople arriva de grand matin; il apportait à Smyrne l'annonce du départ du ministre russe, le baron Strogonof. La guerre avec la Russie semblait imminente; il fallait renforcer les garnisons des forteresses du Danube, menacées par des concentrations de troupes en Bessarabie. Le pacha d'Acre était en rébellion; les Druzes prenaient les armes, les cités saintes de la Mec-

que et de Médine étaient de nouveau inquiétées par les Wahabites ; le sultan avait dû déclarer la guerre au shah de Perse, qui ne cessait de faire des incursions dans les provinces orientales de l'empire. C'en était trop pour la populace de Smyrne. Elle s'ameute et se porte en foule vers les abords du palais. Un sultan en pareille occurrence eût jeté par-dessus les murs du sérail la tête de son vizir. Le pacha n'hésita pas un instant à sauver sa vie en prenant celle des infidèles. Le peuple et ses propres soldats, depuis quelque temps, l'accusaient de tiédeur ; il voulut donner un sanglant démenti à ce bruit fâcheux. Le capitaine Zibilich était retenu en prison avec tous les hommes de son équipage. Le pacha les en fait sortir ; on garrotte ces malheureux, on les livre au bourreau, et sur le marché public on leur coupe la tête. Deux matelots essayent de s'échapper, ils sont massacrés par la populace. Hassan-Pacha avait promis de traiter les marins sardes comme ses hôtes. « Son hospitalité, écrivait M. David transporté d'indignation, presque fou de douleur, a été l'hospitalité de Polyphème. » Les Grecs dont la tentative d'évasion était la cause première de ce drame sinistre ne pouvaient, quand les Européens se voyaient ainsi frappés, espérer de la pitié des Turcs un sort moins rigoureux. Le pacha les fit égorger dans les journées du 27 et du 28 juillet. Ces infortunés reçurent du moins la sépulture ; les Euro-

péens avaient eu l'horrible distinction d'être livrés aux Juifs et jetés comme des chiens dans les flots.

Cette dernière infamie fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. A dater de ce jour, les agents européens comprirent qu'il n'y avait plus, avec des autorités aussi faibles que perfides, de ménagements diplomatiques à garder. L'appareil de la force pouvait seul contenir les passions de la foule, intimider le mauvais vouloir des vizirs, rendre la sécurité et la paix à une ville où depuis trois mois régnait la terreur. Le 28 juillet à midi, la frégate *la Guerrière*, portant le pavillon du contre-amiral Halgan, venait jeter l'ancre devant les quais de Smyrne. Les gens du château avaient voulu l'arrêter par des démonstrations hostiles; « l'amiral leur montra le pavillon du roi, leur cria *France!* et passa outre. » Le 2 août, sept bâtiments français étaient réunis en rade. Quels que fussent désormais les embarras de l'empire du sultan, les succès des troupes grecques en Morée, les triomphes obtenus par les flottes hydriotes ou par les brûlots d'Ipsara, les Francs de Smyrne pouvaient dormir tranquilles; ils n'auraient plus à payer de leur sang les échecs infligés aux armes ottomanes.

CHAPITRE VIII

LE CONTRE-AMIRAL HALGAN

Les troubles de Smyrne étaient un symptôme dont un observateur intelligent ne pouvait manquer de tenir compte. Les Turcs avaient été surpris par les insurgés ; mais il eût été puéril de s'imaginer qu'ils allaient souscrire à l'indépendance de la Grèce avant d'avoir mis toutes leurs ressources en œuvre et d'avoir tenté les plus grands efforts pour triompher de la rébellion. Le reptile engourdi qu'on approche d'un foyer ardent ne tarde pas à recouvrer ses forces et à dérouler ses anneaux. L'indignation avait rendu aux Turcs toute l'âpreté native des premiers Osmanlis ; c'était donc une lutte à outrance qui allait s'engager entre la Turquie et la Grèce.

Exaltés par leurs premiers succès, aspirant de tous leurs poumons le grand air de la liberté, les insurgés du Magne et du Péloponèse avaient fait annoncer aux puissances chrétiennes, par l'organe de leur chef, le bey Petro-Mavro-Michali, que, dût le secours de l'Europe leur faire défaut, dût la fortune inconstante les trahir, « ils ne retourneraient

jamais sous le joug du sultan ». Ce serment a été tenu, mais on sait à quel prix ! L'histoire n'a pas d'exemple d'aussi durs sacrifices, d'épreuves aussi cruelles, d'une persévérance aussi longue. Ce qui a valu aux Grecs l'intérêt de tous les nobles cœurs, la sympathie de toute âme généreuse, ce n'est pas seulement la justice de leur cause, c'est la ténacité qu'ils ont mise à la soutenir. Pour combattre et pour se détruire, les hommes, au temps où nous vivons, ont besoin de deux choses : d'une organisation qui leur permette de combiner leurs efforts, et de capitaux qui leur fournissent les moyens de les prolonger. Si l'argent a été appelé le nerf de la guerre, c'est bien moins parce qu'il faut de l'argent pour se procurer des armes que parce que sans argent on ne saurait retenir longtemps rassemblées sous les drapeaux ces masses humaines enlevées à l'atelier ou à la charrue, qui ne tirent plus du sol, mais attendent d'une administration prévoyante leur subsistance. Tout l'enthousiasme du monde ne saurait suppléer au pain quotidien. C'est là un point qu'il importe de ne pas perdre de vue, si l'on ne veut juger trop sévèrement les défaillances apparentes des insurgés, la dispersion subite de leurs armées et de leurs flottes, leurs alternatives de succès et de revers. L'organisation de la Turquie était arriérée; son système financier était détestable; la Grèce, elle, n'avait ni organisation ni finances.

Si rapide qu'eût été le déclin de l'empire, les forces que le sultan pouvait rassembler contre l'insurrection ne laissaient pas d'être encore excessivement redoutables pour une population sans crédit, sans réserve métallique, n'ayant d'autre lien que sa religion et sa langue, dispersée sur deux continents et dans deux archipels, déshabituée enfin par un long esclavage du métier des armes. La Turquie barbare de 1821 n'avait pas les ressources et les moyens d'action de la Turquie à demi civilisée de 1854; elle en avait d'autres, dont il faut cependant tenir compte, et qu'un exposé très-sommaire fera suffisamment apprécier.

La perception des impôts, — il semble presque inutile de le rappeler, tant la chose est connue et presque proverbiale, — donnait lieu en Turquie à une foule d'abus. Jamais les agents du fisc ne trouvèrent plus nombreuses et plus faciles occasions de fraudes; mais l'abus financier le plus grave était celui dont le gouvernement lui-même n'hésitait pas à se rendre coupable. Chaque fois que quelque nécessité politique le prenait à l'improviste, le Grand Seigneur, pour sortir d'embarras, employait un de ces expédients honteux, familiers aux souverains d'autrefois, mais qu'aurait répudiés au dix-neuvième siècle la conscience des princes les moins scrupuleux : il altérait le titre de ses monnaies. C'est ainsi que dès 1804, il avait fait descendre le change de la

piastre turque de cinq francs à deux francs cinquante centimes. Nous avons vu en 1840 cette monnaie d'argent tomber au taux du réal espagnol, vingt-cinq centimes ; — en 1821, le commerce extérieur ne l'acceptait déjà que pour la valeur intrinsèque d'un alliage où le cuivre tendait à figurer presque seul. Diminués par l'incurie, détournés par l'infidélité, compromis par des mesures déloyales, les revenus du Trésor public, au début des hostilités, ne dépassaient pas le chiffre de cent millions de francs, et encore, sur ces cent millions, près de cinquante provenaient-ils du karatch, impôt de capitation que supportaient seuls les chrétiens. Les finances de l'empire, par bonheur, ne dépendaient pas uniquement du Trésor public. Il existait sous les voûtes du sérail une réserve précieuse, fruit d'une longue épargne, mystérieux amas de richesses qu'alimentaient des recettes distinctes, et que chaque sultan mettait son orgueil à grossir. Cette réserve se nommait le *trésor privé*. On n'y puisait que dans les circonstances d'une gravité tout exceptionnelle ; l'insurrection grecque constituait un de ces cas extrêmes où les portes du dernier caveau ne pouvaient hésiter à s'ouvrir. Le sultan était d'ailleurs fondé à compter sur les emprunts qu'il ferait aux biens des mosquées, sur les offrandes volontaires, sur la vente des emplois, sur les produits des amendes et des confiscations, sur toutes les ressources en un mot qu'il eût

mises à contribution pour soutenir une guerre étrangère, qu'il pouvait à plus forte raison évoquer quand il avait à étouffer une révolte servile et un soulèvement religieux.

L'argent ne manquerait donc pas au sultan Mahmoud, aurait-il assez de soldats pour garder la ligne du Danube, pour contraindre la Perse à la paix, pour achever la défaite d'Ali, pour faire face à la sédition en Épire, en Morée, dans la Grèce continentale, dans les îles, en Thessalie et en Macédoine? Combien d'hommes, s'il faisait appel au ban et à l'arrière-ban de l'empire, pourrait-il réunir sous les drapeaux? Ni en 1774, ni en 1790, la Porte n'avait pu réussir à mettre plus de cent mille hommes en campagne. Les relevés officiels présentaient, il est vrai, un état militaire évalué à cent quatre-vingt mille cavaliers, quinze mille canonniers et deux cent vingt mille fantassins; mais il y a toujours de grands mécomptes à craindre lorsqu'on en est réduit à faire marcher ses réserves. Ces mécomptes, il n'est pas de puissance au monde qui ne les ait éprouvés; en Turquie, ils s'expliquent sans peine par les énormes distances que les troupes convoquées ont à parcourir. Il n'avait jamais fallu moins de sept ou huit mois pour rassembler une armée ottomane. Si cette armée se trouvait à la frontière vers la fin du mois d'août, s'il lui restait deux ou trois mois pour combattre, le sultan pouvait être satisfait du zèle

déployé par ses timariotes et se dire que les circonstances l'avaient bien servi.

L'organisation militaire de la Turquie n'en resta pas moins jusqu'à la fin du dix-huitième siècle un objet d'admiration pour tout ce qui s'occupait de guerre en Europe. Cent ans plus tard, l'impression était différente. Ces cent années, les Turcs les avaient employées comme Épiménide, ils s'étaient endormis, et qui n'avance pas aujourd'hui rétrograde. Les soldats de l'archiduc Charles, aux prises avec les soldats de Moreau dans la forêt Noire, ne nous rappellent guère les cuirassiers de Pappenheim chargeant à Lutzen les gendarmes de Gustave-Adolphe. Il semble au contraire que ce soit de l'armée campée en 1821 sous les murs de Janina qu'il s'agisse, quand on nous parle en 1637 « de ces gens de cheval, les spahis, qui portent la lance, la masse d'armes et le cimenterre », ou de « ces troupes combattant à pied, armées de mousquets et d'arquebuses incrustées de nacre », qui se bornent à tirer « le coup du logis », et immédiatement après « mettent le sabre à la main ». Cette organisation, fort insuffisante pour se mesurer avec des troupes russes ou avec des troupes allemandes, était cependant, il faut bien le reconnaître, mieux appropriée à une guerre dans laquelle on ne devait rencontrer que des bergers, des klephtes ou des armatoles.

La discipline avait faibli sans doute en Turquie.

La discipline ne se soutient dans les armées que par l'habitude de la victoire. Cependant si les grands vizirs de 1668 et de 1715 avaient été soudain rappelés à la vie, ils auraient encore reconnu leurs troupes. Le soldat turc était toujours sobre, ne mangeant que du biscuit et des oignons, ne buvant que de l'eau. Les janissaires, au nombre de cent dix mille environ, n'auraient peut-être plus escaladé avec la même audace les murs de l'Acro-Corinthe ; mais les Albanais, les Bosniaques, les Croates, étaient toujours les vaillants soldats qu'on a vus, au dix-septième siècle, inspirant l'admiration « aux vieux gendarmes wallons habitués depuis trente ans aux guerres de Hongrie et des Pays-Bas ». Les chevaux se contentaient de l'herbe qu'ils trouvaient à paître et d'un peu d'orge qu'on leur donnait de deux jours l'un. Les bagages n'avaient pas cessé d'encombrer les routes et de ralentir les mouvements de l'armée. On comptait encore en 1821, comme en 1637, un cheval de bât pour dix hommes, un chameau pour vingt, destinés à porter les tentes. Les chrétiens étonnés avaient vu jadis en Hongrie, en Pologne et jusque sous les murs de Vienne, des camps de soixante mille tentes, des camps semblables à des villes, avec leurs rues tracées au cordeau ; ils auraient pu en voir sur les rives du Sperchius ou sur les bords du Danube de moins considérables sans doute, mais de non moins bien ordonnés. De tout temps les

rigueurs du bivouac ont été insupportables à l'armée turque, et c'est presque toujours dans ses camps que les généraux européens ont dû l'aller attaquer.

Si l'organisation des armées avait peu changé en Turquie, les lois de la guerre y étaient également restées empreintes des féroces habitudes d'un autre âge. Les prisonniers recueillis sur le champ de bataille étaient mis à mort. Dans les villes, les habitants paisibles, les femmes et les enfants étaient épargnés. On se contentait de les vendre sur la place publique. Chaque tête coupée se payait cinq sequins, et c'était encore la coutume après une mêlée, quand le grand vizir retournait à sa tente, de ranger sur son passage les têtes que le sabre ottoman avait abattues.

Nous avons indiqué au début de ce travail l'immense intérêt qu'il y avait pour les Turcs à conserver leurs communications maritimes. La vaste étendue de l'empire, le manque de routes, l'impossibilité de tirer aucun approvisionnement de pays ravagés, l'importance des places fortes échelonnées sur le littoral, places qu'il fallait promptement ravitailler et secourir, sous peine de les voir bientôt tomber au pouvoir de l'ennemi, tout contribuait à démontrer l'urgence d'équiper et de tenir en mer une flotte supérieure à celle des insurgés.

La Porte possédait des chantiers de construction à Métélin, à Boudroun, à Sinope, à Constantinople.

Les vaisseaux du sultan se bâtissaient généralement à peu de frais, car les chantiers étaient voisins des lieux qui produisent les meilleures essences, et les bois de mâture venaient en grands radeaux des bords de la mer Noire. Un vaisseau construit à Sinope ne coûtait pas, déduction faite des canons et du gréement, plus de deux cent vingt-cinq mille francs. L'artillerie se composait de canons de bronze, métal que les mines de l'Asie fournissaient à peu de frais au Grand Seigneur. Dans la guerre de 1770, la Porte avait mis en mer quatorze vaisseaux et plusieurs frégates. Cette escadre fut complètement détruite par les Russes. Un si grand désastre n'empêcha pas les Turcs, vingt ans plus tard, de rester maîtres de la mer Noire, et de bloquer avec dix-huit vaisseaux de ligne l'entrée du Dnieper.

En 1821, le matériel de la flotte ottomane se composait de dix-sept vaisseaux réunis à Constantinople, — quatre trois-ponts et treize vaisseaux de soixante-quatorze, — sept frégates, cinq corvettes et quelques bricks.

La difficulté était de trouver des équipages. Les Turcs ne sont pas un peuple marin. Tout ce qui exige de l'agilité ou de la vigilance, de l'activité de corps ou de l'activité d'esprit, répugne à leurs allures lentes, à leur indifférence naturelle ou systématique. Quand les Turcs montaient les vaisseaux du sultan, c'était pour y combattre. Il n'eût certes pas été sans

danger de vouloir, comme au temps de Tourville et du chevalier Paul, « les forcer l'épée à la main » sur les ponts qu'ils auraient entrepris de défendre. Les Turcs avaient conservé l'habitude des combats à l'arme blanche, et dans une lutte corps à corps ils auraient retrouvé tous leurs avantages; mais ce qui ne fût jamais entré dans l'esprit d'un capitán-pacha, c'eût été la pensée d'envoyer les plus hardis de ses Osmanlis sur les vergues. Les musulmans à bord de la flotte ottomane pointaient et manœuvraient les canons, aidaient à lever les ancres, mettaient même au besoin, comme le font encore chez nous les soldats passagers, la main à la besogne lorsqu'il ne fallait que tirer d'en bas sur les cordes. Aucun d'eux ne s'aventurait dans l'espace pour aller, suspendu entre le ciel et l'eau, « piller en marin la toile avec les ongles, prendre le bas ris aux huniers, déferler ou serrer les voiles ». Ce travail périlleux était exclusivement l'affaire des raïas, des esclaves ou des mercenaires chrétiens.

Depuis l'époque où se livrait la bataille de Lépante, les Grecs n'avaient pas cessé d'être l'âme de tout vaisseau turc. On avait vu dans cette célèbre journée plus de 25,000 Grecs embarqués sur la flotte ottomane; 5,000 seulement servaient sur la flotte vénitienne. Les beys de Rhodes, de Milo et Santorin, de Chio, de Chypre, de Morée, de Lépante, de Sainte-Maure, de Négrepont, de Métélin, d'Andros et Syra,

de Naxos et Paros, de Lemnos, devaient fournir alors un nombre de galères proportionné à leurs revenus. Rhodes en fournissait 4, Chio 6, Chypre 7, la Morée 3, Naxos, Andros, Métélin, Samos, une seulement; les îles de Miconi et de Serpho réunissaient leurs contingents pour armer une galère à elles deux. Sans les marins grecs, il n'y aurait jamais eu de flotte ottomane. On peut ainsi juger du désarroi que la défection de ces auxiliaires allait jeter dans la marine, tout à coup désarmée, du Grand Seigneur. Si l'on en excepte les jours désastreux où la flotte française perdit à la fois ses officiers par l'émigration et par l'échafaud, ses canonniers par leur envoi aux armées, il n'y avait jamais eu de désorganisation navale plus complète. Il ne restait aux Turcs que des combattants. Il leur fallait demander des matelots aux caïques du Bosphore, remplacer les Grecs par des Génois, des Maltais et des Esclavons.

Heureusement pour la Porte, le cri d'alarme qu'elle venait de pousser avait retenti au loin. Les régences de la côte d'Afrique et le pacha d'Égypte se préparaient à venir à son aide. De toutes les marines barbaresques, la marine algérienne était celle dont le renom fût le mieux établi. Les Algériens étaient à leur façon des chevaliers de Malte. Ils aimaient à faire pour l'honneur de l'islam ce que leurs vœux obligeaient, il n'y a pas un siècle, les chevaliers à continuer, en dépit de la paix la plus

profonde, pour la gloire du Christ. Bien dignes d'être traités par toutes les nations civilisées en pirates, ces incorrigibles corsaires, — nous voulons parler des Algériens, — n'avaient pas tout à fait perdu la tradition des Barberousse. Il leur en était resté un courage indompté. Opiniâtres et farouches, montrant dans les luttes les plus inégales la ténacité du chat sauvage, il fallait les broyer pour les faire céder. On se rappelle encore dans la marine française ce misérable brick qui, le 11 juillet 1799, refusa obstinément de se laisser visiter par la flotte de l'amiral Bruix. Bravant le feu de plusieurs de nos bâtiments, canonnant avec insolence tous les vaisseaux devant lesquels il passait, l'impudent corsaire ne baissa pas d'un pouce le pavillon du dey. Plus digne d'admiration en somme que de colère, il finit par être rasé de tous ses mâts par le vaisseau *le Fougueux*, qui ne trouva pas d'autre moyen de l'arrêter.

Le port d'Alexandrie était le rendez-vous assigné aux escadrilles d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Avant de se joindre à la flotte ottomane, ces contingents devaient se rallier à l'escadre égyptienne. La conduite de Méhémet-Ali était faite pour justifier une semblable confiance. Jamais le pacha d'Égypte n'avait montré de dispositions moins équivoques. « On lui a persuadé, écrivait l'amiral Halgan, que toutes les puissances européennes sont d'accord pour détruire et se partager l'empire ottoman. Il pense

que l'Angleterre se réserve l'Égypte, et disait, il y a peu de jours, au vicomte de La Mellerie : — J'ai gagné mon royaume par le sabre, c'est par le sabre qu'il faudra me l'enlever. » L'aspect de la frégate *la Jeanne d'Arc*, armée de 56 canons ou caronades de 24, presque aussi forte qu'un vaisseau rasé, avait donné au pacha une très-haute idée de l'habileté de nos ingénieurs. Il songeait dès lors à faire construire deux frégates semblables à Marseille. Quant à des matelots, ce n'était pas seulement à bord des djermes du Nil qu'il voulait les recruter. L'empereur Napoléon avait pris des paysans français pour les incorporer dans ses équipages de haut bord ; le pacha d'Égypte armerait ses vaisseaux avec des fellahs.

Argent, flotte, armée, alliances séculaires, la Turquie avait tout ; la Grèce n'avait que son désespoir. Le salut lui vint de l'impossibilité où on l'avait mise d'espérer. Sanglante, mutilée, râlant sous le pied de ses anciens maîtres, on ne la vit jamais souscrire à sa défaite, parce que les conséquences de la soumission lui apparaissaient plus effrayantes encore que l'anéantissement. Si les Turcs eussent été des ennemis ordinaires, la constance des Grecs aurait pu faiblir. La cruauté froide du vainqueur sut toujours à propos retremper leur courage et raviver les sympathies qu'ils avaient failli perdre. L'indépendance de la Grèce devait être marquée depuis

longtemps dans les desseins du ciel, car ceux qui avaient le plus d'intérêt à l'empêcher en ont été les premiers complices. A peine de retour dans le Levant, où son arrivée coïncidait avec celle d'un nouvel ambassadeur, M. Fay, marquis de Latour-Maubourg, le contre-amiral Halgan prévint avec une rare sagacité le dénouement inévitable de l'insurrection. « La Grèce européenne, écrivait-il le 30 septembre 1821, ne peut plus rentrer dans sa condition première. Toute pacification, tout arrangement tenté sur une pareille base n'aboutirait à aucun résultat durable. Vainement la Porte prodiguerait-elle ses boyourdis de clémence : sa parole engagée à l'Europe chrétienne pourrait être sincère ; la Porte n'aurait pas le pouvoir de tenir ses promesses. Le fanatisme, la soif du sang et du pillage, l'ennui du repos, le cri d'effroi du prince, ont soulevé le tiers de l'Asie. Les musulmans ont pris les armes ; avant qu'ils les quittent, la population grecque, si elle doit être ramenée à l'obéissance, aura disparu. Quelle garantie lui pourrait fournir un gouvernement qui n'existe pas, — à moins qu'on ne veuille donner le nom de gouvernement à la volonté arbitraire du moindre aga, ou pour mieux dire, dans le temps actuel, à celle de tout individu coiffé d'un turban ? Il n'y a plus pour les Grecs, après l'aurore de civilisation qu'ils ont entrevue, que le néant ou la liberté. »

Tels sont les témoignages qu'inspirait aux hommes les plus sages, les plus modérés, les plus véridiques, l'émotion du moment. Nous connaissons maintenant quels adversaires les Grecs allaient avoir à combattre. Nous n'en suivrons qu'avec plus d'intérêt leurs efforts ; mais avant d'aborder le récit de ces événements, j'emprunterai une dernière citation à la correspondance de l'officier général qui fut, dans le Levant, le digne précurseur de l'amiral de Rigny.

« Je suis loin, écrivait l'amiral Halgan, de m'abandonner au prestige de ce qui n'est plus. Je juge les Grecs sans passion. Je vois l'excès de dégradation morale dans lequel ils sont tombés. Je sais que la folle arrogance du barbare remplacera immédiatement, et peut-être dès les premières relations avec l'Europe, la bassesse de l'esclave. Je ne doute pas que la force ne soit ici longtemps la seule sauvegarde de la justice ; mais, de quelque importance que soient ces considérations, peuvent-elles empêcher la marche et les effets irrésistibles du temps ? Il faudra tôt ou tard affranchir la Grèce. C'est à l'Europe de s'arranger en conséquence. » Conseil excellent, conseil à la fois humain et sensé, dont on appréciera encore mieux le mérite et la prévoyance quand on aura vu par quelles phases a passé, de 1821 à 1828, la politique des puissances chrétiennes.

CHAPITRE IX

LES DÉBUTS DE L'INSURRECTION MARITIME

On comptait en 1821 3 millions de Grecs environ dans toute l'étendue de l'empire ottoman, 2 millions dans les provinces européennes, en y comprenant la population de la Crète et celle des Cyclades. La Morée et la Grèce continentale réunissaient à peine 1 million d'habitants. Ce fut néanmoins cette fraction si peu considérable qui soutint tout le poids de la lutte. Les Grecs établis en Asie n'ont de place dans l'histoire de la guerre de l'indépendance que par l'intérêt qu'on ne saurait refuser à leurs souffrances et à leurs malheurs. Quelques mots suffiront pour indiquer la configuration de la Morée; souvent envahie, cette péninsule semblait cependant avoir été mise par la nature dans des conditions particulièrement favorables pour repousser l'invasion. Une langue de sable, dont la plus grande largeur n'exécède pas 6 kilomètres, la sépare du massif interposé entre le golfe de Lépante et le golfe d'Égine. Sans l'isthme étroit qui la relie comme un pont à la terre ferme, la Morée serait une île, et cette île, par sa

superficie aussi bien que par le nombre de ses habitants, pourrait être comparée à la Sardaigne. Sur un territoire dont l'étendue a été évaluée à 21,000 ou 22,000 kilomètres carrés, la célèbre presque-île, qui fut autrefois le Péloponèse¹, ne renferme qu'une population de 500,000 ou 600,000 âmes. Les 27,000 kilomètres carrés de la Sicile nourrissent près de 2 millions d'habitants. Vue à vol d'oiseau, la Morée, rectangle allongé, dentelé sur une seule de ses faces, nous représente un vaste écroulement dont les débris, après s'être entassés sur les bords du canal qui s'étend du golfe de Patras au golfe de Corinthe, auraient coulé par quatre brèches distinctes vers le sud, et y

¹ La Grèce régénérée a repris pour un grand nombre de localités les noms qui empruntaient aux événements de l'antiquité ou même à ceux du Bas-Empire une illustration dont il n'est pas sans quelque intérêt de s'appropriier le souvenir; c'est d'ailleurs le dernier vestige de la domination turque ou de la domination latine qu'on efface. Il pourrait résulter de ces dénominations multiples quelque confusion, si nous ne prenions soin de prévenir le lecteur que, nous conformant à un usage assez général, il nous arrivera souvent de désigner les villes, les territoires, les îles, les provinces, tantôt sous leur nom antique, tantôt sous leur nom moderne. Ainsi Lesbos, Métélin, Mitylène, sont une seule et même île. La Crète et Candie, l'Eubée et Négrepont, Cos et Stancho, Naxos et Naxie, Boudroun et Halicarnasse, Napoli de Malvoisie et Monembasia, l'Épire et l'Albanie, la Morée et le Péloponèse, la Roumélie et la Macédoine, sont des équivalents qu'on pourra retrouver presque à chaque page de ce récit. En donnant cet avertissement au lecteur, nous prenons peut-être une précaution qui paraîtra superflue, car,

auraient formé entre de longs doigts montagneux les golfes de Coron, de Kolokythia et de Nauplie. La côte septentrionale offre, de l'est à l'ouest, un développement de 160 kilomètres environ. Les rivages occidentaux de l'Élide et de l'Arcadie tournent au contraire brusquement au sud, et font face à la mer Ionienne; ils se prolongent ainsi presque en ligne droite, sur un espace de 180 kilomètres, du golfe de Patras à l'île de Sphaktérie. Cette île, qui couvre et défend de la grosse lame de l'ouest le mouillage de Navarin, faisait autrefois partie du royaume de Nestor; elle précède de quelques milles à peine la longue succession de ces baies profondes dont les promontoires, descendant de la Messénie, de la Laconie et de l'Argolide, ont dessiné par leurs brusques arêtes le contour.

s'il est un privilège acquis à ces localités, dont l'histoire est familière à tout esprit cultivé, c'est celui d'être connues sous les divers noms que leur a fait porter la fortune.

Peut-être serait-il plus nécessaire de rappeler que, par suite des divergences qui existent encore entre les géographes, on rencontrera, suivant la carte qu'on aura la fantaisie de consulter, des golfes pourvus de deux ou trois noms différents. Le golfe de Coron deviendra tour à tour le golfe de Calamata ou le golfe de Messénie, l'immense baie comprise entre le cap Matapan et le cap Saint-Ange s'appellera golfe de Kolokythia, de Laconie ou de Maratho-Nisi. Viendront ensuite les golfes de Nauplie ou d'Argos, d'Égine ou d'Athènes, de Lépante ou de Corinthe, quoique Égine et Athènes, Corinthe et Lépante, pussent être à bon droit employées à désigner, suivant leur position géographique, des parties différentes d'un même golfe.

Les places fortes ne manquent pas sur ce littoral. Les conquérants de la Morée en ont édifié à l'envi. Corinthe, Patras, Navarin, Modon, Coron, Monembasia, Nauplie ont leurs citadelles, dont on ne peut s'emparer que par des approches régulières, à moins qu'on n'en réduise les garnisons par la famine. Ce n'est point toutefois dans une de ces forteresses que le pacha de la Morée fixa sa résidence. Le gouverneur de la province choisit une position plus centrale. A 630 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau que domine le mont Ménale, les habitants de Mantinée, de Tégée et de Pallantium, abandonnant leurs cités en ruine, s'étaient jadis réunis pour bâtir une ville nouvelle. Le souvenir de leur association s'est perpétué dans le nom de Tripolitza; c'est là qu'après la paix de 1718 s'établit, à 30 kilomètres du golfe d'Argos, à 60 du golfe de Coron, le représentant du sultan, le nouveau chef de la Morée reconquise. C'est là aussi que Kurchid-Pacha, en partant pour l'Épire, laissa ses trésors et son harem.

L'insurrection trouva, dès le début, de nombreux partisans en Thessalie et dans la Macédoine. Elle agita jusqu'aux paisibles retraites que les communautés orthodoxes s'étaient ménagées sur le mont Athos; mais le flot, après avoir débordé trop loin, ne tarda pas à se retirer en deçà de la ligne qui devait servir un jour de frontière au royaume de Grèce.

Cette ligne, sur un espace de 200 kilomètres, traverse l'Acarnanie, l'Étolie, la Phtiotide; du golfe d'Arta on peut la suivre de sommet en sommet jusqu'au golfe de Volo. Quand nous parlerons de la Grèce continentale, ce sera la contrée comprise entre cette barrière imaginaire et le contour des golfes de Patras, de Lépante, d'Athènes, de Négrepont, que nous voudrons désigner. Cette portion de territoire comprend dans son périmètre l'Acarnanie et l'Étolie, la Phtiotide et la Phocide, la Béotie et l'Attique. Ne vous laissez pas éblouir par ce dénombrement pompeux : la Grèce continentale, avec ses 19,000 kilomètres carrés, est encore moins vaste que le Péloponèse, et si en 1845 cette péninsule comptait 521,000 habitants, le même recensement officiel n'en attribuait que 266,000 aux provinces du nord. Dans ces chiffres ne sont compris ni la surface ni la population de l'Eubée, 4,000 kilomètres carrés et 64,000 habitants. Étroite et allongée, l'île d'Eubée forme, avec les côtes de la Béotie et de la Locride, un sinueux passage qui n'a pas moins de 190 kilomètres de longueur, et qui prend successivement les noms de canal d'Égripo et de canal de Talanti.

Nous avons comparé la Morée à la Sardaigne et à la Sicile; on serait plus autorisé encore à opérer, sous le rapport de la superficie et de la population, un rapprochement semblable entre l'Eubée et Majorque, entre la Crète et la Corse. La Crète,

avec ses 9,000 kilomètres carrés et ses 200,000 habitants, formait un pachalik à part. Ce gouvernement était divisé en trois commandements militaires qui avaient leur siège dans les forteresses de Candie, de la Canée et de Rethymo. Le district montagneux de Sphakia, sur la côte méridionale, presque indépendant sous la domination vénitienne, n'avait pas montré plus de déférence pour la domination turque. Les Sphakiotes en Crète, les Souliotes en Épire, les Maniotes en Laconie, étaient des sujets du sultan, mais des sujets placés comme autant de vers rongeurs au cœur de ses provinces.

Dans les nombreux débats qui ont signalé la courte existence des petites républiques de la Grèce antique, dans les conflits moins fameux, mais plus acharnés encore, dont furent témoins, pendant douze ou quinze siècles, le Bas-Empire et le moyen âge, les Cyclades ont joué un rôle dont il ne faudrait pas mesurer l'importance à leur étendue. Tout cet archipel réuni ne présente pas plus de 7,000 kilomètres carrés de superficie habités par 134,000 âmes. Infiniment plus peuplé autrefois, il est vrai, cet archipel a fourni des marins aux flottes de tous les âges. Il se compose de trois chaînes à peu près parallèles, allant du cap Sunium et de la pointe méridionale de l'Eubée rejoindre les îles de Milo, d'Anaphi et de Santorin. Zea, Thermia, Serpho, Siphante, l'Argentière, Milo, composent avec quelques rochers

insignifiants le premier groupe. Jura, Syra, Paros, Anti-Paros, Io, Sikino, Polycandro, forment le second; Andros, Tine, Miconi, Naxos, Amorgos, Anaphi, constituent le troisième. Les Sapiences, Cerigo, Cervi, Spezzia, Hydra, Poros, Égine, Salamine, Macronisi, sont des îles contiguës au continent et distinctes de l'archipel des Cyclades, mais, comme ces dernières, plus dignes d'être mentionnées pour la célébrité qui s'attache à leur nom que pour la place qu'elles occupent dans le monde. Il faut sortir de la mer Égée et se porter jusqu'au groupe échelonné le long des rivages de l'Asie Mineure pour rencontrer des parcelles de territoire qui cessent d'être en quelque sorte de la poussière cosmique. Chypre a une superficie dont n'avait point eu à rougir un royaume quand les royaumes n'étaient que des fiefs relevant, comme autant de provinces vassales, des empires. Chypre comprend dans son périmètre 6,700 kilomètres carrés; Métélin en mesure 1,700, Rhodes 1,372, Chio 780, Samos 390, Cos 267. A l'exception de Samos et de Chio, le vent de révolte qui soufflait de la Morée n'atteignit aucun point de ces lointains rivages. Plaçons-nous au centre des Cyclades, sur le sommet de Paros ou sur celui de Syra; décrivons autour de nous un cercle de 30 ou 40, de 50 lieues au plus de rayon; nous aurons touché de la pointe de notre compas les derniers confins des parages où nous conduira ce récit, les

bords extrêmes du cirque dans lequel les flottes et les armées belligérantes vont pendant des années entières se mouvoir. La Grèce continentale, la Morée, l'Eubée, la Crète, les Cyclades, Samos, unies dans une lutte mortelle contre le sultan, c'est à peine, si l'on ne considère que l'importance territoriale, la Corse, la Sardaigne et la Sicile coalisées contre la monarchie de Charles-Quint ou contre l'empire actuel d'Allemagne. Ici encore, comme au temps de l'antiquité, la scène est étroite, la terre qu'on se dispute est exigüe, la cause seule est grande, et le juste intérêt que cette cause excite suffira pour préserver de l'oubli le souvenir de combats qui eussent pu s'appeler, — avec plus de raison que les batailles livrées sur le sol affranchi de l'Amérique du Nord, — des rencontres de patrouilles.

La fidélité des îles catholiques, Tine, Syra, Naxos, Santorin, n'avait pas été ébranlée par l'insurrection du Péloponèse. Les catholiques étaient trop disposés à rendre à César ce qui lui était dû ; ils voyaient dans le Turc un arbitre généralement favorable à leurs prétentions. Les orthodoxes n'en haïssaient au contraire que davantage le maître partial dont la balance semblait toujours pencher du côté de leurs ennemis. La soumission des îles où les Grecs de cette communion étaient en majorité ne pouvait donc résulter que du sentiment de leur impuissance ; mais cette impuissance était tellement

notoire que la situation morale de l'Archipel n'avait jamais inspiré à Constantinople la plus légère inquiétude. Ce n'était ni Siphante, ni Milo, ni Paros qui oseraient les premières jeter le défi à l'empire; le signal de la révolte ne pouvait venir que des îles albanaises; restait à savoir si ces îles voudraient le donner. Riches, honorés, puissants, les primats hydriotes inclinaient très-visiblement à l'abstention. Ils ne pouvaient se dissimuler que la guerre serait longue et sanglante, qu'ils auraient à en supporter tous les frais, et que, l'issue en fût-elle heureuse, ils en sortiraient probablement ruinés, s'ils réussissaient à en sortir la vie sauve. Aussi avaient-ils jugé prudent de donner au capitán-pacha, leur zélé protecteur, un gage non équivoque de leurs dispositions en dirigeant vers les Dardanelles le contingent annuel qui leur était imposé. Cette condescendance ne fut pas goûtée de la masse du peuple. Un soulèvement général éclata, et, sous la conduite d'un meneur énergique, Antonios Oikonomos, que nos officiers, se conformant à la prononciation moderne, appellent dans leurs rapports Antoine Économo, les classes inférieures s'emparèrent du pouvoir. Les primats déchus n'avaient qu'un désir : fuir ces lieux dangereux et se retirer à Zante. Le peuple les retint; il gardait en leur personne les finances de l'insurrection.

Pendant qu'on s'agitait à Hydra, on prenait les

armes dans l'île voisine. Le 24 avril 1821, huit bricks spezziotés enlevaient à Milo une corvette ottomane de trente-six canons et un brick de seize qui attendaient dans ce port le complément de leur équipage. En vain les primats de Milo, effrayés des terribles représailles auxquelles on les exposait, en vain le consul de France, M. Brest, dédaigneux des menaces que lui attirait son intervention, essayèrent-ils de sauver les prisonniers turcs. Cette guerre effroyable ne connaissait pas la pitié. Les Spezziotés firent main basse sur tous leurs captifs. Les équipages des navires marchands qu'ils avaient ramassés sur leur route furent massacrés avec ceux qui montaient le brick et la corvette enlevés dans le port de Milo. Spezzia eut donc l'honneur d'arborer la première le drapeau de l'indépendance, mais elle fut aussi la première à souiller par d'odieux excès ce glorieux emblème de la liberté hellénique. Une « riche amazone », veuve du capitaine Bobli, mis à mort à Constantinople où il s'était trouvé impliqué dans les persécutions dirigées contre les hétairistes, avait attisé à Spezzia l'incendie. Cet incendie, il importait fort de le propager, car ce n'était pas Spezzia qui pourrait résister seule à la flotte turque. Pendant que la Bobolina, « vêtue à la macédonienne », aussi ardente au pillage, aussi impitoyable au massacre que le plus farouche des Skipetars, allait s'établir en croisière avec quatre navires armés à ses frais devant

Monembasia et l'entrée du golfe de Nauplie, d'autres bâtimens spezziotés apportaient à Ipsara, à Hydra, à Caxos, les nouvelles décisives que les populations encore hésitantes de ces îles attendaient pour se prononcer. Le mois d'avril n'était pas entièrement écoulé que l'insurrection maritime était devenue générale. De Ténédos à Rhodes, de Zante à Ténédos, la mer se couvrit de bricks et de goëlettes grecs qui eurent bientôt capturé tout navire turc assez imprudent pour n'avoir pas cherché immédiatement refuge dans un port.

Dans la voie où ils s'étaient engagés à la suite des Spezziotés, les capitaines d'Hydra ne tardèrent pas à se fermer par les plus sanglantes violences tout retour. Un navire ottoman chargé des présents que le sultan Mahmoud envoyait à Méhémet-Ali fut rencontré sur la route de l'Égypte par deux bricks hydriotes que commandaient les capitaines Sachtouris et Pinotzis. De nombreux pèlerins se rendant à la Mecque, le grand mufti récemment déposé, la suite et la famille de ce saint personnage s'étaient embarqués à Constantinople sur le bâtiment que son mauvais destin mettait à la merci de gens qui s'étaient promis de n'en point faire aux Turcs. Vieillards, femmes, enfants, tout fut égorgé. C'est par de pareils actes que les insurgés semblèrent dès le début vouloir décourager les sympathies qui ne demandaient qu'à se prononcer pour eux : accusés

par les Francs de « perfidie, -d'astuce, de cruauté », on eût dit qu'ils prenaient à tâche de donner raison à ces compétiteurs jaloux qui, suivant les expressions mêmes de l'amiral Halgan, « ne le cédaient guère aux Turcs dans leur éloignement pour les Grecs ». Les gouvernements européens, aux oreilles desquels il n'arrivait du Levant que des réclamations passionnées ou des rapports sinistres, devaient, on le comprendra sans peine, hésiter beaucoup à venir en aide à de pareils barbares.

La flotte turque cependant pressait son armement, et l'on devait s'attendre à la voir bientôt paraître dans les îles avec les troupes asiatiques rassemblées à Scala-Nova. Il était urgent de faire succéder aux efforts isolés une entente entre les trois îles. Cent soixante navires, portant pour la plupart de dix à quatorze canons, s'étaient dispersés dans l'Archipel. On rassembla la majeure partie de cette force navale, et on la plaça pour un an sous le commandement suprême d'un primat hydriote, Jakomaki Tombazis. Douze bricks furent détachés sous la conduite d'André Miaulis vers le golfe de Lépante avec mission de maintenir le blocus de Patras et de surveiller l'escadre ottomane qui opérait sur les côtes de l'Épire. Trente-sept voiles firent route pour Samos. Les grandes opérations commençaient; les efforts de la marine grecque vont mériter d'être sérieusement étudiés.

CHAPITRE X

LE ROLE DES BRULOTS AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

Si l'on embrasse d'un coup d'œil l'histoire technique de la marine moderne, on verra l'artillerie, à partir du règne de Louis XV, décider à peu près seule du sort des batailles navales ; mais, avant cette époque, les vaisseaux sont très-rarement réduits par le canon. Il les faut enlever l'épée à la main ou les détruire en les embrasant. Aussi ne voit-on presque jamais de flotte de guerre qui ne soit accompagnée d'un certain nombre de brûlots. Telle est aussi la composition des flottes grecques. Lorsque le 22 juillet 1821 le capitaine de la flûte du roi *la Bonite* rencontrera dans le golfe de Stancho soixante-cinq navires hydriotes « armés de douze, vingt canons au plus de très-faible calibre », portant « de 100 à 120 hommes d'équipage », un des capitaines de cette escadre n'hésitera pas à lui dévoiler le plan de campagne des insurgés. « Notre intention, lui dit-il, n'est pas d'engager la flotte ennemie, nous nous proposons de l'incendier. Des cent vingt bâtiments que nous

avons réunis dans ces parages, nous en avons converti plus de quarante en brûlots. » Ainsi faisaient encore au dix-septième siècle les amirautés de Hollande, de Zélande et de Frise. Ainsi ferons-nous à l'avenir. On a pu maintenir pendant de longs mois le blocus de Sébastopol et celui de Venise en restant mouillé devant l'entrée de ces deux ports. Il a fallu s'établir en croisière à l'embouchure de la Jahde et ne s'arrêter que quelques heures dans la baie de Danzig le jour où nos escadres se sont trouvées exposées à l'attaque des bateaux-torpilles. Cet effet moral, qui fait présager toute une révolution dans la conduite des opérations maritimes, les brûlots le produisaient déjà il y a trois cents ans. L'action de ces engins s'exerçait, pour ainsi dire, à distance, et n'attendait pas pour être efficace le moment de la mêlée. De même que le faucon s'élève en spirale dans les airs pour arriver à dominer le héron sur lequel il veut fondre, les amiraux de Charles II ou de Louis XIV devaient disputer et gagner le vent à l'ennemi avant de pouvoir songer à lancer contre lui leurs brûlots. C'était à s'assurer cet immense avantage que consistait jadis l'habileté du commandant en chef d'une grande armée navale. Ruyter eut des rivaux sur le champ de bataille; il rencontra peu d'émules dignes de lui dans ces luttes préliminaires où il apportait sa merveilleuse sagacité et sa fructueuse expérience. La connaissance approfondie qu'il

avait acquise des bancs et des courants de la côte de Flandre ne lui eût point suffi peut-être pour primer les Anglais de manœuvre : il y joignait cette sorte d'intuition qui était autrefois comme un sens à part dévolu au marin ; on le vit constamment pressentir les moindres variations de la brise, les pressentir souvent vingt-quatre heures à l'avance, et se mettre, par les évolutions prescrites à ses escadres, en mesure d'en profiter. Dans des situations semblables et avec des moyens analogues, les amiraux grecs ont montré les mêmes qualités. C'est en manœuvrant qu'ils ont fait prendre chasse aux flottes ennemies, qu'ils les ont contenues dans leurs marches, interrompues dans leurs opérations.

De toutes les marines du monde, la marine ottomane est assurément celle qui s'endort le plus volontiers sur la foi de ses ancres ; il n'est guère de mouillage qui ne lui semble assez sûr dès qu'elle y peut avoir l'espoir d'atteindre le fond. Il faut du calcul et une certaine science pour sortir d'embarras à l'aide de ses voiles ; il ne faut que de la foi et de la résignation à la volonté divine quand on a recours à ses câbles. Mouiller est une solution qui convient particulièrement aux adeptes du fatalisme. L'aiguillon du brûlot ne tarda pas à modifier considérablement sur ce point les idées et les allures des Turcs. On les vit évacuer soudain des rades où en d'autres temps ils auraient passé des saisons entières, errer à

l'ouverture des baies où les appelaient les intérêts les plus sérieux, où les poussaient les brises les plus favorables, sans oser y aller jeter l'ancre. Les plus grands avantages remportés par les Grecs l'ont été par de simples démonstrations. Le jour où Ibrahim-Pacha, indigné de ces folles terreurs, aura obligé la flotte combinée d'Alexandrie et de Constantinople à passer outre en faisant au besoin la part du feu, la Grèce sera perdue : elle le serait du moins, si la France n'était pas là pour la sauver. Cette héroïque figure d'Ibrahim rappelle involontairement les Blake, les Monk, les Guise, les d'Estrées, les Rupert, passant brusquement du commandement des armées au commandement des flottes, opposant leur courage, leur opiniâtreté, leur longue habitude des combats, à la science supérieure des Tromp et des Ruyter. L'avantage reste encore aux véritables hommes de mer dans cette lutte, et il fût resté aux Grecs, si, à bout de ressources, ils n'eussent désarmé la majeure partie de leur flotte pendant l'hiver. Les Grecs jugèrent trop légèrement leurs ennemis. Ils les crurent incapables de braver les chances de la navigation dans une saison qui n'avait jamais vu de flottes ottomanes à la mer. Ils avaient compté sans la volonté énergique d'Ibrahim. Le fils du pacha d'Égypte débarqua son armée en Morée en plein mois de décembre. Les brûlots arrivèrent trop tard : ils réussirent, il est vrai, à incendier quelques

navires sur la rade de Modon, mais leur prestige s'était évanoui, et le dommage matériel qu'ils purent faire fut peu de chose en comparaison du grand résultat qu'ils n'avaient pu, comme autrefois, prévenir par la seule crainte qu'ils inspiraient.

En s'aguerrissant, les Turcs devaient nécessairement obliger leurs ennemis à modifier des moyens d'attaque qui ne pouvaient avoir de succès que contre un adversaire pusillanime ou inexpérimenté. Les brûlots étaient bien loin d'être l'équivalent des bâtiments-torpilles. Les marines européennes y avaient déjà renoncé quand, le 7 juillet 1770, les Russes détruisirent la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé. Encore fallut-il en cette occasion que le canon eût contraint les Turcs à couper leurs câbles et à s'aller entasser au fond d'une baie étroite, dans une telle confusion qu'une seule étincelle eût suffi pour embraser cette masse enchevêtrée de matières combustibles. Le combat de Tchesmé rappelle Guétarie, Palerme, la Hougue et Vigo. Il n'a rien de commun avec les grandes batailles de la Manche.

Poursuivi par dix vaisseaux et cinq frégates russes, le capitain-pacha s'était réfugié sur la côte de l'Asie Mineure, dans une baie sans défense, située en face de l'île de Chio. Les Russes ne laissèrent point échapper cette bonne fortune. L'amiral Spiritof

porta droit sur le vaisseau à bord duquel flottait le pavillon du capitain-pacha. Exposé au feu de toute l'escadre turque, il eut près de cent hommes tués ou blessés avant de pouvoir se servir lui-même de ses canons. Il avait à peine présenté le travers et commencé à faire usage de son artillerie, qu'il se trouva porté par la dérive bord à bord du vaisseau ottoman. Les deux bâtiments restèrent accrochés. Il n'était pas prudent à cette époque de lutter avec les Turcs corps à corps. Dès que l'équipage du vaisseau ottoman eut senti le contact du navire ennemi et se trouva en mesure de combattre de pied ferme, il sembla retrouver comme Antée tous ses avantages. Les canonniers abandonnèrent leurs pièces devenues inutiles, et s'élançèrent par tous les panneaux sur le pont, le nom d'Allah et du Prophète à la bouche, le sabre à la main. En cette occurrence, le capitain-pacha avait jugé prudent de descendre à terre pour y surveiller de sa personne l'établissement d'une batterie. Son capitaine de pavillon, Hassan l'Algérien, resté seul à bord, exerçait de fait le commandement dont le vaisseau qu'il montait portait encore les insignes. Il donna le signal de l'assaut et fut des premiers à y monter. Les ponts des deux navires devinrent le théâtre d'une lutte acharnée, à laquelle les autres vaisseaux prenaient part en faisant passer incessamment aux navires abordés des renforts. Du haut des vergues, les soldats russes faisaient un feu

violent de mousqueterie. La fortune hésitait, quand tout à coup l'incendie éclate. Des tourbillons de fumée enveloppent les deux navires. Ce sont des valets enflammés, disent les uns, des grenades, disent les autres, qui ont mis le feu aux voiles du vaisseau russe. Spiritof, Feodor Orlof, ne voulurent abandonner leur navire que lorsque les débris fumants des basses vergues tombèrent sur le pont. Grièvement blessé, Hassan, de son côté, attendit, pour se jeter à la mer, que son vaisseau fût près de sauter. Une embarcation le recueillit et alla le déposer tout sanglant sur la plage.

Le spectacle de ces deux vaisseaux se tordant au milieu des flammes, l'attente d'une épouvantable explosion, avaient jeté l'effroi dans le cœur des capitaines turcs. Ils coupèrent leurs câbles, et la flotte ottomane dériva pêle-mêle au fond de la rade dont elle avait si imprudemment entrepris de défendre l'entrée. Les amiraux russes tinrent conseil. Ils n'avaient pas de brûlots; ils en préparèrent trois sur-le-champ et composèrent les équipages en partie de marins grecs et de marins serbes. Ces trois navires, commandés par deux officiers anglais et par un officier russe, entrèrent dans la baie au milieu de la nuit. Couverte par la canonnade de toute la flotte, leur attaque eut un plein succès. Les vaisseaux turcs ne tardèrent pas à sauter en l'air l'un après l'autre. Quand le feu s'éteignit, il n'y avait plus à flot qu'un

seul navire ennemi, et ce navire fut emmené en triomphe par les vainqueurs.

On n'est point d'accord sur le lieu qui avait donné le jour à l'héroïque capitaine dont le courage sauva pour la Turquie la honte de cette défaite. On le connaissait alors sous le nom de Hassan l'Algérien. Une heureuse expédition tentée quelques mois plus tard à Lemnos lui valut le surnom de Hassan-Gazi, Hassan le Victorieux. C'est sous ce titre qu'il a pris sa place dans l'histoire ; mais, qu'il soit né à Rodosto ou qu'il ait vu le jour à Sinope, ce qui est incontestable, c'est que, transporté très-jeune à Alger, il avait appris son métier de marin et de soldat à bord des navires de la régence.

Hassan-Gazi fut pendant près d'un quart de siècle l'âme de la marine ottomane, l'idole du peuple, le favori tout-puissant du souverain. Il fut sur le point d'opérer en Turquie une grande réforme. Il était d'usage, dès que la flotte était rentrée dans le Bosphore, de congédier les matelots jusqu'au 4 mai. Hassan voulait faire construire des casernes pour recevoir les équipages, qu'on ne rassemblait au printemps que pour les dissoudre à l'entrée de chaque hiver. Il eût ainsi constitué une marine permanente et devancé dans cette voie, au grand avantage de l'empire, la plupart des États européens ; mais ce projet suscita des ombrages devant lesquels le capitan-pacha dut battre en retraite. L'influence de

Hassan-Gazi ne s'en fit pas moins sentir à bord des vaisseaux turcs. On les vit en 1788, formés et contenus par cette main vigoureuse, accepter le combat en pleine mer contre la flotte de l'amiral Wainowitz et obliger cette flotte, bien inférieure en nombre, il est vrai, à rentrer dans le port de Sébastopol. Il eût fallut être un hardi capitaine pour oser désobéir à Hassan. Le vainqueur de Lemnos avait pris l'habitude de surveiller l'exécution de ses ordres le tromblon au côté. En 1778, le plus beau navire de la flotte sombra dans la mer Noire. Sa charpente était-elle trop légère, comme celle de beaucoup de vaisseaux turcs? Ses liaisons manquaient-elles de solidité? Hassan n'eut point cette inquiétude, il ne voulut s'en prendre qu'à la défectuosité du calfatage. A dater de ce jour, il exigea que tous les capitaines, sous peine de mort, assistassent à cette importante opération. Comme Henri II, roi de France par la grâce de Dieu, il était d'avis qu'on ne pouvait prendre trop de précautions pour que « la loyauté en cet endroit fût gardée pour le bien de la chose publique », et il tua de sa propre main un capitaine qui avait osé s'absenter pendant que les calfats « besongnaient », suivant l'expression de l'ordonnance du 20 juillet 1557, « au fond du navire, qui est le plus dangereux ». Encore si c'eût été « aux mortes-œuvres et tillacs d'en haut » !

Quelque puéril que puisse nous paraître aujour-

d'hui le culte exagéré du vaillant favori d'Abdul-Hamid pour un art qui fut autrefois dans nos ports la première « des maîtrises », il est certain qu'en 1821 la marine turque n'existait qu'en vertu du souffle de vie dont Hassan l'avait un instant animée. Ses dernières traditions étaient celles de 1788 ; son plus inaltérable souvenir était celui du combat de Tcheshmé. Elle avait été nourrie dans la crainte des brûlots, sans avoir malheureusement appris comment une escadre s'en peut défendre. Les Grecs avaient aussi gardé la mémoire de ce désastre, car les Turcs avaient pris un excellent moyen pour ne pas le leur laisser oublier. Dès que la nouvelle de la catastrophe s'était répandue à Constantinople et à Smyrne, le peuple, saisi de frénésie, s'était rué sur les raïas et les avait massacrés. Tcheshmé était un nom qui devait éveiller la terreur chez les Turcs, la soif et l'espoir de la vengeance chez les Grecs.

CHAPITRE XI

LE PREMIER BRULOT GREC ET LE MASSACRE D'AIVALI

L'équipement d'une flotte ne se fait pas seulement avec de l'enthousiasme. Les trésors des primats d'Hydra avaient été mis largement à contribution par les insurgés. Les menaces du peuple leur arrachèrent dès les premiers jours près de 800,000 francs. Telle famille arma plus tard à elle seule, pour la cause commune, jusqu'à dix bâtiments dont l'entretien s'élevait à environ 48,000 francs par mois. Les épargnes des primats auraient été à ce jeu bientôt épuisées. Il fallait de toute nécessité songer à se procurer d'autres ressources. Les Grecs les plus opulents résidaient en Asie et dans les îles voisines du continent asiatique. Les Hydriotes résolurent de les compromettre et de les engager, s'il le fallait, malgré eux dans la cause de l'insurrection. La première tentative eut lieu sur l'île de Samos.

C'est une admirable race que celle qui habite cette île. Sobre, vaillante, dure à la fatigue, elle n'a été ni amollie par de trop faciles jouissances, ni épuisée par

de trop dures privations. Ses besoins sont d'ailleurs aisés à satisfaire. Samos doit probablement à son climat sec et vivifiant, à son atmosphère pure et transparente, un privilège que nul pays au monde ne possède peut-être au même degré : une poignée d'olives noires y peut nourrir un géant. Les inclinations des Samiens les disposaient à la révolte ; un sol montueux, des rivages escarpés, se prêtaient dans leur île à la résistance. Un médecin établi depuis quelques années à Smyrne, mais originaire de Samos, avait de longue date semé sur sa terre natale les germes de la sédition ; il accourut dès qu'il connut le soulèvement des îles albanaises. Les médecins ont joué un rôle important dans la plupart des révolutions ; ici leur intervention était d'autant plus naturelle qu'ils étaient à peu près les seuls Grecs qui eussent eu l'occasion d'aller s'imprégner à l'étranger des idées modernes, et que les Turcs eux-mêmes avaient été les premiers à les introduire dans le domaine de la politique. Le médecin de Samos, nommé Logothesis, était homme de résolution. Lorsque le 30 avril 1821 un navire de Spezzia, servant de vedette à la flotte, vint mouiller à Port-Vathi, Logothesis appela ses compatriotes aux armes, mais il ne jugea pas nécessaire de les appeler à se gouverner. Le temps était aux dénominations antiques. Pour mieux indiquer la nature du pouvoir qu'il entendait exercer, Logothesis prit le nom de Lycurgue et s'attribua les fonctions de monothète.

Cette insurrection de Samos, signalée comme tous les autres soulèvements par le massacre des familles turques, eut un immense retentissement sur toute la côte voisine. A Constantinople, on s'en émut beaucoup plus peut-être que des événements de la Morée. Soumettre l'île rebelle devint dès ce moment la pensée dominante de la Porte. L'empêcher de retomber sous l'autorité du sultan fut également la préoccupation principale du gouvernement d'Hydra. Samos était donc destinée à être en quelque sorte, dès le début des hostilités, le pivot des opérations navales. « La révolte inopinée de cette île, écrivait l'agent consulaire de France à Scala-Nova, excite nos Turcs à une férocité qu'il est difficile d'apaiser. Une partie des habitants grecs s'est dispersée, une autre s'est renfermée dans ses maisons. Depuis quelques jours, les parages de Samos sont infestés par deux gros bâtiments armés de canons. On les croit spezziotés. Ils ont déjà capturé plusieurs navires de différentes nations venant d'Égypte, et notamment des Turcs, dont ils ont mis à mort les équipages. La conduite de ces forbans jette l'alarme dans tous nos environs. »

Pendant que ces deux spezziotés croisaient à l'entrée du golfe d'Éphèse, tenant ainsi en respect les troupes rassemblées par Elez-Aga, sept navires ipsariotes, sous le commandement de Nikol Apostolis, apportaient l'épouvante dans le golfe de Smyrne, et faisaient avorter l'expédition prête à partir pour le

Péloponèse. — Le 4 mai 1821, la flotte entière, au nombre de trente-sept voiles, fit son apparition sur les côtes de l'Asie Mineure. Elle se dirigea d'abord vers le canal de Chio. Tombazis, qui la commandait, avait cru qu'à son appel les Chiotes se lèveraient, comme s'étaient levés les Samiens. Pas un homme de la campagne ne quitta son verger ou son champ de lentisques pour courir aux armes, et la ville que la flotte s'était proposé d'attaquer demeura immobile sous le canon de la forteresse. Pour mieux s'assurer la fidélité de ses administrés, le gouverneur de Chio avait fait arrêter à l'avance l'évêque et les primats les plus considérables. Le 19 mai, la flotte dut remettre à la voile. Des complications intérieures la ramenèrent momentanément à Hydra. L'aristocratie hydriote prenait enfin bravement son parti : engagée dans une lutte qu'elle eût préféré éviter, elle entendait du moins la soutenir de son mieux, et avait hâte de ressaisir le pouvoir dont un mouvement populaire l'avait injustement dépouillée. Cette aristocratie comptait dans ses rangs les plus riches armateurs et les plus habiles capitaines. Il lui fut facile de reprendre l'ascendant que le peuple n'accorde jamais d'une façon bien durable aux élus qu'a choisis son caprice. Kriezis, Tombazis et Sachtouris se prononcèrent avec éclat contre les démagogues. L'élévation d'Oikonomos n'avait pas été plus soudaine que ne le fut sa chute. Abandonné de tous, de ceux mêmes qui

l'avaient le plus chaleureusement acclamé, ce favori d'un jour s'enfuit, trop heureux de pouvoir s'enfuir la vie sauve, et alla chercher sur le continent un théâtre moins ingrat pour son zèle. Il n'y trouva, après mainte aventure, que la perte de sa liberté d'abord et bientôt après de la vie.

La flotte ottomane avait enfin quitté Constantinople. Le 3 juin 1821, elle sortait du canal des Dardanelles. Cette flotte se composait de deux vaisseaux de ligne, de trois frégates et de trois corvettes. Elle était sous les ordres du riala-bey. Il eût fallu un armement plus considérable pour amener le déplacement du capitan-pacha ou du capitan-bey. Le premier était l'amiral, l'autre le vice-amiral de la flotte du sultan; le riala-bey n'en était que le contre-amiral. Nous retrouvons ainsi chez les Turcs l'organisation hiérarchique des flottes du dix-septième siècle, chez les Grecs les procédés d'armement du quinzième. La marine d'Angleterre fut la première à posséder un certain nombre de capitaines entretenus et un cadre permanent d'officiers subalternes; mais nulle puissance n'eût mis une flotte en mer sans lui donner pour la circonstance un amiral posté au centre du corps de bataille, un vice-amiral chargé de conduire la tête de l'armée, un contre-amiral destiné à régler les mouvements de l'arrière-garde. Dès que l'amiral avait reçu l'ordre d'équiper la flotte, il délivrait lui-même les commissions

d'officiers et de capitaines. Parmi les capitaines, il choisissait ses deux lieutenants, le vice-amiral et le contre-amiral. Ces désignations indiquaient donc une fonction plutôt qu'elles ne conféraient un grade. L'organisation des plus grandes marines européennes conserva un caractère essentiellement temporaire jusqu'au milieu du dix-septième siècle, et c'est sur ce patron antique que la marine ottomane était restée constituée. Les Turcs n'ont rien inventé, mais leur apathie a montré une puissance de conservation qui jusqu'ici n'avait appartenu qu'aux cendres de Pompéï et aux laves d'Herculanum.

Quant aux Grecs, il faudrait peut-être remonter jusqu'au temps de François I^{er} pour se faire une idée exacte des institutions et des allures de la marine militaire qu'ils venaient d'improviser. « Le bourgeois du navire et l'avitailleur » ne recevaient pas toujours la part du butin qui leur avait été promise en compensation de leurs avances, et « les compagnons de guerre » qui avaient reçu « congé » du gouvernement d'Hydra de « mettre navire sur mer pour faire guerre aux ennemis » étaient aussi sujets que les « mariniers » dont se plaignaient avec amertume les ordonnances de 1543 et de 1557 « à dresser mutinations et querelles à l'encontre de leur capitaine, à lui dire paroles deshonnêtes et malsonnantes, jusques à le vouloir quelquefois outrager, mettant la main aux armes, le contraignant à se

soumettre à leur simple vouloir », chose qui, observe fort judicieusement le roi Henri dans son édit daté du château de Saint-Germain en Laye, « est de très-mauvais exemple et de pernicieuse conséquence ». N'a-t-on pas, dans ces quelques lignes, le tableau frappant des désordres qui viendront interrompre les plus importantes opérations des flottes grecques, et qui finiront par livrer à l'invasion ennemie Caxos, Ipsara et le Péloponèse ? D'un côté l'aveuglement, l'imprévoyance, la lourdeur, de l'autre l'héroïsme et l'indiscipline, voilà le spectacle que vont nous offrir les deux armées navales que l'insurrection grecque a mises en présence.

Le 30 mai 1821, la flotte de Tombazis avait repris la mer. Partie du canal d'Hydra, elle remontait l'Archipel précisément au moment où la flotte ottomane, longeant les côtes de la Troade, faisait route vers l'île de Samos. A l'entrée de la nuit, les éclaireurs grecs reconnurent la flotte du rials-bey. L'attaquer sur-le-champ eût été jeu de dupes. Des bricks de dix ou même de vingt canons ne pouvaient, avec leur calibre inférieur, livrer un combat d'artillerie à des vaisseaux. Leurs boulets n'auraient pas traversé ces murailles épaisses. Aborder ces « montagnes mouvantes », — tel était le nom que portait un des navires turcs, — semblait tout au moins aussi impraticable. On ne passe pas aisément du pont d'un brick sur celui d'un vaisseau, et, quand on y

aurait réussi, était-il bien prudent d'aller affronter les Turcs sur le seul terrain où l'énergie musculaire et la force brutale pouvaient encore triompher de l'intelligence ? Les Grecs n'eurent pas cette simplicité ; ils montrèrent, dès cette première rencontre, qu'ils n'avaient pas oublié les leçons d'Ulysse. Quand le sort de la patrie est en question, il ne faut prendre que des résolutions sérieuses, et l'héroïsme lui-même n'est pas de saison, s'il peut compromettre un aussi vital intérêt. Les Grecs se contentèrent de suivre et d'observer la flotte ottomane, attendant tout du sort, épiant l'occasion favorable et comptant bien sur la gaucherie de leurs ennemis pour la leur fournir. Le 5 juin en effet, à la hauteur de Chio, un vaisseau turc s'était déjà séparé du gros de la flotte ; il faisait force de voiles pour la rejoindre, quand les Grecs, aux premières lueurs du jour, l'aperçurent. Lui donner la chasse pour l'envelopper, s'il était possible, fut l'affaire d'un instant. Le Turc, épouvanté, prit la fuite et s'alla réfugier sur la côte occidentale de l'île de Métélin, au mouillage de Porto-Sigri. Les bricks grecs entrèrent dans la baie à sa suite et vinrent successivement défilier à sa poupe ; mais leurs pièces impuissantes produisaient peu d'effet sur ce colosse immobile, qui ripostait de son mieux avec ses gros canons de retraite. L'amiral ipsariote, Nikol Apostolis, se souvint du combat de Tchesmé. C'était avec des brûlots qu'on avait alors

détruit les Turcs; c'était encore avec des brûlots qu'il fallait les attaquer. On sait comment se dispose ce vieil engin de guerre. On charge un bâtiment de matières combustibles, on arrose son gréement de poix, ses voiles de térébenthine; on prépare une mèche qui puisse dans un temps donné mettre le feu aux poudres et le communiquer aux divers foyers de cette fournaise. Une plate-forme est installée sous la poupe pour qu'avant l'abordage l'équipage tout entier s'y réfugie.

C'est de cet abri que jusqu'au dernier moment on fait encore mouvoir le gouvernail. Une embarcation rapide suit à la remorque, prête à recevoir les fugitifs. On s'avance protégé par la nuit, souvent par la fumée et la canonnade de la flotte. Si le vent ne fait pas défaut, si l'on n'a pas été découvert, démâté ou coulé avant d'avoir pu toucher le but, on jette les grappins sur le bâtiment ennemi, on s'attache à ses flancs et l'on met le feu à la mèche. L'instant critique est venu. C'est alors qu'il faut s'élancer dans l'embarcation halée sous la poupe, qu'il faut ceindre ses reins et ramer pour sa vie, car il n'y a pas de pardon, même dans la guerre que se font entre eux les peuples civilisés, à espérer de l'ennemi qu'on attaque ainsi dans l'ombre et la torche en main. Aussi quelle émotion a fait battre à cette heure les cœurs les plus intrépides! Le baleinier prêt à darder son harpon ne rassemble pas avec plus de soin toute

son énergie. Le coup est porté! En arrière! en arrière! si vous voulez vivre. Les convulsions du monstre sont mortelles pour tout ce qu'il touche. Bien des brûlots se sont, dans la guerre de 1821 à 1830 aussi bien que dans les batailles moins modernes, arrêtés en chemin, ou se sont, après l'abordage, consumés inutiles. Un vrai capitaine de brûlot était un homme rare, même au temps où l'on ne savait faire la guerre qu'avec des brûlots. Les deux premiers navires dirigés par les Grecs contre le vaisseau turc pour l'incendier dérivèrent le long de ses flancs sans s'y accrocher. Le troisième, — un brick de deux cents tonneaux, monté par dix-huit hommes, — fut bravement conduit par son capitaine sous le bossoir du vaisseau. Cet homme déterminé mérite assurément qu'on retienne son nom. Il s'appelait Pappa Nikolo. Il assujettit par une forte amarre le brûlot au vaisseau abordé, mit le feu à la mèche, et sauta dans la barque où déjà l'attendaient ses compagnons. En un instant les flammes montèrent jusqu'aux voiles du brick, la coque du vaisseau fut enveloppée dans une nappe de feu et de fumée. Les Turcs avaient coupé leur câble; les deux navires dérivèrent ensemble vers le fond de la baie, tous deux embrasés, tous deux confondus dans le même incendie, jusqu'au moment où la soute à poudre du vaisseau fit explosion. Les chaloupes, chargées à couler bas, furent cependant insuffisantes à rece-

voir les fuyards. Les matelots turcs se jetaient en foule à la mer pour tenter de gagner la rive à la nage. On suppose qu'il périt près de quatre cents personnes, victimes de ce premier sinistre. Pour la marine du sultan, la leçon était rude ; pour les Grecs, le secret de la guerre était trouvé.

Bientôt connu des autres navires de la flotte ottomane, le désastre de Porto-Sigri terrifia le riala-bey. Il abandonna le projet d'attaquer Samos et se hâta d'aller chercher la protection du canon des Dardanelles. Tombazis ne se crut pas de force à l'y poursuivre. Il préféra conduire son escadre au mouillage de Mosco-Nisi. Les îles Mosco forment à l'entrée du golfe d'Adramyti, en face de Métélin, une des rades les plus sûres et les plus vastes de la côte d'Asie. Par le rude hiver de 1849, l'escadre de l'amiral de Parseval y resta pendant quelques jours abritée. Une ville de trente mille âmes, sortie du néant depuis un demi-siècle, avait peu à peu couvert de ses édifices le contour de la baie. Les Turcs appelaient cette ville Aivali ; les Grecs, qui l'avaient fondée, lui donnaient le nom de Cydonia. Dépendance du gouvernement de Pergame, cette cité, aussi libre qu'Hydra et Spezzia, avait grandi en silence aux extrémités d'un pays désert. C'était une sorte de petite république oubliée, peut-être même inconnue de la Porte. On venait s'y instruire des divers points de l'Archipel, car ses écoles florissantes avaient acquis une juste

célébrité. Les milices turques, qui s'étaient mises en marche à l'appel du sultan pour aller combattre les infidèles sur les bords du Danube, ne pouvaient passer à portée d'une cité toute chrétienne sans éprouver le désir de la piller. L'apparition de la flotte grecque leur en fournit l'occasion et le prétexte. Le 16 juin 1821, des bandes fanatiques et à demi sauvages pénétrèrent dans la ville.

Les Grecs depuis deux jours s'attendaient à cet assaut. Les plus riches, qui étaient en même temps et à juste titre les plus effrayés, avaient à la hâte préparé leur fuite. L'eau, trop peu profonde aux abords de la ville, tenait malheureusement les embarcations de la flotte à une assez grande distance du rivage. Il fallut s'embarquer sur des radeaux pour rejoindre les canots qu'avait expédiés Tombazis. Cinq mille personnes furent ainsi sauvées; les Turcs firent main basse sur le reste. Quant à la ville, ils la réduisirent en cendres. Tout ce qui ne fut point égorgé fut vendu comme esclave. Les marchés de Brousse, de Nicomédie, de Smyrne, de Constantinople, regorgèrent pendant plusieurs mois des malheureux survivants du sac d'Aïvali. Parmi les habitants qui avaient réussi à s'échapper, on vit des gens qui la veille possédaient une maison remplie de serviteurs contraints de servir eux-mêmes pour gagner le pain amer de l'exil. Cet affreux épisode fit oublier à l'Europe les massacres du Péloponèse.

Tout l'intérêt passa du côté des insurgés. Quelque horreur que pussent inspirer leurs excès, on se sentit porté à en rendre responsable cette puissance arriérée qui, au dix-neuvième siècle, n'avait pas encore aboli les pratiques barbares d'un autre âge, et souffrait que des populations entières, quand elles n'avaient pas péri sous le sabre, fussent vendues comme la part la plus légitime du butin. De tels maîtres ne donnaient point de prise à la pitié, et cependant, parmi les victimes de l'insurrection, plusieurs, par leur âge, par leur innocence, par leurs vertus domestiques, auraient assurément mérité un meilleur sort. Elles payèrent la faute des institutions les plus coupables qui aient jamais gouverné des hommes.

CHAPITRE XII

COMBAT DE SAMOS ET PRISE DE MONEMBASIA

Le 22 juin 1821, après cette démonstration inutile et funeste, la flotte grecque était de nouveau retournée au port. La campagne, en somme, avait été peu fructueuse; mais à la même époque une autre division chassait du mouillage de Patras cinq bâtiments turcs, les obligeait à se réfugier sous le canon de Lépante, pénétrait de nuit dans le golfe de Corinthe, en sortait en plein jour, et franchissait ainsi deux fois l'étroit passage des petites Dardanelles, sans se laisser arrêter par l'aspect formidable des batteries du château de Roumélie et du château de Morée. Cette expédition avait été vivement menée, et n'avait pas peu contribué à décider l'évacuation de Missolonghi par les Turcs. C'était la renommée naissante de Miaulis qui se levait à l'horizon. La flotte grecque devait avoir dans cet habile et entreprenant amiral son Tourville, comme elle aurait dans l'intrépide Canaris son Jean Bart.

Les opérations des flottes grecques se trouvaient

limitées par deux circonstances fâcheuses : l'exiguïté des ressources financières et l'insubordination impatiente des équipages, qui, n'ayant consenti à s'engager que pour un mois, désertaient ou se mutinaient, une fois ce délai expiré. On n'avait donc jamais le temps de poursuivre un succès ou de réparer un échec. Avant d'accuser les chefs d'inertie, il faudrait, quand on écrit l'histoire, tenir avant tout grand compte des conjonctures au milieu desquelles il leur a fallu se débattre. Les amiraux turcs eux-mêmes auraient sans aucun doute droit à quelque indulgence, quand on songe que la révolution grecque leur avait tout d'un coup ravi l'élite de leurs équipages et leurs pilotes, les laissant aux prises avec de constants soupçons de trahison. Le riala-bey avait été disgracié. Peut-être fut-ce justice ; mais le capitan-bey Kara-Ali, qui lui succéda, ne paraît pas avoir eu une meilleure fortune. Kara-Ali était cependant, assure-t-on, un homme de résolution et un marin expérimenté, — aussi expérimenté que pouvait l'être à cette époque un amiral turc. Il ramena en toute hâte l'escadre devant Samos. Les vigies de cette île signalèrent dès le 15 juillet l'approche de trente voiles. Ces bâtiments mouillèrent le lendemain devant la côte méridionale de l'île, vis-à-vis le village de Cora, et non loin de l'entrée du détroit de Mycale. Déjà, par les soins d'Elez-Aga, les agents des puissances étrangères résidant à

Smyrne avaient été avisés du châtiment terrible qui menaçait l'île rebelle, et ils avaient dû en faire retirer leurs consuls.

L'appareil déployé par les forces ottomanes tendait jusqu'à certain point à confirmer ces menaces. La flotte grecque leur laissait le champ libre, et il allait falloir repousser le débarquement corps à corps. Les Samiens intimidés prenaient déjà la route de leurs montagnes. Logothetis, montrant un front plus hardi à l'orage, retint près de lui quelques braves qu'il s'était appliqué à discipliner, et, avec cette élite, soutenu par une batterie de quelques pièces légères, il entreprit de défendre aux embarcations turques l'accès de la plage. Un succès presque inespéré justifia son audace. Les Turcs firent de vains efforts pour prendre terre, et l'amiral dut songer à faire venir de nouvelles troupes de la côte d'Asie. Neuf transports furent expédiés à Scala-Nova. Ces navires rencontrèrent en route la flotte grecque, qui revenait d'Hydra plus forte que jamais, car elle comptait alors soixante-cinq bâtimens. Les transports turcs évitèrent la capture en se jetant à la côte; ils n'évitèrent pas la destruction. Les Grecs mirent le feu à ces bâtimens, en face des milices hurlant sur le rivage et presque en vue de la flotte ottomane, composée de quatre vaisseaux, dont deux de quatre-vingts canons, de cinq frégates et de douze bricks ou corvettes.

Cette flotte était trop prudente pour attendre l'ennemi au mouillage. Les vents lui interdisaient l'abri des Dardanelles. Elle se laissa emporter vers le golfe de Cos. Ce fut dans ces parages que la flûte du roi *la Bonite* la rencontra inopinément le 22 juillet, et la vit venir au mouillage. Le capitaine de la *Bonite* put ainsi communiquer avec l'amiral turc et juger de plus près les navires que Kara-Ali avait sous ses ordres. « Cette escadre, écrivait-il, est armée en grande partie de Francs. Les bâtiments paraissent en bon état et manœuvrent passablement. » Le lendemain, le même capitaine, se dirigeant vers Samos, tombait au milieu de la flotte grecque. Avertis par les frégates qu'ils tenaient en observation, les Turcs avaient mis précipitamment sous voiles. Les Grecs leur lancèrent en vain quelques brûlots. La brise était fraîche, les vaisseaux ottomans réussirent à les éviter. Pendant que cette escadre inquiète, harcelée, faisait tous ses efforts pour se rapprocher encore une fois des Dardanelles, les navires d'Hydra faisaient route pour Samos.

On évaluait généralement à cent cinquante navires, armés pour la plupart en grands bricks de guerre, les forces navales des insulaires d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara ; mais ces navires, si nombreux qu'ils pussent être, suffisaient à peine à leur tâche. Ils avaient en effet à contenir la flotte des Dardanelles, à surveiller la division sortie du golfe de Lé-

pante et mouillée à cette heure en face de Corfou , à seconder enfin par un étroit blocus les opérations des divers corps de troupes qui serraient de très-près les places du littoral. Trente mille hommes assez mal armés étaient répartis en Morée de la manière suivante : deux mille observaient Coron , trois mille autres assiégeaient Modon et Navarin , quatre mille s'étaient réunis devant Patras , dix mille sur les hauteurs de Tripolitza , huit mille au pied de l'Acro-Corinthe ; trois mille Maniotes cernaient Monembasia. On connaît la situation de cette forteresse , qui tour à tour défia , entre les mains des Grecs et des Latins , tant de furieuses attaques. Bâtie sur un îlot escarpé , entre le cap Saint-Ange et le golfe d'Argos , un pont la relie à la côte du Magne. Le 2 avril , elle avait servi de refuge aux familles des villages de la Laconie qui avaient pu échapper aux fureurs des Grecs. Ce surcroît d'habitants venait mal à propos , car la forteresse n'était alors approvisionnée que pour un mois. Si le Grand Seigneur avait le soin de renouveler à des époques périodiques les vivres de ses places fortes , les gouverneurs avaient la coutume de vendre ces provisions au fur et à mesure qu'on les leur livrait. La faute eût été facilement réparable , si la garnison n'eût été bloquée que par terre ; mais les bricks spezziotes ne tardèrent pas à paraître. Ils revenaient de leur première croisière chargés de butin ; ils avaient capturé des navires barbaresques et des

bateaux candiotes , des bâtimens très-riches partis de Dulcigno. Déjà trois cents personnes , négociants et matelots , avaient été conduites à Spezzia , ou on les avait égorgées. Il restait à bord quelques prisonniers ; les Grecs les débarquèrent et sommèrent les habitants de Monembasia de se rendre. « Toute la Grèce , disaient-ils , est en insurrection. Le jour de la liberté est arrivé , nous allons reconquérir notre empire. » Les Turcs se montrèrent insensibles à ces bravades. « Ils n'avaient aucun ordre du sultan pour livrer la place , et ils étaient décidés à soutenir leurs droits jusqu'à la dernière goutte de leur sang. » Les bâtimens grecs commencèrent à canonner la forteresse ; les Turcs ripostèrent , le dommage fut nul de part et d'autre. Avant de se résigner aux lenteurs d'un blocus , les Spezziotes eurent recours à l'intimidation. Ils firent fusiller par les Maniotes , sous les yeux des habitants de Monembasia , les prisonniers , hommes et femmes , qu'ils avaient débarqués. Les assiégés ne s'en montrèrent que plus résolus à se défendre. Quand ils eurent mangé les chiens , les chats , les chevaux , les animaux les plus immondes , ils finirent par s'entre-tuer. Des enfants furent égorgés et dévorés secrètement. La dernière ressource fut la mousse de mer attachée aux flancs des bateaux : on la faisait bouillir avec un peu d'huile. La garnison tenta quelques sorties. Les cadavres des Grecs restés sur le champ de bataille étaient appor-

tés dans l'enceinte de la ville et vendus publiquement à dix et douze piastres l'oque.

Cette résistance désespérée devait avoir un terme. Le frère d'Alexandre Ipsilanti, le prince Démétrius, venait d'arriver en Morée; les Moréotes le mirent à la tête de leurs troupes. Les premiers actes du nouveau commandant en chef tendirent à inaugurer une politique plus clémentine. Le prince Grégoire Cantacuzène fut autorisé à offrir des conditions acceptables aux héroïques défenseurs de Monembasia. Le 5 août 1821, les Grecs prenaient possession de la place; mais, s'il dépendait du prince d'accorder aux vaincus une capitulation digne de leur courage, il était hors de son pouvoir d'en faire respecter les clauses. Six cents prisonniers avaient été embarqués sur trois bâtimens spezziotés qui devaient les conduire en Asie; ce fut à Caxos que les Spezziotés les débarquèrent. Ils les laissèrent sur ce rocher ennemi sans vivres, sans vêtements, après les avoir complètement dépouillés. Elez-Aga fut par bonheur informé de cet abandon. Un bâtiment autrichien nolisé pour un mois par un négociant français, M. Bonfort, se trouvait à Scala-Nova. Notre compatriote s'émut au récit que lui fit l'aga ottoman; il consentit à se rendre sur-le-champ à Caxos, et ce fut un Français qui, ramenant enfin le 19 août les prisonniers de Monembasia en Asie, acquitta l'enga-

gement d'honneur contracté, au nom de la Grèce, par le prince phanariote.

Ainsi commençait par le fait d'une initiative privée, dont il était bon de ne pas laisser périr le souvenir, cette mission d'humanité à laquelle nous verrons, pendant sept années consécutives, nos capitaines se dévouer avec une abnégation que ne découragèrent ni l'ingratitude, ni les calomnies, ni les attaques réitérées dont notre propre commerce devint l'objet.

CHAPITRE XIII

LA CAMPAGNE DE 1821

Les Moréotes étaient peu estimés des autres Grecs. Leurs klephtes les plus célèbres avaient la réputation de s'attaquer plus souvent à leurs compatriotes qu'aux Turcs. Il faut faire cependant une exception en faveur des Maniotes ; non moins prompts que les autres au pillage, ils se distinguaient du moins par leur franchise et par leur indépendance. Tel était le caractère de ces Mavromichalis dont presque toute la famille paya de son sang la régénération de la Grèce. Le chef de cette famille, Petro-Bey, administrait le Magne au nom du capitán-pacha. Avec sa parenté puissante, avec la considération dont il jouissait parmi les hétairistes, Petro-Bey semblait destiné à être le chef de l'insurrection ; mais, pour garder ce poste élevé, il lui eût fallu une ambition mieux trempée et un naturel moins facile. Les klephtes de la Morée ne tardèrent pas à disputer au chef des Maniotes le commandement des armées et la conduite de la guerre. Colocotroni est le

type de ces capitaines. Il avait cinquante ans au début de la Révolution. Son père avait été obligé de chercher en 1779 un refuge dans le Magne; il y fut tué par un détachement de troupes turques l'année suivante. Le jeune Colocotroni grandit au milieu des troubles du Magne, bouleversé par des luttes sauvages, entreprises pour obtenir la suprématie. A l'âge de vingt-sept ans, il était devenu brigand de profession. En 1806, il dut se retirer aux îles Ioniennes et prendre du service sur un corsaire. En 1810, Zante appartenait aux Anglais; Colocotroni entra à leur service, devint major au régiment grec, et retourna deux ans après à son ancien métier de commerçant de bestiaux. Les Russes se l'attachèrent, et il fut de bonne heure initié à tous les secrets de l'hétairie. Le 15 janvier 1821, il quittait Zante pour rejoindre ceux qui préparaient le soulèvement, et débarquait à Kardamyle dans le Magne.

En Morée, les Grecs avaient été bientôt maîtres de tout le pays; dans la Grèce continentale, les armatoles se décidèrent moins vite à prendre les armes contre le sultan, au service duquel ils avaient une solde élevée. Beaucoup de soldats chrétiens ne voulaient pas quitter le camp de Kurchid avant la chute de Janina, car le séraskier avait promis à ses troupes de leur payer tout l'arriéré de leur solde dès qu'il se serait emparé des trésors d'Ali. Cependant le 25 avril 1821 toute la population chrétienne

de la Grèce orientale avait pris les armes. Du cap Sunium à la vallée du Sperchius, qui débouche près des Thermopyles et touche aux confins de la Thessalie, dans des centaines de villages, les familles musulmanes furent entièrement détruites. Les habitants de Thèbes et de plusieurs villages de la Béotie trouvèrent un refuge dans la forteresse de Négrepont.

Athènes n'avait plus qu'une importance secondaire ; cette ville était l'apanage du sérail. Les musulmans y formaient environ le cinquième de la population ; la garde du voïvode se composait de six cents soldats albanais. Au premier bruit de l'insurrection, les Turcs se réfugièrent dans l'Acropole.

Missolonghi fut la première place qui, dans la Grèce occidentale, épousa la cause de la révolution. Le 1^{er} juin, les soldats qui l'occupaient se retirèrent, et le lendemain les habitants de Missolonghi et de la petite ville voisine d'Anatolikon proclamèrent leur adhésion à l'indépendance de la Grèce. La plus importante ville de la Grèce occidentale était Vrachori, située dans un district fertile sur la route qui va de Janina à Lépante. Cette ville renfermait cinq cents familles musulmanes, parmi lesquelles on comptait plusieurs grands propriétaires terriens dont les ancêtres avaient hérité, au temps de la conquête, des fiefs primitivement possédés par les nobles francs. Le 9 juin 1821, Vrachori fut attaquée par deux mille

armatoles, quelques jours après par quatre mille. Trois cents Albanais la défendaient; ils traitèrent à part, et obtinrent de s'éloigner. Les Juifs et les Turcs furent presque tous massacrés.

Ainsi en trois mois les chrétiens s'étaient rendus maîtres de toute la Grèce au sud des Thermopyles et d'Actium, à l'exception des forteresses qui étaient bloquées. Les forteresses qui restaient entre les mains des Turcs étaient : en Morée, Tripolitza, Nauplie, Corinthe, Patras, le château de Morée, Navarin, Modon et Coron; — dans la Grèce continentale, Athènes, Zeitouni, Lépante, le château de Roumélie et Vonitza; — dans l'Eubée, Négrepont et Caristo.

« En définitive, écrivait l'amiral Halgan, quelle que soit l'issue de cette guerre, commencée avec quelques bâtiments de commerce, des fusils à mèche et des bâtons, le résultat actuel est celui-ci : le gouvernement ottoman n'existe plus dans la Grèce proprement dite qu'au sommet de quelques acropoles que mine la faim. Au milieu d'un pays âpre où tout est défilés, montagnes, embuscades et positions militaires, des milliers d'Asiatiques auront à combattre une population entière qui va trouver à s'armer. Les Albanais de 1770 auraient été plus redoutables sans doute, et leurs fils n'ont point dégénéré; mais ils sont aujourd'hui divisés et sans chefs. Quand de tels hommes suivent un pacha, c'est avec l'espérance de

piller sans danger plutôt qu'avec la certitude de combattre sans profit. La population grecque des provinces européennes trouve aujourd'hui un auxiliaire puissant dans la nécessité où elle s'est mise de n'être pas vaincue pour n'être pas exterminée. Quant aux Grecs d'Asie, il est plus triste que difficile de conjecturer quel sera le sort de beaucoup d'entre eux. »

Au mois d'août 1821, la station du Levant, renforcée par des envois successifs, se composait des frégates *la Guerrière*, *la Jeanne-d'Arc* et *la Fleur-de-Lis*, de la corvette *l'Écho*, des bricks *le Rusé* et *l'Olivier*, des goëlettes *l'Estafette* et *la Levrette*, des gabares *l'Active*, *la Chevrette*, *la Truite*, *la Lamproie*, *la Lionne*, *l'Émulation*, *le Loiret*, des flûtes *la Bonite*, *l'Ariège* et *le Lybio*, en tout dix-huit bâtiments. Les capitaines avaient appartenu à la marine de l'Empire; l'un d'eux, le chevalier de Viella, avait même fait ses premières armes sur les vaisseaux de Louis XVI. Les officiers et les aspirants constituaient, sauf de rares exceptions, une génération nouvelle. Quelques-uns avaient pris part aux combats de la dernière guerre; le plus grand nombre, sortis des vaisseaux-écoles que l'Empire avait institués en 1812, en étaient à leurs débuts : ils allaient former avec les volontaires, auxquels depuis 1816 ils se trouvaient associés, et avec les élèves provenant du collège d'Angoulême, ce qu'on peut

réellement appeler la marine de la Restauration, marine glorieuse, marine laborieuse et instruite, à laquelle nous devons, nous autres officiers du gouvernement de Juillet et du second Empire, ce que nous avons appris et ce que nous sommes. Les voilà, ces noms qui devaient figurer à la tête d'un corps dont ils furent l'honneur; les voilà, les Hamelin, les Desfossés, les Jacquinot, les Pellion, les Clavaud, les du Bourdieu, les Lugeol, les Deloffre, les Jehenne, tous réunis à la même époque dans la même station! Tels étaient les hommes à qui une heureuse fortune avait en 1821 confié dans les mers du Levant le drapeau de la France. Une chance non moins favorable les rassemblait sur un terrain où ils devaient promptement acquérir l'expérience que toute autre navigation leur eût fait longtemps encore attendre. « Il y a plus à manœuvrer, écrivait en 1817 le chevalier de Rigny, pendant un mois de séjour dans l'Archipel, que pendant toute une campagne des colonies. » Les événements, en se précipitant et en augmentant les inquiétudes des consuls, allaient tenir nos navires, si nombreux qu'ils fussent, constamment en haleine, et contribuer ainsi indirectement à hâter l'instruction de nos officiers. Il fallait d'ailleurs, dans ces parages infestés de croiseurs novices et prompts à se méprendre, se tenir toujours prêt à exécuter rapidement le branle-bas de combat, naviguer, pour ainsi dire, les boute-feux allumés, ne

négliger, en un mot, aucune des précautions qu'on eût prises en temps de guerre. Sous tous les rapports, l'école était excellente, l'enseignement complet. La discipline, la tenue militaire de nos bâtiments, ne tardèrent pas à s'en ressentir. Un seul exemple suffira pour montrer le rôle honorable que s'était assigné dès cette époque notre marine, la fermeté et la modération qu'elle mettait à le remplir.

La gabare *l'Active* et le brick *le Rusé*, commandés par les lieutenants de Reverseaux et Quernel, officiers déjà connus, déjà signalés parmi les plus distingués, étaient sortis de Smyrne avec plusieurs Grecs réfugiés à leur bord. Ces deux bâtiments prirent en échange à Tine onze Turcs, dont un aga et sa famille, sauvés par les soins généreux du sieur Spadaro, agent consulaire du roi dans cette île. De ce point, *l'Active* et *le Rusé* se portèrent à Naxos, où les capitaines se firent remettre dix-sept Ottomans retirés chez le consul de France et seuls restes de cent onze prisonniers. Le départ de ces malheureux fut le signal d'un soulèvement presque général. L'archevêque, le consul, la population catholique, se virent menacés. M. de Reverseaux montra en cette occasion une remarquable énergie. Il se jeta de sa personne au milieu des mutins, et les fit reculer en les invitant à ne point provoquer imprudemment la colère de la France. Ce fut à Marmorice et à Rhodes que les Turcs furent

rendus à leurs coreligionnaires. Les deux navires français opéraient leur retour après avoir visité Chypre et les divers consulats de Syrie, lorsqu'ils furent subitement attaqués de nuit par sept bâtimens grecs. L'engagement n'eut pas de suite, car dès les premiers coups de canon le capitaine de Reverseaux parvint à se faire reconnaître; mais une pareille insulte exigeait une réparation. Le capitaine de Reverseaux en détermina lui-même la nature et en dicta les termes.

Les services journaliers que rendait notre station navale avaient enfin fait comprendre aux plus incrédules le prix de notre concours. Le temps était passé où un agent du ministère des affaires étrangères pouvait écrire au duc de Richelieu : « Voici donc cinq bâtimens armés à grands frais, un état-major nombreux avec environ sept cents hommes à nourrir et à solder pour protéger un commerce dont Votre Excellence connaît le peu d'importance. Ce luxe d'armement est bien peu en harmonie, sous tous les rapports, avec notre situation actuelle. » Ce même agent, très-ému des dangers que les troubles du Levant pouvaient faire courir aux intérêts confiés à sa protection, tenait en 1831 un tout autre langage. Il réclamait à grands cris l'envoi et l'assistance d'un navire de guerre. Assiégé par ces sollicitations, l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Latour-Maubourg, ne voyait de moyen suffisant d'y

répondre que dans un accroissement notable de nos forces navales. Il demandait avec insistance que l'escadre de l'amiral Halgan fût portée à vingt-six bâtiments au moins. « Je ne puis, écrivait de son côté l'amiral, partager à ce sujet l'opinion de M. de Latour-Maubourg. Tant que la France voudra se borner à protéger ici son commerce et ses nationaux, sans prendre une attitude hostile, dix ou douze navires sont plus que suffisants. Aller au delà quand l'Angleterre se borne à quatre grands navires et dix petits pour la station de toute la Méditerranée, à trois ou quatre corvettes seulement pour le service spécial du Levant, ce serait annoncer des projets, éveiller des inquiétudes. Je persiste à croire que c'est à Toulon qu'à tout événement nos moyens d'action devraient, s'il y avait lieu, se tenir sans bruit disposés. M. l'ambassadeur m'a prié d'appuyer ses réclamations. En lui répondant, je me hâte, sans sortir de la réserve qui convient à ma position, de l'engager à ne point accorder une foi explicite à toutes les appréhensions manifestées depuis des mois entiers par plusieurs de nos agents diplomatiques. Il y a tel résident français dans les îles qui ne cesse de demander une division entière, une frégate au moins, et cependant le point qu'il occupe est parfaitement tranquille. Je ne sache pas qu'à l'exception de M. le consul d'Acre, un seul Français ait été réellement molesté, même dans la première effervescence de la

crise. » Heureux le gouvernement qui trouve pour le servir des officiers animés de ce zèle consciencieux, des chefs de station dont le regard sait aller au delà de l'horizon étroit de leur mission locale, des fonctionnaires qui, justement préoccupés des conséquences que leur avis peut avoir, songent moins à grossir l'importance de leur situation personnelle qu'à épargner à leur pays de fausses démarches et des embarras !

En repoussant la pensée d'une augmentation de forces, l'amiral Halgan s'était imposé le devoir de ne laisser aucun intérêt en souffrance, et de suppléer par l'activité de ses capitaines au chiffre limité de ses bâtiments. Ce devoir, il n'y faillit pas. Le 6 août 1821, le consul général de Russie à Smyrne, « repoussé, nous dit M. David, par les commandants anglais et hollandais, qui craignaient de se compromettre, s'embarquait à bord de la flûte du roi *l'Ariège* ». Le même jour, l'amiral Halgan partait pour Salonique avec la frégate *la Guerrière*, sur laquelle il venait d'arborer son pavillon; le chevalier de Viella, commandant la *Fleur-de-Lis*, quittait les îles d'Ourlac et allait chercher M. Fauvel à Zea pour le reconduire à Athènes; la *Bonite* revenait de Chypre et de Rhodes; la *Jeanne-d'Arc* retournait à Alexandrie. Sur tous les points de l'Archipel, notre pavillon, redouté ou appelé, se montrait à l'improviste. On retrouvait la France, et c'était sa marine qui la

montrait ainsi renaissante , secourable à tous , généreuse et fière , inspirant tour à tour l'espoir aux opprimés , la terreur aux forbans. Tous nos officiers ne supportèrent pas sans dommage cet excès de fatigues ; plusieurs payèrent de leur vie les services que notre drapeau rendit alors à la cause de l'humanité. Les fièvres paludéennes infestaient tout ce littoral , où les fleuves s'étaient endormis comme le peuple somnolent qui était venu dresser ses tentes sur leurs rives. Le commandant de la *Chevrette* , le lieutenant de vaisseau Gay , succombait le 23 septembre 1821 à une fièvre maligne. « C'est dans l'atmosphère de Salonique , écrivait M. David , que ce brave officier a pour ainsi dire aspiré le principe de sa maladie. Il est mort le lendemain de son entrée en rade de Smyrne , le onzième jour de sa maladie. Il est inhumé à côté du capitaine Serval que nous avons perdu trente-huit jours auparavant. »

La fièvre ! voilà ce qui fera plus de ravages dans les rangs des armées grecques que le sabre des Turcs ! Voilà ce qui jettera bientôt sur les quais de Smyrne , dans le dénûment et dans le désespoir , une foule de jeunes enthousiastes , entraînés par l'ardeur à laquelle obéissaient alors les chrétiens , les sceptiques et les poètes ; minés par la maladie , on les verra , au bout de quelques mois , venir demander aux consuls le pain dont la Grèce les laissera manquer , aux amiraux un passage sur nos bâti-

ments. Aucune souffrance ne trouva dans cette cruelle guerre nos agents ni nos officiers insensibles, et, ce qu'il faut citer aussi à l'honneur de notre gouvernement, jamais la générosité qu'ils montrèrent ne leur fut reprochée, bien que cette générosité eût rarement l'occasion de s'exercer envers les amis politiques de la maison de Bourbon.

La fin de l'année 1821 fut marquée pour les Grecs par d'importants succès, et cependant un observateur clairvoyant aurait pu reconnaître que déjà le moment des premières épreuves approchait. La capitulation de Navarin avait suivi de près celle de Monembasia. Elle eut lieu le 19 août 1821. Si les Turcs voulaient sauver le peu de places maritimes qui restaient encore entre leurs mains, il fallait qu'ils se décidassent à faire sortir leur flotte. La saison était favorable. Les vents à cette époque sont généralement frais dans l'Archipel sans avoir la violence qui les fait redouter en automne. Les bricks grecs étaient rentrés le 24 août à Hydra. Dans la nuit du 6 septembre, le brick *l'Olivier*, commandé par le capitaine Bégon de la Rouzière, rencontra devant la Canée la flotte du capitan-bey. Composée de trois vaisseaux de ligne, de cinq frégates et d'environ trente corvettes ou bricks, cette flotte fut ralliée par les divisions égyptienne et algérienne. On comprend l'émotion qu'une semblable nouvelle dut causer dans les îles. Le chevalier de Viella, qui

commandait, sous les ordres de l'amiral Halgan, la frégate *la Fleur-de-Lis*, fut témoin du découragement qui parut atteindre alors quelques-uns des chefs de l'insurrection d'Hydra. C'était moins la force des escadres ottomanes que la mutinerie de leurs propres équipages qui les faisait désespérer d'une cause « que, dans la première ferveur de leur enthousiasme, ils avaient appelée immortelle et sainte ». On peut se résigner à bien des sacrifices quand il s'agit d'affranchir sa patrie ; ce qu'il y a de plus difficile, c'est de triompher du dégoût qu'inspire à tout cœur bien né l'aspect irritant du désordre. Les îles albanaises n'avaient pas encore épuisé leurs ressources. Hydra se vantait de posséder dix mille matelots et quatre-vingts navires. Il existait soixante bâtiments à Spezzia, trente à Ipsara, mais les armements étaient paralysés, les campagnes souvent interrompues au moment même où il eût fallu redoubler d'activité. Pendant qu'un des plus opulents primats d'Hydra dénonçait à l'amiral Halgan cette situation navrante et le sollicitait d'accorder à sa famille un asile, un sauf-conduit à ses capitaux, Kara-Ali jetait des provisions et des munitions dans les forteresses de Coron et de Modon. Il préservait ainsi ces deux places d'une reddition devenue imminente, et se gardait bien d'entrer dans aucun des golfes d'où ses navires peu alertes auraient eu quelque peine à sortir. Cette prudence de l'amiral

ottoman déconcertait les Grecs. Sûrs d'incendier avec leurs brûlots la flotte du sultan, si elle s'offrait à leurs coups au fond de ces entonnoirs, ils ne savaient plus comment l'attaquer depuis que les vaisseaux turcs s'obstinaient à rester sous voiles. « Les Grecs, écrivait l'amiral Halgan, attribuent cette habile manœuvre aux conseils d'officiers anglais embarqués sur l'escadre turque, et ils en ont conçu une très-forte irritation contre l'Angleterre. » Le 18 septembre, le capitan-bey mouillait enfin, mais c'était sous le canon de Patras qu'il jetait l'ancre. Le 1^{er} octobre, il envoyait dans le golfe de Corinthe le commandant de l'escadre égyptienne, Ismaël-Gibraltar, et le chargeait d'y détruire l'établissement que quelques pêcheurs grecs avaient fondé à Galaxidi, sur la côte occidentale de la baie de Salone.

Les Algériens furent mis à terre dès le point du jour. Forbans de profession, ils étaient plus que d'autres habitués à ce genre de coups de main. En quelques heures, ils avaient brûlé la ville, massacré les habitants et emmené à Kara-Ali trente-six bricks ou goëlettes. Fier de pareils trophées, Kara-Ali ne songeait plus qu'à rentrer à Constantinople; le 14 octobre, au moment où il sortait du golfe de Patras, Miaulis apparaissait à la tête de soixante voiles. L'amiral ottoman, dont les forces se composaient alors de quarante-deux navires de guerre, jugea néanmoins prudent de se réfugier dans les eaux de

Zante. Pour quitter cet abri, il crut devoir attendre un vent favorable et frais qui le conduisit rapidement dans l'Archipel. Le 21 octobre, la flotte turque fut aperçue de Zea; elle faisait route sous toutes voiles pour les Dardanelles. Quelques jours après, Kara-Ali entra dans le Bosphore traînant triomphalement après lui les trente-six prises d'Ismaël-Gibraltar, et montrant aux Turcs enthousiasmés trente prisonniers pendus aux vergues du vaisseau-amiral. Constantinople était dans l'ivresse; Kara-Ali lui rendait un nouvel Hassan. Le sultan ne décerna pas encore au capitain-bey le surnom de Victorieux; il le récompensa du succès de cette campagne par le grade de capitain-pacha.

La sortie de la flotte turque avait sauvé Modon, Coron et Patras; elle ne pouvait sauver ni Tripolitza, ni Corinthe. La ville de Tripolitza, bloquée depuis six mois, fut prise d'assaut le 5 octobre 1821; treize mille Turcs se trouvaient dans la place; quinze cents Albanais, réclamés par Ali-Pacha, en sortirent la vie sauve. On estime à huit mille âmes au moins le nombre des musulmans qui périrent dans le sac de Tripolitza; ni le sexe, ni l'âge ne trouvèrent grâce devant les vainqueurs. Échappé par miracle au massacre général, un malheureux enfant fut recueilli dans ce désordre affreux par un capitaine philhellène. Amené en France par son sauveur, madame la princesse Adélaïde se chargea de le faire élever; il

est devenu un des officiers les plus estimés de notre marine. Trente mille Moréotes environ s'étaient réunis devant Tripolitza ; ils se partagèrent en trois corps. On avait trouvé dans la ville conquise vingt pièces de canon, plusieurs milliers de fusils et des munitions ; c'en était assez pour serrer de plus près Modon, Coron et Patras, mais non pas pour tenter des approches régulières contre Nauplie, « sorte de Gibraltar respectable même pour de bonnes troupes », ou contre Corinthe, dont la citadelle gardait les trésors du Timariote Kiamil-Bey, évalués à plusieurs millions. Cette dernière place céda, le 22 janvier 1822, aux promesses d'une capitulation trompeuse. La cruauté que montrèrent les Grecs en cette occasion, leur manque de foi, ne contribuèrent pas peu à prolonger la résistance des forteresses qui se défendaient encore.

Les principales opérations des insurgés avaient lieu en Morée. Sur tous les autres points, la révolution était tenue en échec ou ne poursuivait qu'avec une extrême lenteur ses progrès. Le 4 juillet 1821, la grande île de Candie avait pris les armes. A la suite du massacre de quatre cents Grecs, les Turcs, repoussés par les habitants des montagnes, qui étaient descendus dans la plaine pour prêter main-forte aux chrétiens, se trouvèrent rejetés dans les trois villes de Candie, de la Canée et de Rethymo. Le 10 août, ils tentaient une sortie générale et ne réussissaient

qu'à perdre quelques centaines d'hommes. « Ces succès, écrivait l'amiral Halgan, encouragent les Grecs, qui paraissent avoir dans cette île environ trente mille hommes en âge de porter les armes ; mais le tiers seulement est muni d'assez médiocres fusils. J'ai lieu de penser que les Candiotes seraient bien aises d'appartenir à une puissance européenne qui leur procurât des garanties pour leurs biens et pour leur liberté. A l'égard des Turcs, ils s'estimeraient heureux qu'on les tirât du mauvais pas où ils sont engagés en les transportant sur quelque autre point de la domination ottomane. »

L'amiral Halgan, qui soupçonnait les Anglais de convoiter secrètement la Morée, songeait-il donc aussi à trouver dans le grand naufrage quelque épave qui fût de nature à dédommager la France ? Nous n'oserions affirmer qu'une pareille pensée n'ait point un instant traversé son esprit. Il n'était pas besoin cependant de préoccupations égoïstes pour chercher avidement le moyen d'arrêter ce terrible conflit. La Grèce, ravagée, menaçait de devenir bientôt une solitude. Le 7 août 1821, pendant son séjour au mouillage de la Mandri, le chevalier de Viella avait vu se précipiter vers le rivage, avec une partie de leurs troupeaux, les malheureux habitants de l'Attique, qui fuyaient devant le pacha de l'Eubée. Athènes, retombée aux mains des Albanais, offrait l'affreuse image d'une place deux ou trois fois prise

et reprise d'assaut. Les maisons demeuraient ouvertes à tout venant. Les portes, les fenêtres, les planchers, avaient disparu. En beaucoup d'endroits, il ne subsistait que les murs noircis; des débris immondes, des restes d'hommes et d'animaux souillaient les rues, où régnait un profond silence, à peine troublé par le pas des patrouilles. La population, qui avait été jadis d'environ douze mille âmes, s'était presque tout entière retirée dans l'île de Salamine, où, sous l'abri de quelques arbres chétifs, les habitants de Thèbes, d'Éleusis et de Coudouri avaient également cherché un asile. Tel était le spectacle que présentait, au mois de novembre 1821, la ville qui avait connu de si heureux jours sous la protection du chef des eunuques noirs, le kislar-aga. Les peuples ne marchent pas à la transformation de leurs destinées par des chemins de fleurs, et la génération qui a jeté le grain de blé dans le sillon ne doit guère s'attendre à le voir germer : trop heureuse si elle peut emporter l'espoir de léguer une tardive moisson aux enfants qu'elle laisse après elle !

Les rapides succès des insurgés en Morée ne faisaient que mieux ressortir l'impuissance relative de leurs efforts dans la Grèce continentale. Ces succès avaient lieu de surprendre tous ceux qui connaissaient les allures généralement timides des Moréotes, et qui les avaient vus quelques années auparavant se courber tout tremblants sous le sabre des Turcs

Leur meilleure fortune peut s'expliquer par deux circonstances qui les favorisèrent singulièrement au détriment des autres parties de la Grèce. Ces circonstances, qu'il importe de ne pas perdre de vue, furent la résistance opiniâtre du pacha de Janina et le plan de campagne adopté par le sultan Mahmoud. Avant de songer à étouffer la révolution dans le Péloponèse, le sultan voulut raffermir son autorité en Thrace et en Macédoine. Toute l'année 1821 fut employée par les Turcs à circonscrire l'insurrection et à lui opposer une barrière infranchissable de Janina au mont Pélion. Par cette conduite habile, Mahmoud s'exposait à sacrifier une parcelle de son vaste empire, mais il faisait avorter la conspiration qui avait osé espérer l'extinction de la domination ottomane en Europe.

Salonique et le territoire qui l'entoure dans un rayon de dix à douze lieues formaient une sorte de place d'armes où les Turcs s'étaient établis en force pour s'opposer à la jonction des montagnards du Pélion, de l'Ossa et de l'Olympe avec les stylites du mont Athos. Dès les premiers jours du mois d'août 1821, le chef militaire de Salonique détruisait les villages dont il suspectait la fidélité. Chassée de ses demeures, la population se retira dans la presqu'île de Cassandre et coupa l'isthme étroit qui sépare le golfe de ce nom du golfe de Salonique. Des milliers de Grecs et quelques centaines d'Alba-

nais chrétiens vinrent l'y rejoindre ; les Hydriotes prêtèrent leur appui , et les Turcs durent assiéger cette nouvelle place de guerre avec environ huit mille hommes. Le 15 août 1821, un assaut général fut repoussé , les massacres et les exécutions en masse vengèrent sur-le-champ cet échec. Les juifs de Salonique cōme ceux de Constantinople et de Smyrne prêtèrent encore en cette occasion leur sanglant ministère ; c'est à eux que revient l'honneur d'avoir relevé dans les États du sultan le pal , qui y était oublié depuis un demi-siècle. Une nouvelle attaque infructueuse , tentée le 3 octobre , coûta beaucoup de sang de part et d'autre. Un pacha plus habile fut chargé des opérations ; des renforts considérables lui furent envoyés , et dans la nuit du 10 au 11 novembre la presqu'île de Cassandre fut enfin enlevée d'assaut. Cette victoire décisive , bientôt suivie de la soumission du mont Athos , arrêta court le soulèvement de la Roumélie.

CHAPITRE XIV

LA MORT D'ALI-PACHA. — 5 FÉVRIER 1822

Au nord des golfes de Volo et d'Arta, les Turcs n'avaient plus d'autre ennemi à combattre que le gouverneur rebelle de l'Épire. Dès que ce pacha aurait succombé, la Porte serait en mesure de recommencer contre la Morée la foudroyante campagne d'Ali-Kumurgi. Le soin de leur propre sûreté conseillait donc aux Grecs de tenter une diversion en faveur du vieux lion de Tépédelen. Le plus utile secours qu'ils lui pussent donner eût été d'interrompre les communications de Kurchid avec la flotte ottomane, les îles Ioniennes et l'Adriatique. Pour atteindre ce but, il eût suffi d'occuper les villes de Prevesa et d'Arta. Tel fut le projet qui, vers la fin du mois d'octobre 1821, réunit à Missolonghi les Albanais partisans d'Ali et les capitaines étoliens. La guerre de race se superposait ici à la guerre de religion. Les Tosques musulmans, associés aux Souliotes et aux Grecs pour combattre les Albanais de la Guégarie et les Slaves de la Macédoine, en étaient encore à

découvrir les dangers que cette alliance pouvait faire courir à l'islamisme. Ce fut le récit des horreurs commises à Tripolitza et la vue des mosquées en ruine de Vrachori qui leur dessillèrent les yeux.

Quand Amurat II, vers le milieu du quinzième siècle, conquiert Janina, toute la contrée jusqu'aux rivages de la mer Ionienne reconnut la domination musulmane, et plusieurs tribus chrétiennes, pour prix de leur soumission, conservèrent le privilège de porter les armes. Dans l'Albanie du nord, ces tribus étaient catholiques; dans l'Albanie du sud, elles étaient orthodoxes; entre ces orthodoxes se distinguaient par leurs vertus guerrières les Souliotes, que devait immortaliser le siège de Missolonghi.

La montagne de Souli est située à huit lieues de Sainte-Maure, dix de Prevesa, douze de Janina, huit d'Arta. C'est une forteresse naturelle, défendue de trois côtés par des précipices perpendiculaires. Il n'existe qu'un étroit passage pour en gagner le sommet. Ce passage, de trois milles environ de longueur, était gardé par trois tours que la distance d'un mille séparait l'une de l'autre. En 1730, on comptait tout au plus cent familles souliotes autorisées à porter les armes; en 1792, cette communauté recrutée peu à peu dans les tribus voisines se composait de quatre cent cinquante familles et pouvait mettre jusqu'à quinze cents hommes sur pied. L'habitude de la domination et le dédain des travaux manuels con-

tribuent beaucoup à développer cette fierté martiale dont s'honoraient jadis les habitants de Sparte, et qu'on retrouvait encore, il y a quelques années, dans le nouveau monde, chez les Virginiens. Les Souliotes n'avaient ni esclaves ni ilotes, mais ils étaient devenus, avec le consentement tacite des pachas albanais, les gardes armés d'un district chrétien sur lequel ils exerçaient l'autorité de chefs féodaux. Des paysans de race grecque cultivaient le sol pour la caste militaire qui les protégeait. Souvent en lutte avec leurs voisins, les agas musulmans, le butin que faisaient les Souliotes dans ces expéditions était chargé sur les épaules de leurs femmes, habituées à transporter les plus lourds fardeaux dans des sentiers qui eussent été impraticables même pour des mules. Les gouverneurs vénitiens de Parga et de Prevesa fournissaient des armes et des munitions aux guerriers de Souli, comme les gouverneurs de Cattaro en fournissaient aux sujets du Vladika.

Toutes les attaques dirigées contre les Souliotes depuis la reprise de la Morée par les Turcs avaient été repoussées avec perte. En 1792, le sultan Selim III donna l'ordre à Ali d'en finir avec ce repaire de brigands. Plus de soixante villages chrétiens avaient à cette époque consenti à leur payer tribut. Le pacha de Janina se mit immédiatement en campagne; mais il était de ces gens avisés qui n'hésitent jamais, « quand la peau du lion est trop courte, à y

coudre un lopin de celle du renard ». Il avait attiré dans son camp un des capitaines souliotes les plus renommés, Zavellas, et il s'obstinait à le retenir prisonnier. La trahison n'a rien qui surprenne ces peuplades sauvages; c'est une manœuvre de guerre à laquelle leur état de civilisation les a de longue date habituées. Sans perdre son temps à s'indigner de la félonie du pacha, Zavellas ne songea qu'au plaisir qu'il éprouverait à tromper lui-même un trompeur. Ulysse pris au piège n'eût pas déployé plus d'astuce; Agamemnon ne se fût pas montré plus pénétré des droits que confère l'autorité paternelle. Ali demandait au capitaine souliote de lui servir de guide à travers la montagne : à ce prix, il lui laisserait la vie et lui rendrait bientôt la liberté. Zavellas offrit davantage; il promit de déterminer ses compatriotes à se soumettre. Pour gage de sa foi, il fit venir son fils, et, partant pour Souli, le laissa derrière lui en otage; mais à peine eut-il mis le pied dans les gorges natales, qu'il adressa la lettre suivante au pacha : « Je suis heureux, Ali, d'avoir pu abuser un traître. Je pourrai donc défendre mon pays contre un voleur. Je sais que mon fils sera mis à mort, mais je le vengerai avant de succomber moi-même. Vous autres Turcs, vous m'appellerez un père cruel et inhumain; vous me reprocherez d'avoir sacrifié mon fils à ma propre sûreté. Voici ce que je vous répons : si vous aviez pris la montagne, mon

fils eût été tué avec les autres Souliotes , et personne n'eût vengé sa mort. Si au contraire nous sommes victorieux , j'aurai d'autres enfants , car ma femme est encore jeune , et les Turcs payeront amplement le sang que tu vas verser. » Zavellas fut tué dans la campagne , l'armée d'Ali fut battue.

Le rusé gouverneur n'était pas homme à rester sur un échec. Il appela de nouveau la diplomatie à son aide. Grâce aux querelles intestines qui ne cessent d'armer les membres de ces tribus indomptées les unes contre les autres, il lui fut facile de diviser ses ennemis. Photo-Zavellas, cet otage remis entre ses mains et qu'il avait épargné, devint son partisan ; George Botzaris entra à son service. En 1799 , il reprit les hostilités ; la lutte finale eut lieu en 1803. Le 3 septembre , un traître vendit sa patrie pour douze bourses, environ sept mille cinq cents francs. Les sentiers de la montagne furent livrés à Veli-Pacha. Le 12 décembre, les Souliotes capitulèrent et obtinrent la faculté de se diriger sur Parga. Depuis trois ans, les îles Ioniennes avaient été placées sous la dépendance de la Russie. Les Souliotes passèrent à Sainte-Maure et à Corfou ; là ils vécurent pendant dix-sept ans de la charité publique ou s'enrôlèrent au service des maîtres que leur donnèrent successivement les vicissitudes de la politique. En 1820 , quand Ismaël attendait de la flotte ottomane sa grosse artillerie et ses munitions , il songea , pour garder ses commu-

nications souvent attaquées par les partisans d'Ali, à rappeler de Corfou les Souliotes. Les exilés traitèrent avec le capitan-bey et furent débarqués en Albanie ; mais bientôt l'or du vieil Ali les gagna. Le pacha de Janina leur fit compter deux mille bourses, environ un million de francs, et promit de leur rendre les positions fortifiées qu'avaient occupées leurs pères. Dans la nuit du 12 décembre 1820, les Souliotes quittèrent subitement le camp du séraskier et marchèrent rapidement vers Souli. Huit jours après, ils étaient en possession du fort de Kiapha. Au mois d'octobre 1821, les Albanais musulmans, les Souliotes et les Grecs, réunis au nombre de trois mille hommes, pénétrèrent dans Arta et réussirent à y bloquer la garnison turque. La défection des musulmans rendit ce succès inutile : dès que les troupes envoyées par Kurchid pour dégager Arta se montrèrent, les Albanais déclarèrent aux Souliotes qu'ils s'étaient alliés aux Grecs pour délivrer Ali, mais non pas pour faire la guerre à la Porte ; ainsi s'évanouissait le dernier espoir du pacha. L'alliance conclue entre ses partisans venait de se dissoudre, Ali de Tépédélen était livré à son sort.

Ali avait alors, suivant la version la plus probable, soixante-douze ans. Rien n'est plus difficile que de connaître exactement l'âge d'un Turc, à plus forte raison l'âge d'un Albanais. Dans les montagnes de l'Épire, comme dans celles où régnaient le prince

des Mirdites et le Vladika, les naissances n'étaient constatées par aucun document authentique. On en rattachait généralement le souvenir à quelque événement dont la mémoire du peuple était restée frappée. « Je suis né, répondent encore les Monténégrins, au temps où un tel est mort. » Ali aimait, dit-on, à se rajeunir. Ceux qui l'ont vu en 1804, abusés peut-être par l'activité de ses allures et par la vivacité de son regard, lui donnèrent alors de cinquante à cinquante-cinq ans. Il était déjà très-chargé d'embonpoint, et la longue barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la poitrine l'eût fait prendre, quand il était accroupi sur ses riches coussins de velours, pour le plus placide des patriarches. Son air franc et ouvert, le son argentin de sa voix, la simplicité familière de ses discours, contribuaient encore à augmenter l'illusion. Le récit de ses cruautés avait cependant déjà ému l'imagination des contemporains, et en 1821 la France voyait en lui, suivant l'expression d'un critique, « une des plus belles horreurs que la nature eût produites ». On l'appelait le moderne Jugurtha; on prêtait à ses forfaits vulgaires des proportions épiques. Ali n'était, si l'on veut le juger de sang-roid, qu'un chef de bande dont il est facile aujourd'hui de prendre la mesure. Sa dissimulation, son impassibilité, la ténacité qu'il montra si souvent à poursuivre sa vengeance, ou à s'approcher pas à pas du but de ses ambitions, sont

les traits communs à plus d'un guerrier montagnard.

« Je dois tout à ma mère, disait Ali ; c'est elle qui m'a fait homme et qui m'a fait vizir. » Voici par quels conseils la matrone albanaise avait formé le cœur de cet enfant. « Souviens-toi, lui répétait-elle sans cesse, que celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts. Sois plus fort qu'eux, le bien qu'ils possèdent t'appartiendra. » Telle fut longtemps la loi, telle est peut-être encore la morale de l'Albanie. En s'y conformant de bonne heure, Ali fit preuve d'une audace plutôt que d'une perversité précoce. A l'âge de quatorze ans, aidé de quelques vagabonds, il avait volé un troupeau de chèvres ; à vingt-quatre, il occupait un rang distingué parmi les beys du pays. En 1787, on lui confiait, dans la guerre que la Porte soutenait alors contre l'Autriche, un commandement important. Les services qu'il rendit dans cette campagne lui valurent le pachalik de Tricala, en Thessalie. Sur ces entrefaites, le pacha de Janina vint à mourir et laissa son gouvernement en proie à des dissensions sanglantes. Ali leva des troupes, franchit la chaîne du Pinde et tomba comme un vautour au milieu des compétiteurs ; quelques jours après, il entra dans Janina. Gagnée par ses présents, la Porte, vers la fin de 1788, consentit à reconnaître cette usurpation, et lui imprima le sceau de l'autorité légitime. Dès

ce moment, Ali n'eut plus qu'une pensée, agrandir ses domaines et anéantir les chefs qui eussent été tentés de suivre son exemple. La politique profondément habile de Venise aurait contrarié ses projets; la Révolution française débaya devant lui le terrain en faisant disparaître la puissance qui lui aurait jusqu'à la dernière heure contesté l'accès de la mer. Ali trompa successivement la France, la Russie, l'Angleterre; c'était jeu d'enfant pour un Albanais. Dès 1804, il avait élevé le chiffre de ses revenus à dix ou douze millions de francs. Ses moyens de gouvernement étaient simples. « Les Albanais, disait-il, me regardent comme un être extraordinaire. Voici les trois prestiges que j'emploie pour me les attacher : l'or, le fer et le bâton. Avec cela, je dors tranquille. » Il ne disait pas tout : au besoin, l'astucieux despote savait employer aussi la flatterie. L'amour-propre a autant de prise que la cupidité sur le cœur d'un Albanais. « Je connais votre courage, écrivait Ali aux capitaines souliotes, et j'ai grand besoin de votre secours. Rassemblez tous vos palikares, et venez me joindre. Votre paye sera double de la paye que j'accorde à mes Albanais, car je sais que votre valeur est supérieure à la leur. » C'est ainsi qu'il trouva des traîtres jusque parmi ses ennemis chrétiens, et qu'après quinze ans de diplomatie et de guerre il parvint à faire régner, à la façon de Rollon, le bon ordre dans son pachalik.

Quand les voyageurs s'indignaient au récit de ses injustices, de ses perfidies, de ses férocités, il se rencontrait toujours à sa cour quelque philosophe pour tempérer leur exaltation.

« La conduite du pacha, disait-il, vous paraît atroce. Je le conçois; mais, il y a dix ans, si vous étiez venu dans la basse Albanie, vous y auriez été assassiné ou vendu comme esclave par ces mêmes gens qui vous servent aujourd'hui d'escorte, et qui vous offrent avec tant de courtoisie l'hospitalité. »
Pouvait-on, quand un pareil langage n'était que trop fondé, quand la sévérité du pacha justicier avait eu de tels résultats, s'étonner du calme imperturbable dont sa facile conscience faisait preuve et lui reprocher la faiblesse de se croire « aimé de ses peuples » ? Il est certain que jusqu'à la dernière heure il trouva des dévouements dans les rangs de ceux de ses sujets sur lesquels sa tyrannie avait le plus durement pesé. S'il fut abandonné, ce fut par ses enfants et par ses favoris; les Albanais en général lui demeurèrent fidèles. Déclaré par le Grand Seigneur *fermanly*, portant le poids terrible de sa proscription, il résista pendant dix-huit mois à toutes les armées de la Porte, et, même en succombant, laissa la révolution grecque comme un trait empoisonné au flanc de son maître. Ses intrigues avaient préparé ce soulèvement; son or l'entretint, sa ténacité lui donna le temps d'aboutir. Terminé plus

tôt, le siège de Janina eût amené la ruine infaillible de l'insurrection. C'était au mois d'août 1820 que l'ennemi personnel et implacable du pacha, Ismaël, était venu camper sous les murs de Janina. Le cadi avait alors donné lecture de la sentence qui déclarait Ali excommunié, un marabout avait proclamé l'anathème qui retranchait le rebelle du nombre des mahométans orthodoxes; mais ces imprécations répétées par toute une armée n'arrachèrent qu'un sourire de dédain au gouverneur maudit. Ali avait encore douze mille Albanais à sa solde, trois forteresses, deux cent cinquante bouches à feu, des tonnes d'or et trois cents ou quatre cents milliers de poudre, des alliés en Grèce et en Servie, des vivres en abondance.

Janina était à cette époque une ville de quarante mille âmes. Ali l'avait fait entourer d'une ligne de circonvallation, il n'avait point cependant l'intention de la défendre. Ce qu'il voulait disputer aux Turcs, c'était la possession des trois châteaux dont chacun pouvait exiger à lui seul un long siège. Une de ces citadelles était bâtie à l'extrémité orientale de la ville, une autre, composée de trois tours distinctes, défendait la presqu'île qui, touchant d'un côté à la ville basse de Janina, a ses trois autres faces baignées par le lac d'Achérusie. C'est dans cette péninsule qu'Ali avait établi son sérail et vivait d'ordinaire, entouré de ses gardes et de son harem, complètement isolé de ses sujets. Le lac d'Achérusie, alimenté par les eaux du

Coccyte, couvre du nord au sud un espace de quatre lieues et demie environ. Les géographes lui attribuent de l'est à l'ouest environ sept kilomètres de largeur; ses eaux baignent à l'orient la base inaccessible des derniers contre-forts du Pinde. Presque au milieu, plus rapprochée cependant de la rive orientale, s'élève une île, jadis couverte de sept monastères et d'un village, qu'Ali avait fait raser pour le remplacer par une troisième forteresse.

Quand les troupes d'Ismaël s'approchèrent des murs de Janina, Ali se hâta de faire évacuer cette ville par les habitants, et, après l'avoir livrée en pillage à ses Arnauts, l'accabla d'une grêle de projectiles pour la détruire et pour l'incendier. Il se retira ensuite dans son château du lac, où il avait accumulé des vivres pour plus de quatre ans.

Tant qu'il n'eut à lutter que contre Ismaël, Ali put opérer plus d'une sortie heureuse. Les bestiaux des environs affluaient dans ses forteresses. Les choses changèrent de face lorsqu'au mois de mars 1821 Kurchid vint prendre le commandement de l'armée ottomane. Les deux vieillards étaient également opiniâtres, également intrépides et surtout également rusés; mais Kurchid avait de son côté toute la puissance religieuse du sultan. Au mois d'octobre 1821, le séraskier, déjà maître de la première citadelle, s'empara des forts de la presqu'île. Les canonnières qui assuraient au pacha la possession

du lac durent se retirer devant le feu des batteries établies sur la péninsule ; les bombes incendièrent les magasins établis dans l'île du lac. Les quatre cent cinquante femmes qui composaient le harem d'Ali furent obligées de chercher un abri sous des blindages où le scorbut et la fièvre exerçaient des ravages affreux. La fermeté stoïque du pacha ne se démentit pas ; son embonpoint disparut. « Ses yeux ne brillaient plus que d'un feu sombre » ; ses mains, dont l'élégance aristocratique le rendait si fier, étaient devenues les doigts décharnés d'un squelette. Le sommeil l'avait fui, et il ne s'y abandonnait que brisé par l'excès de la fatigue. Retiré au fond d'une casemate, il voyait peu à peu la défection lui enlever ses derniers défenseurs ; il ne restait plus autour de lui que quelques séides ou des hommes trop compromis pour conserver l'espoir du pardon. Le 13 novembre 1821, Kurchid reçut un nouveau renfort de troupes asiatiques : l'armée de blocus se trouva ainsi portée à vingt-cinq mille hommes. Kurchid fit armer sur-le-champ une flotille dans l'intention d'attaquer l'île du lac. Vers la fin de décembre, le débarquement était opéré ; quatre cent cinquante soldats albanais ouvrirent à Kurchid les portes de la forteresse. Ali fut réduit à s'enfermer avec une soixantaine de ses serviteurs dans la tour où il avait fait transporter des vivres, ses trésors et une énorme quantité de poudre. Là, il menaçait de se faire sauter et d'anéantir tout cet or

que ses ennemis ne convoitaient pas moins que sa tête. C'est une des singularités de notre nature qu'il ne soit jamais plus rare de renoncer à la vie qu'à l'heure où la vie n'a plus rien à nous promettre; nous nous y cramponnons alors avec une ardeur sans égale. Ali avait cent fois bravé la mort sur le champ de bataille; il se laissa séduire par des promesses de clémence. Il quitta son asile et vint s'établir dans le couvent de Satiras, un des monastères bâtis sur l'île du lac, où le séraskier lui avait fait préparer un logement splendide. Là, pendant sept jours, Ali, déjà au pouvoir de ses ennemis, n'en fut pas moins traité par eux avec la plus grande déférence. Il fallait lui arracher l'ordre de livrer aux troupes du sultan la tour où il avait placé sous bonne garde ses millions. Un autre lui-même, Sélim, veillait sur ce dépôt, et la mèche qui pouvait sur un signe du maître faire tout voler en éclats restait allumée. Ali céda; ce n'était plus qu'un enfant, jouet de ces artifices grossiers qu'il avait lui-même mis tant de fois en usage. Le 5 février 1822, il consentit à donner à Sélim l'ordre de faire évacuer par la garnison le réduit qui renfermait son trésor. Le premier soin des Turcs, en entrant dans la citadelle, fut de poignarder Sélim. Vers cinq heures du soir, Ali, entouré de ses officiers défaits et accablés, attendait l'acte de pardon qui lui avait été promis. Il vit entrer Méhémet-Pacha, qui avait succédé à Kur-

chid dans le pachalik de la Morée, Omer Brioni, un de ses anciens partisans qui, dès le début de la campagne, l'avait abandonné, le seliktar de Kurchid et quelques autres officiers de l'armée turque. L'entrevue se passa en paroles courtoises; mais au moment où les deux pachas allaient se séparer, marchant de front vers la porte de l'appartement, comme le voulait l'étiquette musulmane pour deux vizirs du même rang dans la hiérarchie officielle, à cet instant où Ali s'inclinait pour prendre congé de son hôte, Méhémet tira son kanjiar et le plongea dans le sein du pacha; puis, s'avancant avec calme vers la galerie extérieure: « Ali de Tépédélen, dit-il à ses suivants, Ali de Tépédélen est mort. » Le capidji de la Porte entra, sépara la tête du tronc et se dirigea vers la citadelle pour la montrer aux troupes. Les Albanais et les Turcs ne virent pas la chose du même œil, une rixe s'ensuivit dans laquelle il y eut de part et d'autre du sang versé; mais Kurchid, accouru, rétablit bientôt l'ordre. Il annonça aux mutins que la solde arriérée allait leur être payée et que dans quelques jours l'armée passerait en Thessalie pour se préparer à envahir la Grèce. Là, on trouverait du butin et des esclaves en abondance. Un semblable discours ne pouvait être accueilli qu'avec enthousiasme. Albanais et Turcs firent retentir l'air des mêmes acclamations.

CHAPITRE XV

CANARIS. INCENDIE DU VAISSEAU-AMIRAL OTTOMAN.

MORT DU CAPITAN-PACHA KARA-ALI

Au mois de mars 1822, voici quelle était la situation générale des choses dans le Levant. Les Albanais étaient sans gouvernement; la Morée, la Grèce continentale, l'Archipel tendaient à se constituer en corps de nation. Navarin, Monembasia, Tripolitza, Corinthe, étaient passées aux mains des Grecs; Coron, Modon, Nauplie, les châteaux de Patras, d'Athènes, celui de Caristo, dans l'Eubée, résistaient encore. Les Turcs se maintenaient dans Larissa et dans les vallées de la Thessalie. Les Grecs gardaient les défilés des Thermopyles; les montagnards de la chaîne de l'Olympe et du Pélion donnaient la main aux bandes armées de la rive droite du Vardar. Ces bandes, grossies des Albanais chrétiens que le vizir de Janina avait pris jadis à sa solde, ne se retiraient plus devant le pacha de Salonique; elles commençaient à le resserrer dans la ville. Fier du succès qu'il avait obtenu le 15 juillet 1821 sur

les troupes de Kara-Ali, profitant de l'absence de la flotte ottomane, rentrée depuis le 4 novembre dans les Dardanelles, le monothète de Samos, Logothétis, avait débarqué à Chio le 22 mars 1822 avec environ deux mille cinq cents hommes. Après une escarmouche insignifiante, il était entré dans la ville, avait brûlé la douane, détruit deux mosquées et pris ses dispositions pour investir la citadelle. A cette nouvelle, les paysans que Tombazis n'avait pu décider à prendre les armes étaient accourus en foule sous les drapeaux du vaillant dictateur. Ainsi l'ensemble de l'Archipel était grec, à l'exception des trois villes de l'île de Candie, de la citadelle de Chio, des îles de Rhodes, de Cos et de Métélin. Le moment était venu de donner un gouvernement à cette agglomération; l'insurrection jusqu'alors s'en était passée. Les intérêts du fisc préoccupaient avant tout les conquérants turcs quand sous Mahomet II ils confirmaient dans leur autorité les magistratures locales. Le souverain avait droit au dixième des récoltes. Les municipalités furent investies du soin de recueillir cette dime territoriale qui devait se payer en nature. Les primats ou kodja-bachis furent avant tout des collecteurs de taxes. Chaque village élisait son représentant sous le nom de démogéronte; les démogérontes et le peuple des villes choisissaient à leur tour les proëstes, à qui était confiée en dernier ressort l'élection des primats. Des fermiers géné-

raux achetaient les revenus d'un district et les revendaient à ces agents. Forts du patronage que leur accordait le gouvernement ottoman, les kodja-bachis ne tardèrent pas, en dépit de ces apparences de suffrage populaire, à former en Grèce une aristocratie nouvelle et à mériter par leur insolence le nom qui leur a souvent été donné de « chrétiens-Turcs ». Deux fois l'an, ils se réunissaient à Tripolitza pour y arrêter, de concert avec le gouverneur et avec les évêques, les mesures relatives aux impôts et à la police. Telle était l'administration qui avait dirigé les premiers efforts des insurgés, pendant que le commandement militaire était successivement dévolu au bey Petro-Mavromichali et au prince Démétrius Ipsilanti. Ce gouvernement rudimentaire eût pu à la rigueur suffire à la Morée; il ne convenait plus à la Grèce, désormais composée de quatre provinces distinctes, la Morée, les îles, la Grèce occidentale, la Livadie, comprenant la Béotie et l'Attique.

Le prince Alexandre Mavrocordato était arrivé au camp de Tripolitza le 8 août 1821. Né en 1787, descendant d'une famille de Phanariotes originaire de Chio qui avait fourni deux hospodars à la Valachie, le prince devait à sa longue carrière politique une notoriété qui le désignait au choix de ses compatriotes. On lui donna la direction politique de la révolution dans la Grèce occidentale. Un autre Pha-

nariote, qui avait été représentant de la Porte à Paris, Théodore Négris, fut chargé d'organiser les provinces orientales. Le désordre et la dissension n'en gagnaient pas moins du terrain. On crut obvier à tout en édifiant une constitution provisoire et en créant une sorte de gouvernement représentatif dont le centre d'action serait établi à Corinthe. La première assemblée générale eut lieu à Argos au mois de décembre 1821 ; la constitution, promulguée le 13 janvier 1822, reçut du nouveau siège choisi pour les séances le nom de constitution d'Épidaure. Cet acte établissait un congrès national investi de l'autorité législative et un pouvoir exécutif composé de cinq membres. Le prince Alexandre Mavrocordato, président de ce conseil, fut en même temps le premier président de la Grèce ; le Phanariote Négris devint son chancelier. La Grèce libre, — telle fut l'appellation par laquelle on désigna l'État qui devait lutter sept années encore pour sa liberté, — fut divisée en quatre provinces, les habitants furent partagés en quatre classes, suivant leur fortune. Ceux du cens le plus élevé furent invités à verser immédiatement mille piastres dans le trésor public ; les autres classes se trouvèrent également taxées en proportion de leur revenu. C'est ainsi qu'on espérait pourvoir à des besoins chaque jour plus pressants.

On voulait établir l'unité dans le gouvernement politique, mais cette unité ne présidait pas même à

la direction des opérations militaires. L'armée grecque n'avait plus de commandant en chef. Colocotroni, « déjà célèbre par l'atrocité de ses brigandages », s'était porté avec un corps de Moréotes vers Patras. D'autres corps opéraient sous les ordres du chef des Maniotes et des commandants des différents blocus. Le prince Démétrius se tenait isolé à Zeitouni. Pendant ce temps, une division de la flotte turque, composée en majeure partie de navires barbaresques et chargée de troupes de débarquement venues à sa rencontre dans le golfe d'Arta, se préparait à effectuer une descente dans le golfe de Lépante. L'Hydriote Condouriotti fut à cette nouvelle déclaré commandant en chef de la flotte. Il réunit de soixante à soixante-dix bâtiments et courut, sans perdre un instant, à la recherche de cette division ottomane. Le 14 février 1822, le convoi turc, au nombre de soixante-six voiles, vint jeter l'ancre sur la rade de Zante; le 22, il se dirigeait vers Patras. Le 27, se montraient à leur tour les bâtiments grecs, « bien faibles, nous dit le rapport de l'agent consulaire de France, M. Reinaud, bien faibles et presque tous bricks marchands armés en guerre ». Avertie par les avis qui lui furent envoyés de Zante, la force turque activa ses opérations, laissa en arrière un bon nombre de ses transports et mit précipitamment sous voiles. Près du cap Papa, elle rencontra les Grecs: l'affaire se termina par une vive canonnade. Un vent

très-violent de nord et de nord-est sépara les combattants. Le lendemain, la division turque mouillait de nouveau devant Zante, et, trompant la surveillance des Grecs, s'échappait furtivement à la faveur de la nuit. Le désappointement fut extrême à Hydra et dans toute la Grèce. Rien n'avait plus contribué au succès de l'insurrection que la suprématie navale. Qu'arriverait-il si l'on venait à la perdre? Les bâtiments grecs étaient « chargés d'hommes entreprenants et capables », mais impuissants à se mettre en travers de la flotte de Constantinople. Allaient-ils trouver dans les Barbaresques des adversaires en état de lutter d'agilité et d'adresse avec eux? Le découragement parut à cette époque faire de sensibles progrès, particulièrement dans les îles. Pendant que le blocus d'Athènes se poursuivait sous les ordres d'un ancien aspirant de la marine française, M. Voutier; pendant qu'un autre Français, le lieutenant de grenadiers Ballestre, homme de résolution, poussait vigoureusement la guerre en Candie, qu'un Alsacien dirigeait l'artillerie à Chio, que quelques autres Français, des Allemands, un ou deux Anglais allaient prendre place dans les rangs des palikares, l'amiral Halgan adressait au ministre de la marine, le 18 mars 1822, la copie de deux lettres « relatives à une proposition des principaux insulaires de l'Archipel ». — « Voici, disait l'amiral, l'objet de leurs sollicitations : ils demandent la protection de la

France, ou, si cette requête est rejetée, la facilité pour les chefs de se rendre à Marseille avec leurs capitaux. J'ai écrit à M. le marquis de Latour-Maubourg à Constantinople que, sans entrer dans le fond de la question, sans même penser que le protectorat demandé pût être utile à la France, je croyais qu'il y aurait de l'inconvénient à abandonner absolument les Grecs à la vengeance de leurs anciens maîtres. L'une des conséquences immédiates de cet abandon serait sans doute une série de meurtres dont l'opinion publique s'irriterait en Europe, et dont probablement la Russie saurait tirer parti pour troubler le repos du monde. » Les Grecs, on le voit, n'étaient pas seuls découragés à cette heure; leurs protecteurs les plus sympathiques ne parlaient plus déjà que de leur salut: ils n'auraient pas osé leur prédire le triomphe. La mort d'Ali-Pacha, le rassemblement de forces imposantes en Thessalie, l'activité des escadres légères envoyées au secours du sultan par les régences de la côte d'Afrique, le bonheur avec lequel le gros de la flotte ottomane avait réussi, depuis l'expédition infructueuse de Samos, à se soustraire aux attaques des brûlots, l'épuisement des ressources financières, la turbulence des masses, les divisions des chefs, tout se réunissait pour paralyser la défense, tout tendait à démoraliser les cœurs. Ce fut en cet instant critique, un des plus graves qu'ait traversés la Grèce, qu'on vit l'héroïsme d'un simple

capitaine ramener la confiance et l'ascendant sous les drapeaux de la patrie.

Le gouvernement de Corinthe avait fait passer quelques pièces de canon à Logothétis ; le monothète n'avait pu obtenir que la flotte grecque vînt s'opposer à l'envoi des troupes de la Porte. Le 11 avril 1822, le capitain-pacha Kara-Ali arrivait dans le canal de Chio ; le lendemain, il mettait à terre sept mille hommes. Les Grecs cette fois firent peu de résistance. Logothétis et ses soldats trouvèrent un refuge à bord de quelques navires ipsariotes ; la malheureuse population qu'ils avaient compromise demeura tout entière à la merci des Turcs exaspérés ; quarante mille personnes massacrées sans pitié ou vendues comme esclaves sur les marchés de l'Asie Mineure payèrent le succès éphémère de Logothétis. Quand le dictateur de Samos avait débarqué à Chio, il y avait trouvé près de cent mille habitants ; quand les Turcs se retirèrent de cette île, on y eût à peine compté trente mille âmes. Les Samiens, indignés, dégradèrent et exilèrent le chef dont la téméraire tentative avait eu cette effroyable issue ; plus tard, le gouvernement d'Hydra rendit à Logothétis son autorité. Il fit bien, car les Hydriotes étaient assurément plus coupables que cet homme énergique ; si Chio avait été dévastée, c'était moins parce qu'on l'avait soulevée que parce qu'on ne l'avait pas secourue.

Ce ne fut que le 10 mai 1822 que la flotte grecque, attirée par les désastreuses rumeurs qui s'étaient répandues dans tout l'Archipel, prit la mer à son tour; elle se composait de cinquante-six voiles et était commandée par André Miaulis. Confiant dans la désorganisation de la marine grecque qu'il avait appris à braver, le capitain-pacha vit approcher sans crainte, le 31 mai 1822, la flotte de Miaulis. Il appareilla sur-le-champ, et se porta au-devant de l'ennemi. Pendant trois jours, les deux flottes s'observèrent, se canonnèrent, le tout sans résultat. Plusieurs brûlots furent lancés contre la flotte turque; la brise était fraîche, aucun brûlot ne réussit à incendier un vaisseau ottoman. Les Grecs retournèrent découragés à Ipsara, les Turcs allèrent achever leur ramazan au mouillage de Chio. Le 18 juin, les principaux officiers de la flotte ottomane se trouvaient réunis à bord du capitain-pacha : le ramazan finissait, les Turcs s'apprêtaient à célébrer la fête du baïram; la nuit était sombre et sans lune, la flotte turque s'était pavoisée de fanaux. Deux navires grecs entrèrent dans le canal. L'un gouverna sur le vaisseau de quatre-vingts canons que montait le capitain-pacha, l'autre s'attaqua au vaisseau de soixante-quatorze qui portait le pavillon du riala-bey. Ces deux navires étaient des brûlots; le premier appartenait au port d'Ipsara, le second avait été armé à Hydra. Le brûlot hydriote, qui avait accroché le vaisseau du riala-bey,

s'en détacha, entraîné par la brise, et fut poussé tout en flammes au milieu des vaisseaux turcs sans en accrocher aucun. Le brûlot ipsariote était commandé par Constantin Canaris, le héros de la révolution grecque, un des plus rares courages dont les temps modernes aient offert l'exemple. Canaris introduisit le beaupré de son navire dans un sabord ouvert, et le brick fut ainsi amarré solidement au vaisseau turc à quelques pieds en arrière du bossoir. De cette façon, le vent devait porter les flammes vers le grand mât du vaisseau ennemi. Ce fut alors, mais alors seulement, que Canaris alluma la mèche de sa propre main et sauta dans l'embarcation où ses compagnons l'attendaient. Trente-deux volontaires s'étaient offerts pour prendre part à cette expédition, tous avaient communié le matin. Le vaisseau turc fut bientôt une fournaise. Les flammes, en jaillissant par les écoutilles, avaient gagné les tentes établies pour ce jour de fête. Kara-Ali se jeta dans une embarcation; un débris de mâture vint l'atteindre à la tête. On le transporta mourant sur le rivage. Plus de deux mille hommes étaient rassemblés à cette heure sur le vaisseau-amiral; presque tous périrent dans cette nuit. Les canons échauffés partaient par intervalles et tenaient à distance les embarcations de secours; les chaloupes du vaisseau semblaient l'une après l'autre sous leur charge. La confusion était effroyable, la consternation serait impossible à décrire. Les cha-

loupes des brûlots traversèrent sans être inquiétées toute la flotte. A l'autre extrémité du canal, des bricks grecs les attendaient. Ces bâtiments reçurent les trente-deux volontaires revenus de leur mission sains et saufs, et les ramenèrent triomphants à Ipsara. Le capitan-bey avait pris le commandement de la flotte ottomane après la mort du capitan-pacha ; il ne se crut plus en sûreté dans l'Archipel, et au lieu d'aller attaquer Ipsara ou Samos, comme on l'appréhendait, il s'empessa de regagner, poursuivi par la flotte grecque, l'asile habituel des Turcs découragés. Le 2 juillet, les vaisseaux ottomans jetaient l'ancre sous le canon des châteaux des Dardanelles. Les Chiotes étaient vengés, et de nouveau la mer appartenait aux Grecs.

CHAPITRE XVI

LE CHEVALIER DE RIGNY ET LE CAPITAINE HAMILTON.
CAPITULATION D'ATHÈNES DESTRUCTION DE L'ARMÉE
DE DRAMALI-PACHA. CAPITULATION DE NAUPLIE.

Le contre-amiral Halgan avait quitté l'Archipel avant qu'on y apprît la catastrophe de Chio. Rappelé en France par ses devoirs parlementaires, — il était député, — il partit de Smyrne le 5 avril 1822, après avoir remis le commandement de la station au capitaine de la *Jeanne-d'Arc*, M. le vicomte de la Mellerie; il arriva en rade de Toulon le 1^{er} mai, y purgea sa quarantaine, et fut reçu le 31 mai à Paris par le ministre de la marine, qui était alors M. le marquis de Clermont-Tonnerre. Les derniers jours passés par l'amiral à Smyrne y avaient été signalés par de nouveaux services rendus à la cause de l'humanité. Constantinople était calme, mais à Smyrne « les tueries partielles » avaient recommencé. Le 1^{er} octobre 1821, l'amiral reçut dans son propre canot trois malheureux Grecs que l'on poursuivait; le 4 novembre, il faisait passer sur l'*Active* cent quatre-vingt-douze réfugiés qui encombraient.

la maison du consul; l'*Active* les transportait dans une des îles de l'Archipel. C'était aux soldats candiotes que l'on attribuait les désordres : ces misérables, après avoir attaqué de nuit la maison du pacha, l'avaient contraint à capituler; ils demandaient à être ramenés à Candie. L'amiral consentit à les faire escorter, espérant qu'il pourrait ainsi rendre quelque tranquillité à Smyrne; mais, les Candiotes partis, les meurtres continuèrent. L'attaque tentée par les Samiens sur Chio le 23 mars 1822 avait réveillé toute l'irritation de la milice. Les Grecs ne pouvaient plus sortir de leurs maisons. Des femmes, des enfants, tombaient à chaque instant sous les coups de la populace. La terreur de 93 n'était rien auprès de ce régime de barbarie. Plus de deux mille familles durent alors la vie à l'intervention du consul général de France, à la vigoureuse attitude de l'amiral. Souvent au milieu du calme le plus profond on entendait des cris, des pas précipités; c'était une femme en pleurs qui fuyait devant une patrouille, ou qui allait s'abattre toute sanglante, atteinte par la balle d'un pistolet. Nos navires de guerre n'avaient jusqu'alors fait de leur droit d'asile qu'un usage en quelque sorte timide et clandestin, ils l'exercèrent désormais au grand jour sans se soucier des Turcs et sans se mettre en peine des conventions diplomatiques du Bosphore. Le roi sage et prudent que les hommes d'État appelaient à cette heure le Nestor de

l'Europe ne désapprouva pas cette conduite ; il lui donna au contraire son assentiment le plus chaleureux. Lorsque le 3 juin 1822 l'amiral Halgan lui fut présenté, voici les propres paroles que Louis XVIII lui adressa : « Je regrette, amiral, que nous ayons renoncé aux usages de l'antiquité ; je vous aurais surnommé Halgan le Sauveur. » Le 4 juin, ouvrant la séance des Chambres, il rappela, non sans émotion, les services rendus par les forces navales du Levant aux infortunés « dont la reconnaissance était, dit-il, le prix de ses sollicitudes ». Les paroles royales trouvèrent de l'écho dans cette grande assemblée. « La France, s'écriait M. de Bonald, a fait ce qu'elle devait faire. Secourable au malheur, le pavillon blanc l'a cherché partout ; dans ces déplorables événements, il n'a vu que des victimes. » Le général Foy, Lafayette, unirent leurs suffrages à celui de l'orateur monarchique. La France était contente d'elle-même, et elle avait raison de l'être. Son tort, ce n'était pas, comme toute une école politique voudrait le prétendre, d'avoir été trop souvent généreuse, c'est d'avoir imprudemment compté sur la générosité des autres. A quelques années de là, livré aux pensées un peu sombres qu'inspirent aux plus résignés la retraite et le crépuscule de la vie, l'amiral Halgan relisait son journal de bord. « Je sens, disait-il, que ces réminiscences n'ont plus d'attrait que pour moi. Les événements de 1821 et

de 1822 se sont déjà effacés de la mémoire des hommes; ils ont passé dans le courant du fleuve d'oubli, emportés par ces flots que pressent tant d'autres flots. » Puissions-nous en avoir rajeuni le souvenir pour l'honneur d'un brave amiral, pour la gloire de la marine et pour la consolation de la France!

M. le vicomte de La Mellerie conserva peu de temps le commandement de la station du Levant. Une dépêche ministérielle du 18 juin 1822 vint bientôt appeler à ce poste important M. le chevalier de Viella, commandant de la *Fleur-de-Lis*; mais déjà un autre officier, l'ancien capitaine de l'*Aigrette*, le chevalier de Rigny, qui commandait alors la frégate *la Médée*, avait reçu l'ordre de se rendre dans l'Archipel et d'y aller remplir une mission temporaire. Cet officier était investi d'une confiance qu'il méritait à tous les titres et à tous les degrés. Fils d'un ancien capitaine au régiment de Pen-thièvre, neveu de l'habile ministre qui rétablit le premier l'honneur de nos finances, il avait à la fois le mérite et la faveur. A l'âge de quarante ans, il avait déjà fait plus de campagnes de guerre, assisté à plus de combats, mieux appris à cette école son métier de soldat et de matelot que beaucoup de ces vétérans qui affectaient de le traiter encore en officier de cour. Né en 1782, entré dans la marine en 1798, le chevalier de Rigny était sur la *Bravoure*

dans l'engagement que soutint cette frégate contre le navire anglais *la Concorde*, sur le *Muiron* pendant le combat d'Algésiras. En 1803, il entra dans le corps des marins de la garde; en 1806 et 1807, il suivait les mouvements de la grande armée en Prusse, en Pologne, en Poméranie. Il prenait part aux batailles d'Iéna et de Pultusk, aux sièges de Stralsund et de Graudentz. En 1808, il se distinguait en Espagne aux combats de Rio-Seco, de Somo-Sierra, de la Sepulveda, à la prise de Madrid. L'année suivante, il faisait la guerre en Autriche. La Restauration le trouva capitaine de frégate depuis 1811; ses services lui avaient valu sous l'Empire, peu prodigue de pareilles préférences, un avancement exceptionnellement rapide. A ceux qui eussent été tentés de le lui reprocher, le capitaine de Rigny aurait pu raconter ses campagnes, l'enlèvement du village de Borselen, près de Flessingue, le commandement du brick *le Railleur* et de la frégate *l'Érigone*; il aurait pu au besoin leur montrer trois blessures. Le gouvernement connaissait son tact, sa prudence, sa sûreté d'appréciation; il l'envoyait dans le Levant non pas précisément pour contrôler les rapports du contre-amiral Halgan, mais pour avoir deux impressions indépendantes au lieu d'une. C'est ainsi que le gouvernement anglais, tout en laissant à l'amiral sir Graham Moore la haute direction des affaires, avait cru devoir placer sous ses

ordres un jeune commandant qui fut pendant six ans le rival du capitaine et plus tard de l'amiral de Rigny, qui lui disputa la faveur des Grecs et ne s'éclipsa que devant la gloire du vainqueur de Navarin. Le capitaine Hamilton avait paru sur la rade de Smyrne le 18 août 1821 avec la frégate anglaise la *Cambrian*. « Dans les visites que nous avons échangées, écrivait le consul général M. David, il m'a dit qu'il était né à Paris de la famille du fameux comte. Il est allié par conséquent à celle des Grammont, et il a soin de le faire remarquer. C'est un bel homme, froidement poli. » Tel était l'officier que nous verrons l'Angleterre opposer parfois avec succès, le plus souvent avec désavantage, à un homme dont rien n'a jamais pu troubler la ferme et honnête raison, qui, suivant les expressions d'un illustre ministre, bien digne de le juger, « savait conserver dans les crises politiques le sang-froid du capitaine et élever l'art de commander jusqu'à l'esprit de gouvernement ».

Partie de Toulon le 28 mars 1822, de Palerme le 16 avril, la *Médée* arrivait à Milo le 2 mai. Le 12 août, elle quittait Smyrne pour rentrer à Toulon. En trois mois, elle avait visité l'Archipel, la côte de Syrie et l'Égypte. Le chevalier de Rigny vit d'abord les Grecs abattus par leurs revers; il les retrouva en revenant d'Égypte exaltés et retrempés par l'hérouisme de Canaris et de Nikétas. Ses rap-

ports font foi de ce double mouvement d'opinion. « Les Grecs, avait-il écrit de Milo, le 9 mai 1822, ont été aiguillonnés jusqu'ici par l'espoir d'une puissante diversion en leur faveur. On peut croire, si cet appui leur manque, que la plupart d'entre eux se soumettront plus facilement encore qu'ils ne se sont soulevés. Pour se faire une juste idée de la mesure et de la durée de leurs succès, il faut examiner comment et sur qui ces succès ont été obtenus. Aux premiers rangs de l'insurrection figurent d'abord les insulaires d'Hydra, de Spezzia et d'Ip-sara. Les habitants de ces trois rochers, qui fournissaient annuellement une partie des équipages de la flotte turque, ont tourné contre la Porte les forces qu'ils mettaient autrefois à son service. Agissant dans une mer semée de détroits, ils ont pu, par le nombre de leurs bâtiments, intercepter tous les passages, fermer les communications et bientôt, isolant les châteaux du Péloponèse, les faire tomber les uns après les autres aux mains des Moréotes. Ceux-ci, favorisés par l'occupation que donnait aux Turcs Ali-Pacha, ont pu s'emparer de Corinthe, de Tripolitza, remuer l'Attique, rejeter les Turcs dans la citadelle d'Athènes, et lier ces mouvements à ceux des Grecs du Pinde et de la Macédoine; mais tout a bien changé depuis que la chute d'Ali-Pacha laisse au sultan la disposition de ses troupes et que la flotte turque est sortie des Dardanelles. Les Grecs ne pa-

raissent plus compter sur la Russie ; ils se plaignent des Anglais et quelques-uns commencent à parler du désir qu'ils auraient de porter à Sa Majesté leur hommage incertain. »

A Cos, où la *Médée* mouillait le 16 mai ; à Rhodes, où elle touchait le 18, le chevalier de Rigny n'entrevoyait aucun danger pour la domination du sultan. « La population grecque, disait-il, y balance à peine la population turque. » A Chypre, des désordres graves avaient éclaté, le mousselim s'était retiré à Nicosie, et les troupes d'Abdullah, pacha d'Acre, qui formaient seules la garnison de l'île, y mettaient tout à feu et à sang. Le 19 avril étaient arrivés à Larnaca quinze cents hommes expédiés d'Alexandrie par le pacha d'Égypte : le commandant de ce nouveau corps, Salik-Bey, jugea prudent de se débarrasser à tout prix des mutins ; il leur fit un pont d'or et les renvoya en Syrie sur les bâtiments mêmes qui l'avaient amené, au risque de les y voir prendre parti pour le pacha d'Acre, en ce moment rebelle à la Porte et contre lequel marchaient les pachas d'Adana, d'Alep et de Damas.

La puissance de Méhémet-Ali avait considérablement grandi depuis le jour où le commandant de l'*Aigrette* lui rendait visite au mois d'août 1817. Sentant la nécessité d'avoir des troupes sur lesquelles il pût compter quand il plairait à la Porte de le déclarer rebelle à son tour, le pacha d'Égypte,

après avoir composé un corps de mameluks dans la Haute-Égypte, cherchait à constituer de nouveaux bataillons avec les noirs qu'il tirait du Darfour et du Dongola. Dans ce corps, dont il avait confié l'organisation à un officier français, le colonel Sève, il venait d'introduire des fellahs. C'est ainsi qu'il put envoyer quinze cents soldats à Chypre, cinq mille hommes en Candie, gardant encore tout prêt à s'embarquer un contingent semblable. « Le port d'Alexandrie, écrivait le capitaine de Rigny, à la date du 20 juin, présente un spectacle des plus animés. On y compte près de deux cents bâtiments de diverses nations, dont quatre-vingts autrichiens. »

De retour à Smyrne le 4 août, M. de Rigny n'y rencontra pas le nouveau commandant de la station, le chevalier de Viella, occupé avec la *Fleur-de-Lis* à visiter les îles; mais il eut des nouvelles de la *Cambrian*. Le capitaine Hamilton avait déjà fait parler de lui. Il venait de réclamer, « avec les formes les plus impératives », vingt-cinq Grecs, passagers sur un bâtiment ionien, que l'escadre algérienne avait arrêtés. « Après quelques difficultés suivies de démonstrations hostiles de la part du capitaine anglais, le commandant algérien, autorisé par le capitan-bey, avait fait la remise des Grecs. »

C'est sous la préoccupation d'un dernier effort qui les pouvait trahir que le capitaine de Rigny, visitant Hydra et le golfe de Nauplie avant d'opérer son re-

tour en France , trouva les Hydriotes. « L'observateur le plus froid , dit-il ; ne fût pas resté insensible au spectacle de cette population émue , s'agitant sur son rivage , bientôt peut-être désert , préparant ses armes et ses vaisseaux ; décidée , si celles-là sont impuissantes , à chercher sur ceux-ci un refuge et à transporter ses pénates sur une rive étrangère. » Quelques chefs insurgés pouvaient se bercer de l'idée que la chrétienté assemblée en congrès à Vérone allait s'occuper de leur sort ; les plus avisés méditaient tristement sur la sanglante exécution de Chio et jetaient un regard suppliant vers le rivage hospitalier de la France. Quant au peuple , il avait recouvré tout son enthousiasme. Ce n'était plus seulement le nom de Canaris qui volait alors de bouche en bouche. Les dehlis de Dramali-Pacha avaient rencontré leur maître ; Nikéτας venait de mériter le nom de turcophage. La campagne de 1822 avait débuté par une immense et générale inquiétude ; le mauvais emploi que les Turcs firent de leur armée en changea subitement le cours. Les fautes de Dramali et du nouveau capitain-pacha donnèrent à la Grèce la citadelle d'Athènes et Nauplie.

L'acropole d'Athènes , ravitaillée par Omer Vrioni vers la fin de l'année 1821 , ne se rendit aux Grecs que lorsque l'eau des citernes se trouva complètement épuisée. La garnison capitula le 21 juin 1822. Il y avait alors onze cent cinquante personnes

dans l'acropole ; cent quatre-vingts seulement étaient en état de porter les armes. Malgré les efforts des consuls de France et d'Autriche, MM. Fauvel et Gropius, la plupart des prisonniers furent massacrés. Les Grecs auraient même violé les demeures des consuls, où trois cent vingt-cinq personnes s'étaient réfugiées, si deux navires français, la gabare *l'Active* et la goëlette *l'Estafette*, n'étaient, par un heureux hasard, venus mouiller au Pirée. Les capitaines de Reverseaux et Hargous n'hésitèrent pas à mettre à terre une partie de leurs équipages. Nos marins, dirigés sur Athènes, escortèrent de cette ville au Pirée, les armes chargées et la baïonnette au bout du fusil, les malheureux qui avaient cherché un asile sous la protection de notre drapeau.

La capitulation d'Athènes eut un grand retentissement en Europe. Ce nom magique trompait les imaginations sur l'importance d'un événement qui passa presque inaperçu à Constantinople. Le sultan Mahmoud se croyait alors assuré de reconquérir la Grèce, et l'orage de son courroux s'amassait en Thessalie. L'armée rassemblée à Larissa par le séraskier de Roumélie se montait à plus de vingt mille hommes : huit mille cavaliers, milice féodale commandée par cinq pachas et par les beys de la Thrace et de la Macédoine, s'étaient joints à l'infanterie albanaise qui venait d'achever le siège de Janina. Aussitôt que les chevaux eurent mangé au prin-

temps l'orge verte, suivant la coutume immémoriale des Timariotes, le pacha de Drama, chargé par le vieux Kurchid de diriger l'invasion, franchit le Sperchius. Jamais, depuis le temps où Ali-Kurmurgi reprit la Morée sur les Vénitiens, la Grèce n'avait vu pareille pompe militaire. Saisi de terreur, le commandant de l'Acro-Corinthe fit massacrer les prisonniers turcs laissés à sa garde et abandonna la forteresse dont la défense lui avait été confiée. Le 17 juillet 1822, Dramali établit son quartier général à Corinthe; le 24, il campait dans la plaine d'Argos; mais le commandant turc avait compté sans la détresse de la contrée qu'il envahissait. La Morée n'était pas un pays qui pût nourrir une armée imprudemment séparée de ses magasins. La disette, les fièvres et la dyssenterie ruinèrent plus sûrement que la guerre les troupes qui s'étaient crues victorieuses parce qu'elles n'avaient point eu à combattre. Il n'y avait pas quinze jours que Dramali occupait Argos qu'il dut songer à se replier sur Corinthe. Les Grecs sous Nikétas l'attendaient à la sortie du Dervend. Entassés au fond du ravin, les Dehliis essayèrent vainement de pousser plus avant. Il leur eût été plus difficile encore de rétrograder; Ipsilanti, Dikaïos, s'étaient longtemps à l'avance postés sur leurs derrières. Les Timariotes jonchèrent de cadavres le clair ruisseau qui serpente doucement au milieu des myrtes et des lauriers-roses.

Ce fut alors qu'ils voulurent gravir les pentes d'où les Grecs presque sans péril les fusillaient. Le courage du désespoir ne les sauva pas. Le carnage fut horrible, le butin fut immense.

Le 8 août 1822, Dramali, à la tête d'une seconde colonne, prenait une autre route. Il fut également attaqué par Nikéas et par Ipsilanti. Trop heureux de pouvoir échapper à de tels adversaires en laissant entre leurs mains ses bagages, il regagna Corinthe avec les débris de sa cavalerie; là le reste de son armée ne tarda pas à se fondre. Le fier pacha, qui avait rêvé la gloire de rendre à l'islam la péninsule rebelle, ne résista pas à la douleur et à l'humiliation de sa défaite. Son patron et son protecteur, le séraskier Kurchid, s'était empoisonné; il mourut lui-même à Corinthe dans la fleur de l'âge le 8 décembre 1822.

Après la retraite désastreuse de l'armée de Roumélie, il ne restait plus d'espoir à la garnison de Nauplie que dans les secours que pouvait encore lui apporter la flotte. Déjà les vaisseaux turcs partis des Dardanelles sous les ordres du capitain-bey s'étaient montrés à l'entrée du golfe; mais ils avaient bientôt poursuivi leur route vers Patras. Là le nouveau gouverneur de la Morée, l'exécuteur impitoyable des ordres du sultan, l'assassin du pacha de Janina, Méhémet, promu par Sa Hautesse à la dignité d'amiral, avait pris le commandement de la

flotte ottomane. Le 20 septembre 1822, cette flotte revenant de Patras fut signalée par la vigie d'Hydra. La frégate *la Fleur-de-Lis* avait quitté le matin même le mouillage de la baie de Saint-Jean, où s'était réfugié le gouvernement grec. Elle passa au milieu de la flotte hydriote qui sortait à la hâte du canal d'Hydra pour se porter à la rencontre de l'escadre turque. « Tout était à Hydra dans la plus grande rumeur; la population entière se tenait sous les armes. » Quatre-vingt-quatre voiles ottomanes se dirigeaient vers le golfe de Nauplie. Les Grecs n'avaient à leur opposer que soixante voiles, bricks portant de huit à quatorze canons. Le lendemain, 21 septembre, on aperçut distinctement du pont de la *Fleur-de-Lis* « les deux flottes aux prises par pelotons, un brûlot se consumant, une scène, nous dit M. de Viella, remplie d'émotion ». Le brûlot était un brick grec qu'une frégate algérienne avait abordé, le prenant pour un brick de guerre. Avant de se jeter dans l'embarcation qui suivait à la traîne, l'équipage du brûlot prit le temps de mettre le feu à la mèche. Les voiles de la frégate s'enflammèrent, et cinquante hommes périrent dans ce commencement d'incendie.

Le lundi 23, quelques heures avant le coucher du soleil, la *Fleur-de-Lis* sortait des passes d'Hydra; la tête de la flotte ottomane était déjà entrée dans le golfe. « La flotte grecque se rassemblait en groupes. »

Six vaisseaux de ligne, plus de quatorze frégates ou corvettes, quarante ou cinquante bâtiments de guerre, favorisés par la brise régulière qui, en été, souffle tous les jours du large, abandonneraient-ils la place affamée qui leur tendait les bras? Se laisseraient-ils barrer le chemin par une flottille dont le plus fort bâtiment, construit pour le commerce des blés, ne portait pas à cette heure vingt canons?

La nuit se passa tranquillement. Au point du jour, la *Fleur-de-Lis* était à petite distance de l'escadre turque. A huit heures du matin, le chevalier de Viella envoya un de ses officiers, le lieutenant de vaisseau Graëb, présenter au capitan-pacha les compliments d'usage. Un drogman de l'ambassade de France servait d'interprète. Le capitan-pacha congédia tous ses familiers. Quand il se vit seul avec l'officier français : « J'ai dans mon escadre, lui dit-il de sa voix la plus caressante, un brick autrichien chargé de grains pour l'approvisionnement de Nauplie; ne pourriez-vous pas lui donner l'escorte jusqu'au fond du golfe? » M. Graëb ne put contenir l'expression de son étonnement : « Je ne crois pas, dit-il, mon commandant disposé à se charger de la protection d'un bâtiment neutre. » — Le capitan-pacha insistait. — Si ce navire était placé sous le pavillon de la France, il était bien sûr que personne n'oserait y toucher. — M. Graëb s'inclina respectueusement et se retira.

Le golfe offrait alors le plus beau spectacle. La flotte turque avec ses quatre-vingt-quatre voiles en remplissait l'entrée. Devant cette flotte se dressait, à moins de dix ou douze milles, la citadelle de Nauplie, dont les défenseurs croyaient déjà toucher le secours promis. A gauche, les bricks grecs, en panne sous leurs huniers, n'attendaient qu'un signal pour se couvrir de voiles. Le calme venait de succéder au vent de terre qui avait régné toute la nuit. Vers dix heures, les premières bouffées de la brise du large commencèrent à se faire sentir. L'immense flotte allait donc entrer triomphante à Nauplie et y ramener l'abondance ! Les officiers de la *Fleur-de-Lis* virent avec stupéfaction les Turcs serrer le vent et prendre une direction tout autre que celle qui les eût conduits vers les assiégés. Un brick couvert des couleurs autrichiennes s'était au même instant détaché du milieu de l'escadre. Il passa près du capitain-pacha et courut vent arrière vers le fond du golfe. Ce brick n'alla pas loin : deux croiseurs grecs, cachés sous l'île Tolon, parurent tout à coup et lui donnèrent la chasse. L'autrichien se dirigea d'abord vers la baie de Saint-Jean, où venait de mouiller la frégate française ; bientôt il reprit sa route ; au bout de quelques instants il hésitait encore ; enfin, après avoir montré une extrême indécision dans sa manœuvre, il se résigna et mit en panne pour attendre les deux grecs, qui l'amarinèrent.

Le 26 septembre, à la pointe du jour, la *Fleur-de-Lis* appareillait de la baie de Saint-Jean. Soixante-quinze voiles ottomanes croisaient à l'entrée du golfe dans un désordre qui ne permettait pas de pressentir les intentions du capitan-pacha. Les Grecs, alertes et vigilants, se tenaient entre Spezzia et la côte de Morée. « La disproportion de leurs forces, écrivait le chevalier de Viella, leur a suggéré la pensée d'équiper une partie de leur flotte en brûlots. Ils en ont à peu près quarante, dont la moitié au moins est pourvue de véritables artifices. L'essai qu'ils en ont fait sur le vaisseau du dernier capitan-pacha, et quelques autres tentatives du même genre, ont tellement intimidé les Turcs que les vaisseaux ottomans n'osent plus prendre un mouillage en présence de leurs ennemis; ils se laissent harceler le jour et la nuit sans savoir comment se délivrer des agiles navires qui les guettent. On ne peut voir avec indifférence la création presque magique de ces escadrilles qui réussissent si bien à paralyser les flottes ottomanes. »

Le soir même, la *Fleur-de-Lis* quittait ces parages; le capitan-pacha faisait voile vers la Sude, le plus vaste mouillage de l'île de Candie, laissant la garnison de Nauplie en proie à une affreuse famine. Le 9 avril 1822, vingt livres de blé avaient été données pour dernière distribution à chaque soldat turc. Le capitan-pacha eût pu détacher son convoi à Nau-

LE CHEVALIER DE RIGNY ET LE CAPITAINE HAMILTON. 221

plie sous l'escorte de ses bricks et de ses corvettes, les frégates et les vaisseaux de la flotte ottomane auraient suffi pour couvrir le mouvement; mais Méhémet se sentait surveillé par des ennemis dont il connaissait l'audace. Le cœur lui manqua. De tous les services que Miaulis devait rendre à son pays, le plus grand, le plus considérable par ses conséquences, ce fut assurément celui qu'il lui rendit en ce jour. Sans commettre l'imprudence de s'engager à fond, il sut tenir en échec toutes les forces navales de la Turquie rassemblées à grands frais pour secourir le Gibraltar de la Morée. Il fit ainsi tomber cette place réputée imprenable. Nauplie, que les habiles manœuvres de la flotte d'Hydra allaient donner à l'insurrection, serait aux mauvais jours le boulevard de la Grèce, le dernier obstacle contre lequel viendrait se briser la puissance d'Ibrahim. La garnison de la Palamide, véritable nid d'aigle qui domine du haut de ses escarpements la ville de Nauplie, ne recevant pas de vivres, montrait peu de penchant à défendre plus longtemps cette forteresse. Les Grecs l'occupèrent le 12 décembre 1822, à la suite d'une escalade tentée par surprise.

A cette nouvelle, Colocotroni accourut de son camp d'Argos. Des négociations s'engagèrent, et la ville consentit à capituler. Le capitaine Hamilton, de la *Cambrian*, qui commandait la station anglaise, se trouvait alors à Hydra; il quitta précipitamment

ce mouillage. La conduite de nos officiers, à l'occasion de la capitulation d'Athènes, avait éveillé dans son cœur une noble émulation. Ses sympathies pour la cause des Grecs n'étaient pas douteuses, et il n'avait jamais pris soin de les dissimuler; mais il ne croyait pas qu'il pût mieux servir cette cause sainte qu'en la préservant, fût-ce par une violence salutaire, des excès auxquels on l'avait vue trop souvent se laisser emporter. La *Cambrian* mouillait sous les murs de Nauplie au moment même où, sans s'inquiéter des engagements souscrits, les bandes moréotes voulaient pénétrer de vive force dans la place. Hamilton représenta aux Grecs qu'accusés en mainte occasion d'avoir enfreint et ensanglanté leurs traités, il leur importait de changer sur ce point l'opinion de l'Europe. Les Grecs murmuraient; le capitaine anglais offrit son assistance aux Turcs. Un article de la capitulation stipulait que les assiégés seraient transportés à Scala-Nova, sur la côte d'Asie, par des bâtiments grecs. Hamilton jugea plus prudent de se charger lui-même de ce transport. La *Cambrian* reçut à son bord quatre cent cinquante Turcs, et les débarqua, le 13 janvier 1823, à Smyrne; trente-sept de ces malheureux étaient morts d'épuisement pendant la traversée. L'attitude du gouvernement anglais avait semblé jusqu'alors indécise. On pouvait croire à ses vues intéressées; on avait à coup sûr sujet de les trouver vagues et ambiguës. La démarche toute personnelle

du capitaine Hamilton rapprochait très-sensiblement la politique du cabinet de Saint-James de celle dont le cabinet des Tuileries avait, avec une remarquable netteté, tracé à nos chefs de station la marche et les limites. Les puissances chrétiennes ne pouvaient, dans un pareil conflit, admettre qu'un désir, adopter qu'une conduite : elles se devaient à elles-mêmes d'abjurer hautement toute pensée de convoitise sur de sanglantes dépouilles. Au lieu de songer à profiter de ces affreux malheurs, il valait cent fois mieux s'occuper de les faire cesser, il fallait se jeter entre les combattants, non pas pour les piller, mais pour les inviter, pour les contraindre même à s'épargner mutuellement.

Après être resté quelque temps à la Sude, le capitain-pacha était venu mouiller entre Ténédos et la côte de la Troade. Le 10 novembre 1822, la flotte ottomane était à l'ancre devant Bezika dans une sécurité complète. Ses éclaireurs, qui surveillaient l'approche de l'armée de Miaulis, ne lui avaient rien signalé de suspect; deux brûlots profitèrent des premières lueurs incertaines du jour pour se glisser sans bruit entre les vaisseaux turcs. C'était encore Canaris, le destructeur de Kara-Ali, le vainqueur de Chio, qui ne croyait pas en avoir assez fait. Le brûlot de cet intrépide Ipsariote accrocha le vaisseau du capitain-bey et l'enveloppa en quelques minutes dans un tourbillon de feu et de fumée. L'incendie fut si

rapide que peu d'hommes, sur huit cents dont se composait l'équipage, réussirent à y échapper. L'autre brûlot, fut cette fois encore, moins heureux. Il avait abordé le vaisseau du capitán-pacha, mais il s'en détacha, entraîné par le courant dont le capitaine qui le conduisait avait mal jugé la force et la direction. Canaris seul était dans ce genre d'attaque infaillible : héros digne de faire battre le cœur des poètes, marin que tout homme de mer ne se lassera pas d'admirer, Canaris avait en moins de six mois détruit deux vaisseaux et anéanti trois mille hommes. Son nom prononcé suffisait pour faire fuir les escadres.

La flotte de Méhémet avait coupé ses câbles et mis dans le plus grand désordre à la voile ; ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle parvint à se rassembler de nouveau devant les Dardanelles. Une corvette s'était jetée à la côte sous Ténédos ; une autre, abandonnée par son équipage, flottait comme une épave au milieu de l'Archipel. La gabare *l'Active*, envoyée à sa recherche sur les pressantes instances du pacha de Smyrne, parvint à la retrouver, après cinq jours d'inutile croisière, dans les environs de Tchesmé.

Justement indigné de la conduite qu'avait tenue sa flotte, le sultan songeait à lui défendre l'approche de la capitale, mais l'engagement des équipages était expiré. Le sultan s'apaisa, et dès les premiers jours

de décembre la flotte reçut l'ordre de remonter jusqu'à Constantinople. Grands et petits, tous les bâtiments se trouvaient dans un fâcheux état. On les jugea sagement incapables de reprendre la mer avant le printemps prochain. Les Grecs, de leur côté, firent l'économie de la majeure partie de leur flotte. Ils ne conservèrent que quelques corsaires qui, après avoir infesté les côtes de Caramanie, de Syrie et d'Égypte, après avoir attaqué les bâtiments turcs jusque dans le port de Damiette, donnèrent à la navigation neutre de si justes sujets de plaintes, que les stations européennes, occupées à prévenir ou à poursuivre leurs déprédations, trouvèrent dans cet ingrat service l'occasion d'un redoublement d'activité. Ce fut alors que de toutes parts, à Marseille, à Malte, à Trieste, sur nos bâtiments mêmes, on se mit à maudire la Grèce; mais la Grèce était désormais à l'abri des caprices de l'opinion étrangère. Les derniers succès de ses flottes et de ses armées avaient consacré ses droits à l'indépendance.

CHAPITRE XVII

LE CHEVALIER DE VIELLA. DISSENSIONS INTESTINES DE LA GRÈCE

Le 13 mars 1822, le gouvernement de Corinthe, par une déclaration solennelle, avait mis en état de blocus les côtes de l'empire ottoman. « La nation grecque, disait-il, combat de son propre mouvement contre la tyrannie; ses prétentions sont incontestables. Selon le droit des gens admis par l'Europe, elle met en état de blocus toutes les côtes possédées depuis longues années par l'ennemi, tant dans l'Épire que dans le Péloponèse, — l'Eubée et la Thessalie, d'Épidaure jusqu'à Salonique, les ports des îles de la mer Égée, des Sporades et de la Crète. — En conséquence, tous les navires, quel que puisse être leur pavillon, qui entreraient dans lesdits ports après avoir été informés du présent décret par les amiraux ou capitaines grecs seront de bonne prise, et l'on en disposera selon les lois en vigueur. »

L'Angleterre trouva cette déclaration légitime; c'étaient ses propres doctrines en matière de police

navale que la Grèce appliquait. La France et l'Autriche jugèrent la prétention des insurgés excessive. La navigation commerciale par bâtiment grec, si l'on en excepte quelques transports de grains opérés sous pavillon russe, avait presque entièrement cessé. Cette brusque interruption tendait à rétablir les anciennes relations des ports ottomans avec les divers pavillons européens. La « caravane » avait reparu ; elle était principalement exploitée par les Autrichiens. Un autre genre de spéculation s'était aussi développé à la faveur des circonstances nouvelles. Le blocus des places de la Morée et de l'île de Candie offrait des nolis avantageux aux bâtiments qui se décidaient à ne pas tenir compte des prohibitions du gouvernement grec. Le bénéfice semblait d'autant plus assuré que dans le principe on était fondé à compter sur l'appui des forces navales. La Porte se montrait fort étonnée que les bâtiments de guerre de ses alliés hésitassent à favoriser le ravitaillement des places qu'elle ne réussissait pas à faire approvisionner par ses escadres. « Elle va, écrivait-on de Constantinople au chevalier de Viella, passer une note à ce sujet. » Il n'est pas sans intérêt de faire ressortir ici la scrupuleuse loyauté dont nos chefs de station ne cessèrent de faire preuve en ces délicates circonstances.

M. le chevalier de Viella était un chevalier chrétien et un fervent royaliste. Entré au service le

31 mai 1778, à l'âge de quatorze ans, il avait obtenu le grade de lieutenant en 1786. Il avait assisté aux trois combats du comte de Guichen contre l'armée navale de lord Rodney, à la bataille livrée par le comte de Grasse dans le canal de la Dominique. A l'époque de la révolution, il émigra, fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, et se rendit ensuite en Angleterre. Réintégré dans la marine en 1814, il vint prendre à Toulon le commandement du vaisseau *la Ville-de-Marseille*, destiné à transporter le marquis de Rivière à Constantinople. Le 20 mars le surprit dans cette position. Il passa en Espagne et fut chargé par le duc d'Angoulême de missions importantes à Naples et à Gènes. En 1816, il commandait l'*Hermione* et portait au Brésil le duc de Luxembourg, ambassadeur extraordinaire du roi; en 1820, il prenait le commandement de la *Fleur-de-Lis*, sur laquelle nous le retrouvons, après une campagne de trois ans, placé par un choix spécial à la tête de l'importante station du Levant. Si quelqu'un devait être, par instinct et par conviction, peu favorable à des insurgés, c'était à coup sûr l'officier dont je viens de raconter succinctement les services. M. de Viella ne se méprit pas cependant un instant sur son devoir, — tant la notion du droit est simple pour qui la cherche avec une âme vraiment chevaleresque. Après avoir notifié aux membres du gouvernement grec l'intention du gouvernement

français de considérer comme nulle la déclaration de blocus du 13 mars, M. de Viella ne s'en montra pas pour cela moins soigneux de garder en toute occasion la plus stricte neutralité. Les Autrichiens étaient très-disposés au contraire à protéger les opérations de leurs navires de commerce par la force. Un de leurs bricks de guerre n'avait pas craint d'entrer violemment à Négrepont au mépris d'un blocus effectif et régulier. Le commandant français ne se crut point autorisé à enfreindre les règles qu'en dehors de toutes les conventions internationales a tracées pour la navigation neutre une éternelle et immuable justice. Jamais on ne le vit consentir à seconder des prétentions déloyales. « Il est déplorable, écrivait-il le 27 janvier 1823 au ministre, quand on scrute à fond ces questions litigieuses, de trouver presque toujours chez le plaignant de premiers torts qui ont souvent provoqué et par conséquent atténué ceux de l'agresseur. On ne manque jamais de rencontrer dans la discussion la cupidité qui se joue des principes et des réglemens. » Voilà le langage de l'honnête homme. Cependant il faut une grande fermeté pour résister aux clameurs qu'une pareille impartialité soulève. Le commerce français, qui voyait les navires de Trieste se livrer ouvertement aux transports de troupes et de munitions de guerre, approvisionner presque seuls toutes les places bloquées, se plaignait avec amertume de

manquer de protection. Il aurait voulu qu'on ne tint pas entre les Grecs et eux la balance à ce point égale. De là des tiraillements, des nécessités d'explications toujours désagréables et une contention d'esprit dont la santé de nos commandants de station payait trop souvent les frais. Les Anglais éprouvaient moins de frottements que nous. Leur principe n'a jamais été de favoriser les neutres; ils n'avaient d'ailleurs avec la Turquie qu'un commerce direct, et presque aucun de leurs bâtimens ne faisait la caravane. Aussi « agissaient-ils peu et laissaient-ils beaucoup aller ». Lorsque les Grecs bloquaient Nauplie, un brick anglais voulut entrer dans le port; les Grecs tirèrent à boulet sur ce bâtiment et tuèrent le second. Les Anglais, si jaloux d'ordinaire des immunités de leur pavillon, firent peu d'éclat de cette grosse affaire; ils affectèrent de n'y voir qu'une spéculation manquée.

Le chevalier de Viella ne garda que pendant six mois le commandement de la station du Levant. Le 27 janvier 1823, il remettait le service au capitaine de Rigny, qui, au retour d'une mission de peu de durée sur la côte de Catalogne, avait reçu l'ordre de se rendre de nouveau avec la frégate *la Médée* à Smyrne. Le 11 mars, la *Fleur-de-Lis* mouillait sur la rade de Toulon après une traversée de quarante-cinq jours. Smyrne était alors, surtout pendant les rudes et sombres mois d'hiver, plus éloignée de la

France que ne le sont aujourd'hui, grâce à la vapeur et au canal de Suez, Batavia, Singapour, Manille et Saïgon. Les nouvelles ne faisaient pas à cette époque sur les ailes du télégraphe le tour du monde en quelques heures. C'étaient nos capitaines qui, à la sueur de leur front, « torchant de la toile », abordant de nuit aussi bien que de jour les passages les plus délicats, devaient apporter la pâture impatientement attendue par la curiosité publique. C'était aussi à eux, à la connaissance qu'ils avaient acquise de ces pays lointains, qu'on s'adressait pour avoir le sens et la véritable portée des événements. On les appelait à Paris, on les interrogeait, on les écoutait, revenant de Smyrne, avec cet intérêt qu'obtiendrait à peine aujourd'hui un voyageur descendu des plateaux où se forment les sources du Nil. Il n'y avait point à craindre que M. de Viella desservît auprès de Louis XVIII la cause de l'insurrection grecque. Ce serviteur fidèle des petits-fils de saint Louis avait pris en horreur la férocité musulmane. « On pouvait espérer, écrivait-il au ministre le jour même de son arrivée à Toulon, que la fin tragique du favori tout-puissant Haled-Effendi, ennemi acharné des chrétiens, et la chute du ministère composé de ses créatures, amèneraient un changement dans le système politique de la Porte, mais ce résultat se fait encore attendre. On en attribue la cause à l'influence toujours subsistante de Regib-Pacha,

musulman fanatique, espèce de forcené dont les conseils violents ont provoqué l'armement en masse de la population turque et le massacre de plusieurs milliers de Grecs. »

Promu au grade de contre-amiral le 4 août 1824, nommé membre du conseil d'amirauté le 11 août, créé comte par ordonnance du 10 décembre 1828, M. de Viella a dignement représenté, dans le corps où on le vit reparaitre après une absence de plus de vingt ans, la glorieuse marine dont les derniers débris avaient péri à Quiberon. Il était au nombre des officiers qui étaient rentrés dans le corps de la marine en 1815, mais non pas de ceux qu'on appelait avec ironie des *rentrants*; il savait son métier, et par le nom de *rentrants* l'opinion voulait désigner ceux qui avaient oublié le leur. Admis à la retraite le 1^{er} septembre 1830, il est mort à Paris le 24 mai 1840, à l'âge de soixante-seize ans.

Son successeur au commandement de la station du Levant, le capitaine de Rigny, n'était pas un philhellène, il ne l'était pas du moins au même degré que l'amiral Halgan. L'esprit froid et positif de ce capitaine, en qui germait déjà l'homme d'État, ne donnait pas de place au sentiment dans le domaine de la politique. Les jugements du chevalier de Rigny sur les affaires de la Grèce n'en ont que plus de poids, car on ne saurait les accuser d'avoir été influencés par l'enthousiasme. Voici de quelle façon

le commandant de la *Médée* appréciait, le 18 février 1823, la situation qu'avaient faite aux insurgés leurs récents succès : « M. l'ambassadeur, écrivait-il au ministre de la marine, m'engage à profiter des communications que je pourrai avoir avec les chefs grecs pour leur annoncer que le congrès de Vérone n'a pu s'occuper d'eux, et qu'il ne leur reste d'autre parti à prendre que la soumission. M. de Latour-Maubourg paraît tenir à ce que la France soit pour quelque chose dans l'influence de ces conseils. En déférant, comme je le dois, à cette direction officielle, je ferai observer à Votre Excellence que les Grecs seront peu disposés à entendre ce langage au moment même, où Nauplie a capitulé, où Spina-Longa et Gira-Piëtra viennent d'être pris en Candie, où Modon et Coron sont près de tomber. »

C'est une pente assez naturelle aux agents diplomatiques d'épouser la cause et les intérêts de la puissance auprès de laquelle ils représentent leur souverain. Un ambassadeur de France à Constantinople sera toujours, — c'est son rôle, et l'on pourrait presque dire que c'est aussi son devoir, — partisan absolu de l'intégrité de l'empire ottoman. Au mois de février 1823 d'ailleurs, l'heure était peu propice aux révolutionnaires. Le moment de l'intervention armée de la France en Espagne approchait. Les Grecs s'efforçaient, il est vrai, de séparer leur cause de celle des Espagnols et des Napolitains.

« Les habitudes démagogiques que semblaient leur avoir transmises avec le sang dorien leurs illustres ancêtres » venaient à chaque instant démentir leurs paroles. En vain combattaient-ils sous l'étendard de la croix, les rivalités religieuses dont l'Orient n'avait pas cessé d'être le théâtre éloignaient d'eux les vœux et le concours de l'Église catholique.

Dès le début de son commandement, le capitaine de Rigny eut à prendre sous sa protection des intérêts qui, favorisés par les Turcs, avaient tout à craindre de la jalousie des Grecs orthodoxes. Les Latins, je l'ai déjà dit, avaient pris l'habitude de regarder le roi de France comme une seconde providence. C'était son nom qu'ils invoquaient dans leurs calamités et qu'ils mêlaient sans cesse à leurs prières. L'image de saint Louis ornait toutes leurs églises. Encouragées par la continuité de nos actes protecteurs, leurs communautés s'étaient imaginé que leurs modestes clochers ne profiteraient pas seuls d'un auguste appui; elles voulurent s'en prévaloir pour se soustraire aux charges publiques. Ce ne furent pas alors les autels seulement, ce furent les foyers et la vie même des catholiques qui se trouvèrent menacés. Éperdus et peu habitués à de semblables luttes, les catholiques se réfugièrent sous le pavillon blanc qui flottait arboré au faite de leurs églises. La fureur redoublée des Grecs ne s'arrêta pas devant cet emblème. C'en était fait de ces popu-

lations timides, si la main royale se fût retirée d'elles. A Naxos, à Santorin, à Syra, les mêmes scènes s'étaient renouvelées. Syra surtout avait le privilège d'exciter au plus haut degré l'animosité de ses turbulents voisins. La presque totalité des habitants de cette île professait la religion catholique; il y avait là un évêque, une cathédrale, des établissements religieux. Les mœurs et les habitudes de la communauté se ressentaient des soins d'un clergé pauvre, mais fidèle à ses devoirs. Grâce à notre protection, Syra avait réussi à garder la neutralité; les autres îles de l'Archipel et la partie orientale de la Morée venaient s'y approvisionner des grains apportés par les bâtiments russes, de la Mer-Noire, par les bâtiments autrichiens, d'Alexandrie. Les catholiques syriotes ne prenaient pas de part à ce commerce; à peine recueillaient-ils quelques légers bénéfices résultant du transit. Tout l'avantage de cette position unique dans l'Archipel était donc pour les Grecs, qui n'eussent trouvé nulle part un marché mieux placé, un entrepôt approvisionné à moins de frais. L'envie, cette mauvaise conseillère des individus et des peuples, ne leur laissa pas voir cependant sans une rage jalouse la prospérité passagère de Syra. L'île catholique se trouva soudainement assaillie par tous les bandits de l'Archipel. En cette difficile occurrence, les mesures prévoyantes et énergiques du capitaine Hargous, qui ne commandait cependant

qu'une goëlette, préservèrent Syra du pillage. Le capitaine de Rigny se porta de sa personne, le 4 mars 1823, avec la *Médée*, sur le théâtre des troubles. Les craintes étaient déjà calmées, l'ordre à peu près rétabli. « J'ai trouvé, écrivait-il au ministre de la marine, des cœurs pénétrés de la plus vive reconnaissance, et je me suis senti glorieux d'être Français. Lorsque je descendis de la ville pour me rembarquer, le rivage, qui la veille encore ne répétait que des cris d'angoisse et de fureur, se couvrit de toute la population agenouillée et bénissant le nom du souverain de la France. Tel est le spectacle dont j'ai été le témoin. Ce succès est entièrement dû à la fermeté et à la présence d'esprit du lieutenant de vaisseau Hargous. »

Ainsi grossissait insensiblement l'hostilité sourde qui, au sein même de la station, devait constituer un parti peu favorable à la cause de la Grèce. Les hommes dont la première vertu est le respect de l'ordre et de la discipline sympathisent difficilement avec des excès qu'ils se voient obligés de châtier. M. de Latour-Maubourg était arrivé à Constantinople sur la corvette *la Cornaline*, le 26 décembre 1821. Le 28 janvier 1823, il informait le capitaine de Rigny « que le roi avait daigné accueillir ses vœux et lui permettre de rentrer en France ». Le 29 février en effet M. de Latour-Maubourg quittait Constantinople par la voie de terre, après avoir dû successi-

vement prendre passage sur la gabare *l'Active* et sur la flûte *l'Ariège*. La France perdait en lui un représentant très-digne et très-capable, un agent très-propre à consolider notre influence en Turquie; la Grèce ne perdait pas un ami. M. de Latour-Maubourg était convaincu qu'il ne fallait pas appliquer trop rigoureusement le sens du mot neutralité aux deux parties contendantes.

Telle paraît avoir été aussi l'opinion de M. le comte de Beaurepaire, que la frégate *la Médée* avait transporté dans le Levant, et qui, au départ de M. le marquis de Latour-Maubourg, était resté « chargé des affaires de Sa Majesté Très-Chrétienne près de la Porte Ottomane ». Formellement accrédité en cette qualité dans une visite solennelle qu'il avait faite le 22 février au grand vizir, à son lieutenant le kiaïa-bey et au reïss-effendi, M. de Beaurepaire s'empessa d'informer le capitaine de Rigny de son installation officielle. « Pendant la traversée que je viens de faire à votre bord, lui disait-il, nous avons été unis dans les mêmes sentiments, les mêmes vœux, le même zèle... Quand j'ai été reçu par les ministres du sultan, quand j'ai échangé avec eux des protestations motivées par tous les souvenirs d'une constante amitié, je n'ai pu ni dû oublier la marine royale. J'ai eu soin de faire remarquer que j'avais attendu à Smyrne, pour remonter à Constantinople, le bâtiment du roi qui était allé délivrer à Athènes des musulmans. Il y

a ici, parmi les Tūrcs qu'a sauvés M. de Reverseaux, un officier de janissaires qui occupe dans son corps le poste important d'*ousta* (de major). Il rend et fait rendre une justice éclatante aux Français, *les meilleurs amis de la Turquie.* »

Le départ du ministre russe de Constantinople n'avait pas amené, comme on l'appréhendait, la guerre avec la Russie; les ouvertures de l'Angleterre, disposée à étendre à la Morée le protectorat qu'elle exerçait sur les îles Ioniennes, avaient été repoussées avec indignation par le divan; la France ne réclamait pour les Grecs que de la clémence. Le sultan Mahmoud pouvait donc se livrer sans crainte à l'inflexibilité de son caractère. Il promettait de ne plus faire ravager par sa flotte des îles sans défense; il n'admettait pas que la diplomatie pût donner à des sujets rebelles un autre conseil que celui de déposer les armes. La Grèce triomphante était d'ailleurs, il faut bien l'avouer, beaucoup moins intéressante que la Grèce éplorée et tendant avec désespoir ses bras vers l'Europe. L'anarchie avait en Morée suivi de très-près la victoire. Les capitaines grecs qui venaient de chasser les Turcs se regardaient comme leurs successeurs naturels. Ils montraient peu de déférence pour les Phanariotes et pour le parti qui eût voulu dès lors essayer de fonder en Grèce un état de choses légal et régulier. « On a donné à M. de Reverseaux, écrivait le chevalier de Viella dès le mois

d'octobre 1822, une étrange nouvelle. Le général Colocotroni, à qui beaucoup de courage, de grandes richesses et l'expérience acquise dans les régiments ioniens ont assuré de nombreux partisans, vient de renverser le gouvernement provisoire. » Colocotroni n'avait pas poussé la violence jusque-là, mais il refusait d'admettre l'assemblée législative dans Nauplie. Il se réservait la possession de cette forteresse, comme Odysseus affichait la prétention de garder l'Acropole d'Athènes. Chaque faction voulait avoir sa place forte. Les Moréotes, les Rouméliotes, les Albanais, les Phanariotes, les Maniotes et les insulaires se disputaient avec acharnement le pouvoir. Il nous est bien facile de railler ces dissensions intestines. Ce qui eût été merveilleux, c'est qu'un pays de tout temps divisé, soustrait depuis quelques jours à peine à la domination turque, eût pu échapper à des épreuves que le ciel n'épargne même pas aux peuples dont l'unité nationale est faite depuis des siècles. La guerre civile devait naître forcément pour la Grèce de prétentions rivales; elle pourrait ruiner son crédit, ensanglanter son sol, elle n'aurait point la vertu de la désagréger.

La catastrophe de Chio avait porté un coup funeste à la considération du gouvernement de Corinthe. En 1823, le bey du Magne, Petro Mavromichali, remplaça Mavrocordato à la tête du pouvoir exécutif. Mavrocordato, Petro-Bey, Colocotroni, Odysseus,

tels sont les personnages qu'on vit entrer en lutte à cette époque. Les sympathies françaises se sont longtemps rangées du côté de cette race vaillante des Mavromichalis qui paya si largement de son sang le triomphe de la liberté hellénique. La faveur de Capo d'Istria rattacha la famille des Colocotronis à la politique russe ; le parti anglais soutint de son influence Mavrocordato et les Hydriotes ; mais quel intérêt rétrospectif offrirait aujourd'hui ces tristes épisodes ? Encouragées et entretenues par des intrigues étrangères, les querelles intérieures des petits peuples ne méritent pas d'occuper une place dans l'histoire ; tout au plus pourrait-on leur en assigner une dans les archives des chancelleries.

CHAPITRE XVIII

KHOSREW-PACHA

La campagne de 1823 fut surtout une campagne maritime. La Porte avait à cœur de reprendre sur les Grecs l'ascendant qu'elle avait perdu, moins par la défaite de ses armées que par l'impuissance de ses flottes. Ayant à reconquérir un archipel et une péninsule, rien ne lui était possible, si elle se laissait interdire par les brûlots hydriotes le seul chemin qui pût conduire ses troupes sur les territoires insurgés.

« La nomination d'un nouveau capitán-pacha qui passe pour un homme entreprenant, fin et délié, les levées de galiondjis qu'on presse en ce moment, annoncent, écrivait le capitaine de la *Médée*, le 13 février 1823, que la Porte armera encore au printemps; on pense toutefois qu'elle armera un plus grand nombre de frégates et moins de vaisseaux. »

La Porte ne voulait plus, en effet, exposer aux attaques des brûlots ces masses « mal dirigées et mal montées » qui semblaient ne sortir du Bosphore que pour aller au-devant d'un désastre. La flotte ottomane

devait, sans y comprendre cette fois la flotte égyptienne, destinée à opérer isolément, se composer de soixante-trois voiles, dont dix-sept appartenant aux régences barbaresques. Alger fournirait six navires, Tunis sept, Tripoli quatre. On faisait les plus grands efforts pour composer aussi bien que possible les équipages de cet armement, et l'on avait embauché des matelots européens en assez grand nombre; mais le principal espoir du sultan résidait dans le nouveau chef auquel la Porte venait de confier ses vaisseaux. L'homme appelé à de si hautes fonctions en remplacement du trop prudent Méhémet n'était plus un de ces personnages que la faveur du prince va souvent chercher en Turquie dans les rangs les plus humbles. Khosrew-Mohamed-Pacha avait derrière lui une longue carrière politique. Si Ali-Pacha pouvait être considéré comme le type du guerrier albanais, Méhémet-Ali comme la personnification du soldat rouméliote, Khosrew représentait bien le fonctionnaire turc tel qu'on nous l'a dépeint au début de ce siècle. Il avait été l'esclave du capitan-pacha, qui en 1801 reçut de la Porte la mission de reprendre possession de l'Égypte, et ce fut ce même capitan-pacha qui vint présider à l'installation de son ancien serviteur en qualité de gouverneur d'une province où l'autorité du sultan était à peine reconnue par les Anglais et par les mameluks. Khosrew fut ainsi jeté, avec le firman du sultan et un corps de troupes

sur lequel il ne pouvait en aucune façon compter, au milieu du plus affreux désordre qui ait jamais mis à l'épreuve la résignation d'un pacha ottoman. La sédition lui ravit et lui rendit tour à tour l'autorité. Il passa pendant cinq ans du palais à la geôle et de la geôle au palais. Le chef des Albanais, qui l'avait chassé, fut tué par ses propres soldats; Méhémet-Ali, qui l'avait d'abord emprisonné au Caire, le fit sortir de prison pour l'opposer comme le représentant légitime du sultan aux mameluks. Les Albanais le précipitèrent de nouveau du pouvoir pour y élever le gouverneur d'Alexandrie, ce Kurchid que nous avons vu en 1821 pacha de la Morée et assiégeant Ali dans Janina. Kurchid ne jouit pas longtemps de son élévation; Méhémet-Ali ameuta contre lui les troupes, qui ne voulaient accepter ni la suprématie des Albanais ni la domination des mameluks. Ces derniers événements se passaient en 1806, et la voix de la France était alors écoutée à Constantinople. Le consul de France à Alexandrie, M. Drovetti, fit plaider auprès du sultan la cause du seul homme qui lui parût capable de rétablir la paix en Égypte. Méhémet-Ali dut à l'intervention de notre ambassadeur la confirmation de l'autorité qu'il avait usurpée. Sa prédilection pour l'influence française n'a probablement pas eu dans le principe d'autre origine. Mais laissons Méhémet-Ali, et revenons à Khosrew.

Maltraité par tous les partis, Khosrew eût dû avoir en égale horreur l'Angleterre et la France. Les sympathies qu'on lui supposait pour nous faillirent mettre cependant sa vie en danger. Lorsque le maintien de l'ancien gouverneur fut devenu impossible en Égypte, le sultan Sélim l'avait envoyé en Bosnie. Là, Khosrew rencontra un consul de France qui ne tarda pas à prendre sur son esprit un étonnant ascendant. L'entrevue de Tilsitt n'avait pas encore décidé le puissant empereur des Français à laisser les destins de la Turquie s'accomplir. M. David, consul général à Bosna-Serai, entretint facilement Khosrew dans des sentiments favorables à la seule alliance qui pût alors balancer les dispositions malveillantes de la Russie et de l'Angleterre. « Khosrew, nous dit M. David, avait d'abord voulu se faire aimer, il en fut bientôt réduit à se faire craindre. Pour la moindre infraction à ses ordres, la tête du coupable tombait; à la moindre menace de guerre, son sabre sortait du fourreau. Brave militaire, homme de courage et de résolution, il admirait Napoléon et aimait les Français. Cette prédilection le rendit suspect à la populace. » Sélim III venait d'abdiquer en faveur de son neveu Mustapha. Le 24 juillet 1807, un capidji-bachi arriva en Bosnie. Il apportait à Khosrew, de la part du nouveau souverain, un sabre d'honneur. Tout ému, du moins en apparence, de ce témoignage flatteur de la bienveillance du nou-

veau souverain, le pacha combla le capidji de caresses et de présents; mais les émissaires du sultan ont souvent une distinction flatteuse à la main et un firman de mort caché dans la doublure de leur pelisse. Le capidji-bachi était un vieillard qui avait assisté autrefois au siège d'Otchakov par les Russes. Les fatigues du voyage, peut-être aussi le sorbet que Khosrew lui fit offrir au sortir du bain, l'obligèrent à s'aliter le 4 août; le 5, il était mort. Khosrew lui fit faire des funérailles splendides. Quelques mois après, Mustapha était étranglé, Mahmoud montait sur le trône, et Khosrew, dont le divan appréciait l'énergie, se voyait appelé au gouvernement de la Macédoine. Quelques historiens se sont obstinés à voir dans le pacha de la Bosnie « l'homme le plus astucieux et le plus faux qu'ait jamais produit l'empire ottoman ». Ce qui est certain, c'est qu'à diverses reprises Khosrew occupa les emplois les plus importants, qu'il vit successivement tomber autour de lui ses amis et ses adversaires, dirigea les affaires dans des circonstances éminemment critiques, et mourut plein de jours, chose assez peu commune à toute époque chez les hommes d'État de la Turquie.

M. le comte de Beaurepaire rendit visite au capitain-pacha le 3 avril 1823. Khosrew se montra plein d'ouverture, de confiance et d'humanité. Il entretint longuement le chargé d'affaires de France du but qu'il se proposait et des difficultés qu'il éprouverait

à l'atteindre. Les places de Nauplie, d'Hydra et d'Ip-sara étaient assurément des places de résistance ; là n'était pas pourtant le plus grand obstacle que l'amiral entrevoyait à l'accomplissement de ses desseins. « Il m'a parlé, écrivait M. de Beaurepaire, des rigueurs et des sanglantes exécutions qui ont eu lieu, particulièrement à Chio, comme d'un souvenir qui éloignerait de lui des gens à qui il va porter des paroles de pardon et de paix. Il ne désespère pas toutefois de convaincre les Grecs de la sincérité de ses intentions bienveillantes, car les Grecs le connaissent et savent que, bien différent de quelques autres capitans-pachas, il les a toujours bien traités. » Ce sujet amena Khosrew à parler de Kara-Ali, qui avait sauté l'année précédente devant Chio. « C'était pour moi, dit-il, un ancien et fidèle compagnon d'armes. Je l'aimais et je connaissais tout son mérite. »

Le temps s'écoulait, et la flotte ottomane restait toujours mouillée devant Constantinople. Le capitain-pacha se refusait absolument à prendre la mer avant d'avoir complété l'organisation de ses équipages, composés en majeure partie de gens étrangers à la profession de marin. Enfin le 24 avril, un peu rassuré « par la désunion des Grecs, qui semblait à son comble en Morée, par la peste qui frappait une partie de leur population », il consentit à quitter le Bosphore, mais ce fut pour s'arrêter aux Dardanelles. Le 17 mai, il y était encore. L'escadre

barbaresque, composée d'une douzaine de frégates ou corvettes, l'attendait devant Ténédos. Il la rejoignit le 21 mai avec quarante-quatre bâtiments, dont dix-huit ou vingt frégates et un seul vaisseau. Menacés à la fois par la flotte de Constantinople et par l'escadre d'Égypte, « les Grecs, nous dit le capitaine de Rigny, prirent le parti d'observer ce formidable armement en l'évitant ». Cinquante voiles se réunirent dans les eaux d'Ipsara; une autre division s'établit en croisière sous Candie, et, les contributions levées à la hâte dans les îles désarmées n'ayant pas suffi, des bâtiments isolés allèrent « rapiner » sur les côtes de Syrie, de Chypre et d'Égypte. « Sous prétexte de molester les Turcs, écrivait le capitaine de la *Médée*, ces prétendus corsaires inquiètent beaucoup les pavillons européens. »

Le 2 juin 1823, le chef de notre station navale eut, comme M. de Beaurepaire, une entrevue avec le capitan-pacha. Il le rencontra dans les eaux de Métélin, où la flotte ottomane, qui comptait alors quinze frégates, treize corvettes et une soixantaine de bâtiments d'un rang inférieur, embarquait les troupes que des bateaux lui amenaient de tous les points de la côte d'Asie. « Après quelques préliminaires très-polis », la conversation tomba sur les Grecs. Khosrew fut le premier à reconnaître « qu'on avait mal agi avec eux ». Les exécutions de Constantinople et le massacre de Chio avaient dû exaspérer

les révoltés ; son plan à lui était tout autre. Les moyens d'action dont il disposait étaient puissants ; il lui serait sans doute facile d'entreprendre une attaque sur Samos. « La chose paraissait tout à fait sourire au Grand Seigneur » ; mais on verrait alors se renouveler les scènes désastreuses de Chio : Khosrew préférait enfreindre ses ordres. Ce n'était pas la première fois qu'il était revêtu de la dignité de capitan-pacha. Les insulaires, en particulier les Hydriotes, avaient toujours rencontré en lui un protecteur ; sa seule élévation au poste de grand amiral suffisait pour indiquer de la part du sultan des dispositions plus clémentes. Après avoir ainsi exposé au capitaine de Rigny ses projets avec une grande apparence d'abandon, Khosrew ne crut pas s'être encore suffisamment affranchi des formes diplomatiques. « Laissons là, dit-il au capitaine de la *Médée*, toutes les circonlocutions d'une inutile étiquette et parlons en soldats. Que penseriez-vous d'une proposition d'accommodement adressée à Hydra par votre entremise ? — Sur quelles bases ? — La soumission et la remise des armes. — Quelle sera la garantie ? Ma parole. — Les Hydriotes me doivent beaucoup ; ils savent qu'on peut se fier à moi. » Le capitaine de Rigny eut la politesse de ne pas démentir le pacha ; il ne se sentit pas suffisamment fondé à demander aux Grecs la remise de leurs armes et « à leur répondre des suites ».

A quelques jours de là , le capitan-pacha quittait les eaux de Métélin et allait débarquer ses troupes sur les côtes de l'île de Négrepont. « J'ai été témoin , écrivait le capitaine de Rigny le 6 juillet 1823, de cette première preuve de modération : les flammes de quarante villages incendiés ont éclairé pendant toute une nuit la *Médée* et le *Silène*. La présence de nos bâtiments dans ces parages n'a pas été inutile au salut de ceux des Grecs qui ont pu gagner la rive. Nous avons aussi recueilli beaucoup de malheureux qui, entassés dans de frêles embarcations , se trouvaient livrés sur la mer aux horreurs de la faim. » Une autre irruption de la flotte turque dans le golfe de Volo avait été également sanglante. Le capitan-pacha passa ensuite devant Coron et devant Modon, qu'il ravitailla. Il alla jeter enfin le reste de ses troupes à Patras.

La flotte égyptienne , forte de soixante voiles , était de son côté arrivée à Rhodes. Elle devait attaquer et brûler Caxos , se porter sur Candie , et rejoindre de là le capitan-pacha avec ses bâtiments de guerre. La peste , qu'elle apportait , et qui régnait déjà dans une partie des îles , suspendit ses opérations et l'obligea bientôt à rentrer à Alexandrie. Les Grecs restèrent ainsi pendant plus d'un mois les maîtres dans l'Archipel. Ils en profitèrent pour ravager la côte d'Asie. Cent vingt voiles parties d'Ipsara débarquèrent trois mille hommes dans le canal de

Mitylène. Après avoir brûlé Sandarlik, Guzel-Hissar, Mosco-Nisi, les Grecs se rembarquèrent, et tentèrent une nouvelle descente sur l'île de Métélin. Là ils réussirent à enlever quelques femmes turques appartenant à la riche famille des Kara-Osman-Oglou. Jusqu'alors ils avaient tout massacré sans tenir compte de l'âge ou du sexe; ils cédèrent cette fois à l'appât d'une rançon de cinq cent mille piastres. Immédiatement les Turcs égorgèrent quinze cents Grecs à Pergame. Quel était le provocateur? de quel côté étaient les représailles? Il serait assurément injuste d'imputer les horreurs de cette guerre féroce à un seul parti; on ne peut oublier cependant que les Turcs avaient eu durant près de cinq siècles le gouvernement des Grecs; n'étaient-ils pas jusqu'à un certain point responsables de l'état de civilisation dans lequel ils les avaient laissés?

En apprenant les descentes opérées sur les côtes de l'Asie Mineure, le capitaine de Rigny s'était empressé de se rapprocher de Smyrne, « craignant qu'il n'arrivât quelque malheur dans cette ville »; mais les consuls européens avaient pris les devants. Ils avaient adressé aux Grecs une sorte de sommation pour les inviter à s'abstenir de pousser leurs incursions dans le golfe où tant d'intérêts neutres se trouveraient inévitablement compromis par leur présence. Les Grecs respectèrent cette interdiction, ils ne cessèrent pas pour cela leurs rapines. Les

marins d'Hydra et d'Ipsara ne vivaient depuis quelques mois que du produit de leurs pillages. Les coffres des primats albanais étaient vides. Condouriotti, Tombazis, demandaient en vain au gouvernement central de l'argent pour équiper et faire agir la flotte; l'argent manquait partout. Le riche butin fait sur les armées turques restait entre les mains de la faction militaire dont Colocotroni venait de se déclarer le chef. La dime des îles, levée par les éparques, rentrait avec difficulté. Des prêteurs aventureux s'étaient, il est vrai, présentés; on n'avait pu s'entendre sur la nature du gage. Les Grecs ne pouvaient offrir en garantie que les propriétés turques confisquées en Morée, et la restitution de ces biens serait, — on n'en pouvait douter, — la première condition d'un arrangement pacifique. Rendue plus turbulente encore par sa détresse et par son inaction, la milice navale n'aurait pas hésité à tourner ses armes contre les primats, si ceux-ci, cédant aux représentations des commandants étrangers, eussent voulu lui refuser des patentes de course. La piraterie était un mal endémique dans l'Archipel. Comment se flatter de la faire disparaître quand elle devenait, pour ainsi dire, le gagne-pain de toute une population famélique?

L'affreux désordre qui régnait chez les Grecs aurait dû favoriser singulièrement les projets de répression du sultan Mahmoud; mais la Turquie avait

aussi ses embarras intérieurs. Les janissaires, qui mettaient tant d'ardeur à massacrer les chrétiens sur les rives du Bosphore et dans les rues de Smyrne, en montraient beaucoup moins quand on les pressait d'entrer en campagne. Quinze bataillons avaient reçu l'ordre de se disposer à marcher; ce fut par un vaste incendie qu'ils répondirent. L'arsenal militaire de Tophana fut entièrement détruit, et cet accident contribua beaucoup à paralyser les préparatifs de la campagne. L'armée destinée à envahir la Morée ne devait pas cette fois pénétrer dans la péninsule par l'isthme de Corinthe. Les troupes de la Thessalie, composées en majeure partie de cavaliers, se borneraient à ravager la Grèce orientale; la principale armée, formée des contingents des deux Albanies, se concentrerait sur les bords du golfe de Lépante, où la flotte ottomane irait la rejoindre. Le 20 juillet 1823, les Turcs, au rapport du capitaine de Rigny, n'avaient encore rien entrepris sur le Péloponèse, « soit que le capitan-pacha dans le golfe de Lépante, Yusuf-Pacha à Patras, Mustapha-Pacha et le corps de troupes qu'on rassemblait à Larisse cherchassent à combiner leurs mouvements, soit que ces lenteurs provinssent de difficultés locales, de l'indécision avide des Albanais ou de l'impossibilité d'un plan concerté ».

CHAPITRE XIX

LE CAPITAINE DROUAULT. LORD BYRON.

Le moment est venu de montrer dans quelle situation respective le nouveau plan de campagne adopté par le sultan Mahmoud allait trouver les insurgés de l'Acarnanie et les Albanais. Le jour même où Dramali-Pacha établissait son quartier général à Corinthe, le 16 juillet 1822, un autre pacha non moins entreprenant, mais destiné à une meilleure fortune, Méhémet-Reschid, conduisait ses cavaliers à la charge contre une colonne qui s'était imprudemment avancée jusque sous les murs d'Arta. Les Grecs perdirent dans cette malheureuse affaire, à laquelle on donna le nom de bataille de Péta, quatre cents de leurs meilleurs soldats et les trois quarts de leurs officiers philhellènes. Le 6 novembre 1822, le nouveau pacha de Janina, Omer-Vrioni, rejoignit Méhémet-Reschid, et dix mille Ottomans vinrent camper devant Missolonghi. Cette place ne possédait alors que six cents défenseurs, un fossé de quelques pieds de profondeur et quatorze canons montés sur ses remparts. Si imparfaitement

fortifiée qu'elle pût être, Missolonghi n'en était pas moins à cette heure la clef de voûte de l'insurrection. Si elle succombait, les Turcs traversaient sur-le-champ le golfe de Patras et allaient donner la main aux troupes de Dramali-Pacha, établies depuis leur échec dans la plaine de Corinthe. Mavrocordato se jeta dans Missolonghi et déclara sa ferme résolution d'y périr.

Ce fut lui qui anima, qui soutint, qui dirigea la défense. Petro-Bey, Zaïmis, Delyannis, accoururent de la Morée à son appel. Le 20 novembre, sept bricks hydriotes chassèrent les bâtiments que Yusuf-Pacha avait envoyés de Patras mettre le blocus devant Missolonghi, des munitions arrivèrent de Livourne, et la garnison se trouva portée par les renforts que lui amenèrent d'autres chefs moréotes au chiffre de deux mille cinq cents hommes. Harcelé sur ses derrières par les Grecs de l'Acarnanie et de l'Étolie, Omer-Vrioni résolut de brusquer l'attaque. L'assaut fut donné le 6 janvier 1823 au point du jour. Une volée de mousqueterie tirée à bout portant suffit pour repousser les volontaires albanais. Une seconde colonne, composée des Turcs de Méhémet-Reschid, laissa deux cents morts sur le terrain. Six jours après cet échec, Omer-Vrioni se retirait par Vrachori et Karavasera sur Arta.

La campagne de 1823 menaçait la Grèce occidentale d'un danger plus sérieux. Tous les contingents

de la haute et de la basse Albanie avaient été cette fois convoqués. Le gouverneur de Scutari, Mustai-Pacha, réunit à Ochrida, sur les confins de la Macédoine, cinq mille Guègues musulmans et trois mille catholiques mirdites. Le 21 août 1823, la première division de cette petite armée, composée d'environ quatre mille hommes, atteignait la vallée de Karpenisi, et établissait son bivac au pied des montagnes où le Sperchius prend sa source. Pour se rendre de Karpenisi à Vrachori, il ne lui restait qu'une faible distance à franchir; mais les sentiers les plus difficiles des Alpes peuvent seuls se comparer à cette route, tracée à travers une succession de passages effrayants et de rochers gigantesques. Marco Botzaris partit de Vrachori avec quatre cen's Souliotes, et surprit à minuit le camp des Guègues. Les troupes ottomanes, brusquement assaillies au milieu de leur sommeil, prirent la fuite. Marco Botzaris se précipita vers la tente du bey. Cette tente avait été dressée dans un enclos et se trouvait gardée par les Mirdites. Les vaillants soldats qui comp'ent les compagnons de Scanderbeg parmi leurs ancêtres défendirent avec acharnement l'enceinte que les Souliotes tentaient d'escalader. Au moment où Marco Botzaris, s'appuyant sur son long fusil, s'apprêtait à franchir la muraille, une balle vint le frapper au front. Il tomba; les Souliotes emportèrent son corps et laissèrent le champ

de bataille aux Mirdites. Quelques jours après cette fatale escarmouche, Mustai-Pacha arrivait à Karpenisi. Il trouva la route de Vrachori ouverte, et opéra sans peine dans cette ville sa jonction avec les troupes venues de Janina. Au mois d'octobre 1823, les deux corps combinés attaquaient Anatolikon, n'osant pas encore s'adresser à Missolonghi. Le 12 décembre 1823, ils avaient lancé sur Anatolikon deux mille bombes; les maladies leur avaient enlevé deux mille hommes. Omer-Vrioni et Mustai-Pacha jugèrent prudent de renoncer à une entreprise que l'approche de l'hiver pouvait convertir en désastre. Ils opérèrent leur retraite, plus pressés de se séparer que désireux de combiner une seconde fois leurs efforts. Ainsi se termina la campagne de 1823 dans la Grèce occidentale. Le peu d'importance de cette diversion laissait tout l'intérêt se concentrer sur les opérations de la flotte, opérations dont le sultan se promettait encore de sérieux résultats.

Le capitan-pacha n'avait fait qu'un très-court séjour dans le golfe de Lépante. Vers la fin du mois de septembre 1823, il ramenait son escadre à travers l'Archipel. Provoqué par les batteries que les Grecs avaient établies sur l'île de Tine, il reçut dédaigneusement cette insulte. « Sa conduite, écrivait le capitaine de Rigny, annonce quelque modération envers les îles désarmées; elle décèle aussi

une certaine timidité vis-à-vis des autres. » A la fin du mois d'octobre, le capitan-pacha était dans le golfe de Volo, et s'emparait de Tricheri, position d'où il pouvait faire passer aisément ses troupes dans la Phtiotide. « Ce mouvement, écrivait encore le capitaine de Rigny, paraît avoir pour but de se mettre en communication avec les troupes turques qui bloquent Missolonghi. Si cette opération a des suites, la position des Grecs sera critique, et je pense qu'ils ne devraient pas attendre pour capituler avec un ennemi dont, au dernier moment, ils auront tout à redouter. » Le fantôme de la puissance ottomane faisait donc encore illusion aux esprits les plus perspicaces ! A chaque nouvel effort de la Porte, il semblait que les Grecs dussent être écrasés sous le large pied du colosse ; on les retrouvait à l'issue de la campagne plus vivants, plus alertes, plus déterminés que jamais. Le 7 novembre 1823, à cette date où le capitaine de Rigny exprimait ainsi ses inquiétudes sur le sort de l'insurrection, ce n'était ni Anatolikon, ni Missolonghi qui capitulait, c'était l'Acro-Corinthe dont les Grecs prenaient possession pour la seconde fois. Au même moment, le capitan-pacha était attaqué dans le golfe de Volo. Un brûlot ipsariote abordait sa frégate, et peu s'en fallait que Khosrew n'eût le sort de Kara-Ali. A cette vue, le désordre se mettait dans son escadre : pour la rallier, il ne trouvait d'autre moyen que de fuir jus

qu'aux Dardanelles, abandonnant Trikeri et Skia-thos aux Grecs.

« Ainsi, disait le capitaine de Rigny, revenu de ses appréhensions, les formidables armements des Turcs ont été sans effet, et, malgré leur misère, la confiance va renaître parmi les insurgés. La troisième année de la révolution grecque est près d'être accomplie; les efforts combinés des flottes et des corps ottomans n'ont abouti à rien. Livrés à eux-mêmes, les Turcs ne sauraient soumettre les Grecs que par la *transplantation* et à la suite de cruautés inévitables. Ce gouvernement ne peut agir que par des ressorts analogues à sa nature. Lui conseiller l'humanité, la clémence, l'ordre, l'exiger jusqu'à un certain point, c'est lui ôter tous ses moyens d'action. D'un autre côté, les Grecs, divisés aussitôt que l'événement leur sourit, ne peuvent guère aller au delà de ce qu'ils ont fait. Ils ne renverseront pas l'empire ottoman; il faut donc qu'ils vivent à ses côtés. » Détacher un rameau pour sauver le trône, mettre surtout et le plus promptement possible un terme à cette horrible guerre, telle aurait dû être la pensée de tous les hommes d'État de l'Europe. Malheureusement les souverains entretenaient alors d'autres projets; ils venaient de se déclarer résolus « à repousser partout le principe de la révolte, sans examiner de quelle manière, ni dans quel pays ce principe se montrerait ».

Le 1^{er} avril 1823, on avait appris à Smyrne qu'une rupture était imminente avec l'Espagne; le 26 mai, que nos troupes étaient au cœur de la Péninsule; le 4 novembre, on était informé de la reddition de Cadix. Le prince Mavrocordato et quelques autres personnages influents s'étaient depuis longtemps efforcés, dans les entretiens confidentiels qu'ils avaient eus avec le chevalier de Rigny, d'effacer l'impression qui pouvait rendre les rois de l'Europe défavorables à la cause de la Grèce. « Il ne faudrait pas croire, écrivait M. de Rigny le 5 décembre 1823, que les Grecs n'aient pas été frappés du coup qui a abattu les cortès. Leurs chefs étaient très-attentifs aux conditions qui seraient accordées aux révolutionnaires de la Péninsule. Ils nous interrogeaient à ce sujet avec anxiété, et lorsque nous leur avons répondu : aucune ! leur surprise a paru accompagnée de quelques regrets. »

Ce fut dans cette situation que le capitaine de Rigny laissa le peuple qu'il devait plus tard contribuer si puissamment à délivrer. Il le laissa en proie à ses discordes intestines, en butte à tous les soupçons, à toute la malveillance que l'anarchie ne manque jamais d'inspirer. Dès le mois d'août, il avait annoncé au ministre de la marine que « les constantes douleurs dont il était atteint et les fièvres tierces qui venaient de le surprendre le contraindraient probablement à demander son rappel ». Il résista pendant

tout l'hiver, s'opiniâtrant à ne pas quitter le théâtre où il se sentait lui-même si utile et où le gouvernement du roi ne pouvait se décider à le remplacer. Enfin le 28 mars 1824, le vice-amiral commandant de la marine à Toulon remit au capitaine Drouault les instructions qui lui conféraient le commandement de la station du Levant. Le capitaine Drouault devait, avec la frégate *la Galatée*, se rendre à Smyrne en passant par Tunis; la frégate *la Junon*, accompagnée de la gabare *la Truite*, recevrait, pour le transporter jusqu'à Ténédos, le général comte Guillemillot, chargé de représenter le roi Louis XVIII auprès de la Porte Ottomane.

Le 20 mai 1824, la *Junon* et la *Truite* entraient dans l'Archipel; le 23, ces deux navires commandés, le premier par le chevalier de Cheffontaines, capitaine de vaisseau, le second par le lieutenant de vaisseau Graëb, étaient ralliés devant Milo par la *Galatée*, arrivant de Tunis sous les ordres du capitaine Drouault, par la *Médée*, que le capitaine de Rigny amenait de Smyrne avec le brick *le Cuirassier*, la gabare *la Chevrette*, les goëlettes *l'Estafette* et *l'Amaranthe*, dont les commandants étaient alors le capitaine de frégate Le Blanc, les lieutenants de vaisseau Perrey, Ricaudy et Bezard. La *Médée* et la *Galatée* escortèrent seules le nouvel ambassadeur de France jusqu'à l'entrée du canal des Dardanelles; la *Truite* le conduisit à Constantinople. Le 30 mai, le

capitaine de Rigny remettait le commandement de la station au capitaine Drouault et appareillait du port de Folieri pour rentrer à Toulon.

Né à Lorient le 10 avril 1775, le capitaine Drouault comptait en 1824 près de trente ans de service. La marine française ne possédait pas d'officiers dont la réputation fût mieux établie. « Modèle de bravoure et de désintéressement », — ce sont les expressions mêmes de l'amiral Duperré, — il avait étonné les pilotes de la Plata par la hardiesse de ses manœuvres lorsqu'en 1820 il conduisit la frégate *la Duchesse de Berry* sur la rade de Buenos-Ayres. C'était un homme de mer de la vieille école, un homme de guerre de la trempe de ces capitaines à qui l'empire n'eut point à regretter d'avoir confié ses premiers équipages de haut bord. Il avait combattu les Anglais de 1794 à 1815; s'il leur pardonnait les deux blessures qu'il avait reçues sur la *Loire* dans la campagne d'Irlande, sur le vaisseau *l'Auguste* au siège d'Anvers, il ne les tenait pas aussi aisément quittes de celles que leurs armes victorieuses avaient infligées à notre amour-propre national. Dans la station dont on le chargeait, M. Drouault ne vit pas d'intérêt plus pressant que de contrecarrer les projets ambitieux des éternels ennemis dont il avait appris à redouter la perfide habileté bien plus que la puissance. Ce sentiment jaloux ne devait pas l'incliner vers la Grèce. « La Morée, disait-il, est entièrement

sous la domination des Anglais. Ils ont donné de l'argent; ils en donnent et en promettent encore. » Le premier emprunt grec venait en effet d'être contracté à Londres. Le revenu de la Grèce entière ne dépassait pas deux millions de francs. Les prêteurs anglais consentaient à verser plus de sept millions, c'est-à-dire à peu près le revenu de quatre années, entre les mains d'une faction engagée dans la guerre civile. Faut-il s'étonner qu'une pareille confiance ait paru suspecte à un homme aussi prévenu contre l'Angleterre que l'était le commandant de la *Galatée*?

Les mêmes ombrages se reproduisaient avec plus de vivacité encore à Constantinople. Peu initié aux franchises d'un peuple libre, le sultan Mahmoud trouvait fort étrange qu'un gouvernement allié tolérât vis-à-vis de ses sujets rebelles un appui aussi manifeste. Son mécontentement ne fit que s'accroître quand il apprit qu'un pair d'Angleterre était arrivé à Missolonghi et figurait ouvertement dans les rangs des insurgés. Le 5 janvier 1824, lord Byron, trompant la surveillance de la croisière turque, avait pris terre à Missolonghi. Le 19 avril de la même année, une foule émue assistait à ses obsèques. La Grèce porta le deuil de cet étranger qui, vieux à trente-six ans, mécontent de lui-même, désabusé des autres, était venu chercher, sur un territoire voué aux luttes héroïques, « la tombe d'un soldat », et n'y avait,

par une amère ironie du sort, rencontré que la fièvre. « Dans ce panier à vase, il y avait, suivant l'expression de Byron lui-même, moins de chance de finir par une balle que par la quinine. » Des déceptions de tout genre contribuèrent à enflammer le sang ardent du poète. Missolonghi présentait alors un triste spectacle. Tous les chefs sauvages de la montagne y étaient accourus avec leur troupe. Mavrocordato y avait amené cinq mille hommes, qu'il ne trouvait ni le moyen de nourrir, ni le moyen de payer. La plage était encombrée de marins déserteurs, la ville remplie de clameurs et de meurtres, et pendant ce temps « les barons allemands, les volontaires anglais, les idéologues qui voulaient avant tout faire fleurir sur ce sol nouveau la liberté de la presse », ne manquaient pas une occasion de se quereller. N'était-ce pas là cependant ce que Child-Harold devait s'attendre à trouver à Missolonghi? Quiconque avait visité la Grèce courbée sous le joug des Turcs ne pouvait penser qu'une pareille domination y eût formé « des hommes de Plutarque ». Lord Byron se jeta donc tête baissée et de gaieté de cœur au milieu des intrigues, des folies, des désordres qui allaient fatiguer, jusqu'à les briser, les ressorts de son âme. Sa résolution ne fut pas celle d'un esprit qui a conservé son sang-froid; on la dirait prise au sortir d'un banquet, sous l'influence des fumées d'un vin capiteux. Ce fut, pour emprunter le langage sarcastique

du poète, « un moment d'intoxication » ; mais cette intoxication lui inspira le plus noble et le plus généreux mouvement de sa vie. Gardons-nous de railler les enthousiasmes qui ont échauffé notre jeunesse ! Si, pour remplacer ces soleils éteints, le ciel ne se hâtait d'allumer de nouveaux foyers, la vie aurait bientôt, avec la chaleur, disparu de la surface de la terre.

CHAPITRE XX

PRISE DE CAXOS PAR LES ÉGYPTIENS LE 19 JUIN,
D'IPSARA PAR LES TURCS LE 4 JUILLET 1824.

La Porte en 1824 eût été fort embarrassée de constituer de nouvelles armées. Les janissaires continuaient de répondre par la sédition et par l'incendie au moindre appel que le sultan ou les ulémas adressaient à leur zèle ; les gouverneurs de Scutari et de Janina réussissaient à peine à maintenir leur autorité dans leurs propres pachaliks ; les levées asiatiques ne fournissaient plus que des troupes découragées. Il ne restait donc au sultan, pour venir à bout de l'insurrection, qu'une ressource : il fallait qu'il se confiât sans réserve à son puissant vassal le vice-roi d'Égypte. Pendant que la Turquie s'épuisait en efforts toujours impuissants, Méhémet-Ali n'avait pas cessé un instant de poursuivre ses préparatifs militaires. Il avait voulu avoir des troupes instruites à l'européenne ; dès les premiers mois de l'année 1824, quinze mille réguliers attendaient au port d'Alexandrie l'ordre de s'embarquer ; huit mille autres faisaient l'exercice au Caire. Le destructeur des mameluks

n'était pas homme à se laisser arrêter dans l'exécution de ses desseins par les résistances d'une opposition frondeuse. Le gouverneur de la citadelle du Caire, soupçonné de désapprouver l'introduction en Égypte du nizam-djeditd, paya de sa tête son attachement à la vieille tactique albanaise. Si peu novateurs que pussent être les Turcs qui entouraient encore Méhémet-Ali, ils comprirent sans peine la portée de ce terrible exemple ; à dater de ce jour, la fantaisie ne vint à aucun d'eux de contester la supériorité de la charge en douze temps. Le colonel Sève fut à la même époque introduit au sein de l'islamisme sous le nom de Solimam-Bey, et l'armée égyptienne eut en sa personne un des plus vaillants généraux qui aient jamais conduit des troupes de nouvelle formation au combat.

Avant de se résoudre à conférer à Méhémet-Ali le commandement suprême des forces de terre et de mer qui devaient agir contre la Morée, le sultan Mahmoud lui avait déjà confié le soin de soumettre la Crète. Au mois de juin 1822, le gendre du vice-roi d'Égypte, Hassan-Pacha, débarquait à la Sude cinq mille Albanais. Au mois de mars 1824, Hussein-Bey achevait la conquête de l'île. Dévastée par le fer et par le feu, la Crète faisait présager aux îles de l'Archipel et à la Morée le sort qui les attendait. Les catholiques et leurs protecteurs eux-mêmes commençaient à en éprouver quelque alarme. « Les Turcs,

écrivait M. le comte de Beaurepaire au capitaine Drouault, ne savent pas toujours distinguer l'innocent du coupable. Le vice-roi a été trop contrarié de la conduite de ses soldats en Crète pour que nous puissions nous reposer entièrement sur la docilité de ces troupes à suivre les instructions que Méhémet-Ali n'aura sans doute pas refusées à la sollicitation de notre consul. » Pour désintéresser la France, la Porte affectait en effet de distinguer soigneusement les populations qui suivaient le rit latin des rebelles appartenant à la religion orthodoxe. « Nous connaissons, disait au mois d'octobre 1823 le capitain-pacha, revenu de Patras, au capitaine de Rigny, la répugnance avec laquelle les catholiques coopèrent aux efforts de la Grèce insurgée. » L'intelligent et loyal capitaine ne s'était pas laissé prendre à cet artifice. « Khosrew m'offrait, écrivait-il au ministre, beaucoup plus que je ne lui demandais et que je n'ai voulu accepter. » Méhémet-Ali, plus empressé encore, se chargeait d'aplanir les difficultés qu'on avait éprouvées jusqu'alors pour la reconstruction de l'église du Mont-Carmel. « Désireux de faire quelque chose qui pût être agréable à la France », il avançait sur son propre trésor au pacha d'Acre, Abdullah, les fonds nécessaires pour cet objet. La France fort heureusement sut résister à toutes ces séductions cauteleuses. Nous verrons bientôt son gouvernement en donner une preuve éclatante.

Du moment que l'invasion ottomane n'avait plus pour point de départ la Roumélie et l'Albanie, qu'il lui fallait traverser l'Archipel dans toute sa longueur avant d'arriver en Morée, le premier soin du vice-roi et du sultan devait être de prendre des mesures efficaces pour garantir aux troupes embarquées la sécurité du trajet. Tout transport séparé par quelque accident du gros de la flotte était à peu près certain d'être capturé, tant qu'on n'aurait pas réduit à l'obéissance les îles où se préparaient les armements ennemis. L'île de Caxos était particulièrement odieuse à Méhémet-Ali, car c'était de Caxos que partaient d'ordinaire les entreprises dirigées contre l'Égypte. Hassein-Bey reçut l'ordre de compléter la conquête de la Crète par l'enlèvement de ce nid de pirates. Trois frégates et dix corvettes choisies pour cette expédition partirent d'Alexandrie sous les ordres d'Ismaël-Gibraltar. Cet Ismaël était un marin hardi, entreprenant, digne en tout point de l'école à laquelle il s'était formé, — nous voulons parler de l'école des corsaires barbaresques. Le capitaine de Reverseaux l'avait vu en 1823 « parcourir audacieusement l'Archipel et défier les armements grecs avec une seule frégate ». La nouvelle entreprise dont on chargeait cet amiral égyptien exigeait de la résolution et de la promptitude. Par son aridité et sa côte de fer, Caxos ressemble beaucoup à Hydra. Les Grecs étaient parvenus à loger sur ce roc stérile sept mille habitants,

dans une de ses criques quinze bricks et quarante bateaux, qui depuis trois ans désolaient les côtes de Caramanie, de Syrie et d'Égypte. Les Caxiotes se montraient rarement dans les rangs de la flotte régulière. On les accusait, non sans raison, d'avoir un penchant des plus décidés pour la piraterie. Au mois d'avril 1823, le capitaine Lalande, sur le brick-aviso *la Gazelle*, reçut mission de leur aller réclamer vingt-cinq mille piastres en indemnité d'un bâtiment français dépouillé par eux. Il leur signifia le vif déplaisir que causait au commandant de la station leur conduite. Depuis cette époque, les Caxiotes s'étaient trouvés sous le coup de soupçons plus graves encore; on n'hésitait pas à leur attribuer la disparition de navires qui n'étaient jamais arrivés à leur destination et dont on avait en vain demandé des nouvelles à toutes les criques de l'Archipel. Impitoyables pour les prisonniers turcs, ils étaient gens, disait-on, quand ils avaient pillé un bâtiment neutre, à cacher sans scrupule leurs méfaits au fond de ces abîmes « qui ne racontent pas d'histoires ». Fondées ou non, ces accusations, quand ils furent attaqués, éloignèrent d'eux toute intervention étrangère. Le 19 juin 1824, à la faveur de la nuit, Hussein-Bey débarqua sur la côte qui regarde Candie trois mille de ses Albanais. Ces hardis montagnards escaladèrent lestement les rochers et investirent en silence les quatre villages bâtis sur la hauteur. Surpris à l'improviste,

les Caxiotes n'étaient pas de taille à lutter corps à corps avec leurs agresseurs. Tout homme capable de porter les armes fut égorgé sur-le-champ. Les vieilles femmes partagèrent ce triste sort; les jeunes et les enfants, au nombre de deux mille, furent transportés sur le marché d'Alexandrie.

Le désastre de Caxos répandit la consternation dans la Grèce, il éveilla peu de sympathie parmi les neutres. Un pareil événement était tout au plus de nature à faire baisser le taux des assurances sur les places de Marseille et de Trieste. Il n'en fut pas de même pour la catastrophe qui un mois plus tard atteignit Ipsara. Les Ipsariotes avaient pris à bon droit possession de la faveur publique. Il suffit d'un héros pour illustrer un peuple; Canaris n'avait pas de rival dans l'admiration de tous ceux qui suivaient avec anxiété les efforts de la Grèce. Le coup qui allait frapper sa patrie ne pouvait que retentir douloureusement dans le cœur des philhellènes.

Le soin de réduire Ipsara avait été laissé à la flotte de Constantinople. Le 20 avril 1824, Khosrêw quitta le Bosphore avec une flotte de quatre-vingt-deux voiles, dont un vaisseau de soixante-quatorze, un vaisseau rasé, cinq frégates, quarante-cinq corvettes, bricks, goëlettes ou canonnières, trente bâtiments de transport, sur lesquels étaient embarqués trois mille janissaires et Arnauts. Après une fausse attaque sur l'île de Skiathos, le capitain-pacha vint mouiller au

port Sigry de Métélin, et y fut rejoint par onze mille hommes des contingents d'Asie. Il était évident dès lors qu'il allait tenter « un coup décisif » sur Ipsara. « Les habitants, écrivait M. de Reverseaux, adjoint par le ministre de la marine en qualité d'attaché naval à l'ambassade de Constantinople, sont disposés à la plus vigoureuse résistance. Ils veulent se montrer dignes de leurs héroïques aïeux, et ont fait jurer à deux cents Albanais désignés pour garder leurs femmes et leurs enfants enfermés dans un couvent de les massacrer tous en cas de défaite. » La population ipsariote proprement dite ne dépassait pas sept mille âmes; mais les réfugiés de Chio, d'Aivali, de Smyrne avaient en 1824 porté le chiffre des habitants à près de trente mille.

Située à la hauteur de l'île de Chio, dont la sépare un canal de trois lieues de large, Ipsara n'est qu'un rocher dont la plus grande longueur n'excède pas quatre milles, et qui, sur presque tout son pourtour, présente des escarpements inabordables, inaccessibles, tranchés à pic. Ce boulevard naturel, sur lequel les Ipsariotes se reposaient en partie du soin de leur défense, a cependant deux points vulnérables : au nord une anse peu profonde que borde et termine la plage de Kanalo, au sud la petite baie de Choralolimani comprise entre la pointe de Paleocastro et la pointe de Saint-George. Cette crique, exposée aux vents du sud-est, servait de port aux

Ipsariotes. Entre la côte occidentale et l'îlot d'Anti-Psara, distant de un mille et demi, s'étendait la rade extérieure : c'est là que cinquante bricks, en partie désarmés, se tenaient depuis près d'un mois à l'ancre. De construction toute récente, la ville avait été bâtie sur la presqu'île de Paleo-Castro. Un morne abrupt la dominait et portait à son sommet, sur la face qui surplombe la mer, le principal ouvrage d'Ipsara, le fort de San-Nicolo, construit à la turque, armé de onze canons.

Le capitaine de Villeneuve-Bargemont commandait alors dans les mers du Levant la corvette *l'Isis*. Le 30 juin 1824, il fut rejoint dans les eaux d'Ipsara par la goëlette *l'Amaranthe*, placée sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bezard. Un officier, M. Bouchet, fut sur-le-champ envoyé à terre. Il trouva tous les Ipsariotes sous les armes. « Nous saurons, disaient-ils, prouver notre fidélité à la Grèce. Que le capitana-pacha débarque sur cette île autant de Turcs qu'il pourra ! nous voudrions qu'il en amenât cinquante mille. » Le 2 juillet, à la pointe du jour, la flotte ottomane, venant de Métélin, se dirigeait, à la faveur d'un léger vent du nord, vers la pointe nord-ouest d'Ipsara. Cette flotte, qui ne comptait pas alors moins de cent quatre-vingts voiles, formait une longue ligne dont la tête et la queue, placées sous la protection de quelques frégates, se composaient en majeure partie de bâtiments à rames. Le vaisseau

du capitan-pacha s'était posté au centre. Dans l'après-midi, la brise fraîchit un peu et permit à l'armée turque de s'approcher de la baie du nord, que le capitan-pacha avait reconnue en personne quelques jours auparavant et qu'il avait choisie pour y opérer la descente. A sept heures du soir, les bricks et les canonnières ouvrirent le feu sur les batteries qui défendaient cette partie de la côte. Les Grecs ripostèrent, et pendant toute la nuit la canonnade se prolongea « un peu au hasard ». Le lendemain 3 juillet, à la pointe du jour, par un temps magnifique et un calme parfait, les bateaux à rames jetèrent sur deux points différents de la baie une masse de troupes qui, soutenues par le feu nourri des bâtiments, refoulèrent sans peine le cordon de pallikarès auquel on avait confié la surveillance plutôt que la défense des crêtes. Assaillants et défenseurs, tous se précipitèrent pêle-mêle vers une petite batterie. La lutte s'engagea sur ce point et devint bientôt acharnée; pendant plus d'un quart d'heure, on vit simultanément arborés sur les parapets le pavillon turc et le pavillon grec. Enfin ce dernier drapeau disparut; le pavillon turc flottait seul.

Ce n'était qu'un échec, mais cet échec devint le signal d'une inconcevable déroute. En proie à la panique, les Grecs se retirèrent sans ordre et avec la plus grande précipitation vers le sud de l'île, ne prenant que le temps de tout brûler sur leur passage.

La brise cependant s'était élevée du nord-ouest. Le capitain-pacha en profita pour donner l'ordre aux frégates et aux corvettes le plus à portée de doubler la pointe septentrionale de l'île et de pénétrer dans le canal d'Anti-Psara. Une population éperdue entraînait en ce moment vers le port les soldats qui auraient pu tenter encore de la défendre. Dix ou douze bricks chargés de fugitifs venaient d'appareiller : les frégates et corvettes d'avant-garde chassèrent ces bâtiments et les canonnèrent longtemps à petite distance. Vivement serré par deux frégates, un brick dut son salut à un stratagème qui montrera jusqu'à quel point les Turcs avaient habitué leurs ennemis à compter sur leur simplicité. Ce brick se couvrit tout à coup d'une épaisse fumée. « C'est encore un brûlot ! » se dirent les deux commandants des frégates, et d'un commun accord ils levèrent la chasse, ne croyant pouvoir s'éloigner ni trop tôt ni trop vite d'un bâtiment qui allait immanquablement sauter. Dès que les marins grecs eurent vu leurs persécuteurs à distance, ils étouffèrent la flamme qu'ils avaient si à propos allumée et continuèrent de se sauver à toutes jambes. Bien peu d'habitants avaient pu trouver place sur ces premiers navires ; pour ceux qui n'avaient pas encore quitté les rivages d'Ipsara, la mer n'était plus une issue, elle ne pouvait leur offrir que le choix du trépas. Amenée par le vent du nord, la flotte de Khosrew occupait le canal d'Anti-

Psara ou environnait l'île. Une multitude de petits navires et de bateaux non pontés cherchaient à s'échapper dans toutes les directions. Les bâtiments turcs tiraient sans pitié sur les fuyards, les canoës leur donnaient la chasse, et les Arnauts, enivrés par le sang déjà répandu, allaient d'une barque à l'autre massacrer tous les malheureux que les boulets n'avaient pu atteindre. Les eaux de la rade s'empourpraient à vue d'œil; « dans l'espace d'une encablure », le commandant de l'*Isis* compta le long de son bord « trente cadavres de femmes et d'enfants ».

Le fort seul de San-Nicolo tenait encore. Ce chétif ouvrage ripostait avec une étonnante vigueur au feu des frégates qui le canonnaient, à celui des assaillants qui tentaient de l'escalader; quatre cents Grecs, protégés par une misérable enceinte, résistaient à plus de six mille Turcs. Le commandant de Villeneuve ne put supporter ce spectacle. Le 4 juillet, à neuf heures du matin, il se rendait auprès du capitan-pacha. « Je viens vous offrir, lui dit-il, ma médiation. » Autorisé par Khosrew, un officier de l'*Isis*, M. le lieutenant de vaisseau de Flotte, alla porter à terre des propositions de trêve; le propre trésorier du capitan-pacha lui servait d'interprète. L'exaspération des troupes ottomanes était telle qu'il fut impossible de leur faire accepter l'idée d'un arrangement. Ces troupes avaient déjà fait des pertes considérables; elles ga-

gnaient peu à peu du terrain. A six heures du soir, elles se trouvaient à portée de voix du fort. Les assiégés et les assiégeants se provoquaient mutuellement par mille injures. A six heures et demie, une immense clameur se fait entendre. Les Turcs de tous côtés ont entouré et gravi la colline ; les retranchements extérieurs sont envahis. Du pont de l'*Isis* on distingue, on peut suivre les moindres incidents de la mêlée. Nos officiers, leur lunette à la main, ne perdent pas de vue le drapeau grec. Aussi longtemps que ce saint haillon flottera sur la batterie, il n'y aura pas lieu de désespérer. Un soldat turc s'élançe : avant qu'il ait touché la hampe au haut de laquelle ondoie l'étoffe à peine soulevée par le souffle mourant de la brise, une effroyable explosion a ébranlé et déchiré l'air : le fort, les héros qui l'ont défendu, l'ennemi qui vient de l'envahir, tout a volé en éclats. Les Ipsariotes ont tenu leur parole, aucun d'eux n'a trahi la cause de la Grèce.

Dès que l'obscurité de la nuit peut couvrir ses mouvements, l'*Isis* se rapproche du précipice que domine le fort écroulé. Un morne silence répond seul à ses recherches. Il n'y a pas là de victimes à sauver ; la rage des Turcs n'a oublié personne. Le lendemain matin, les embarcations de l'*Isis* vont visiter les falaises de la côte septentrionale. Nos marins fouillent avec un religieux scrupule les grottes, les ravins, les moindres cavités des rochers. Cette fois,

grâce à Dieu, leurs soins ne sont pas perdus : des femmes, des enfants, des soldats grièvement blessés ont trouvé un refuge dans ce coin de l'île éloigné du lieu de l'action et négligé en conséquence par les Turcs. A une heure de l'après-midi, le pavillon du roi de France couvre de son ombre protectrice cent cinquante-six individus arrachés à une mort certaine.

Depuis le sac de Chio, jamais pareil carnage n'avait ensanglanté le théâtre de la guerre; jamais aussi épouvantable calamité n'avait mérité la compassion de l'Europe. De sept mille Ipsariotes, trois mille seulement échappèrent par la fuite au massacre; dix-sept mille réfugiés furent égorgés ou emmenés en esclavage. Cent navires tombèrent entre les mains du capitan-pacha. « Ipsara, écrivait M. de Reverseaux, recélait les plus braves des Grecs. C'était une des principales colonnes sur lesquelles s'appuyait l'édifice de leur régénération; il est incroyable qu'une heure et demie ait suffi pour la ranger sous la domination des Turcs. Aussi parlet-on de la défection des Albanais que les Ipsariotes avaient appelés à leur aide; l'astucieuse bravoure de Khosrew les avait fait acheter à l'avance. » La Porte se plaignit de l'intervention du capitaine de l'*Isis* aussitôt qu'elle en fut informée. On n'avait pas le droit, suivant elle, de barrer le chemin à sa vengeance et de soustraire des rebelles au châtement

qu'ils avaient mérité. « Adressez mes félicitations sincères à M. de Villeneuve, sur sa belle conduite à Ipsara », écrivit le comte Guilleminot au commandant de la station française, revenu en ce moment de Nauplie à Smyrne. Ce fut la seule réponse qu'obtinent de notre ambassadeur les réclamations du divan.

Le comte de Reverseaux, le vicomte de Villeneuve, étaient à cette époque l'espoir de notre marine renaissante. Ils l'ont quittée trop tôt, l'un en 1831, l'autre en 1835, s'arrachant, comme le brave Villaret-Joyeuse, à la profession qu'ils aimaient, au grand corps où ils étaient honorés. Dès que la paix leur parut suffisamment établie en Europe, ils n'hésitèrent plus à sacrifier un brillant et certain avenir à leurs vieilles convictions de famille. De pareils hommes ne se remplacent pas aisément. Par bonheur, le temps des grandes guerres maritimes était bien passé ; s'il eût fallu de nouveau entrer en lutte avec l'Angleterre, notre marine se fût certainement aperçue du vide qu'avait laissé dans ses rangs le départ d'aussi valeureux capitaines.

CHAPITRE XXI

IBRAHIM-PACHA. — DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE
ÉGYPTIENNE EN MORÉE LE 24 FÉVRIER 1825.

La prise d'Ipsara était un fait accompli ; on pouvait au moins essayer de sauver Samos. Éveillées par une aussi effroyable catastrophe au sentiment de leur propre danger, Hydra et Spezzia s'étaient hâtées d'équiper leur flotte. Le 15 juillet, Miaulis surprenait vingt-sept navires turcs mouillés dans le port d'Ipsara ; le 11 août, Sachtouris détruisait une flottille qui transportait de nouvelles troupes asiatiques à Métélin. Le 16, le capitan-pacha avec toute sa flotte se présentait à l'entrée du golfe de Scala-Nova. Cinquante bâtiments grecs n'hésitèrent pas à offrir le combat à ses quarante-deux frégates et corvettes. Canaris était là. Il ne voulut s'attacher qu'à poursuivre la frégate sur laquelle il avait, l'année précédente, vu flotter le pavillon du capitan-pacha. Il atteignit ce magnifique navire dans sa fuite près de la côte d'Asie et réussit à le faire sauter ; mais Khosrew montait alors un vaisseau, la méprise de Canaris

le sauva. De leur côté, des brûlots hydriotes parvenaient à incendier un brick tunisien et une corvette de Tripoli. Remettant à des temps meilleurs l'attaque qu'il avait projetée contre Samos, le capitain-pacha se laissa emporter par le vent du nord jusqu'à la rade de Boudroun, où il espérait bien trouver un important renfort.

La flotte égyptienne était en effet partie d'Alexandrie le 19 juillet 1824, elle ne devait pas tarder à gagner le point de rendez-vous qui lui avait été assigné par le capitain-pacha. Vingt-cinq navires de guerre escortaient huit mille hommes et un millier de chevaux embarqués sur une centaine de transports. Le vice-roi avait mis à la tête de cette armée, qu'il destinait à envahir la Morée, son fils adoptif, celui en qui l'Europe était habituée à voir l'héritier présomptif et l'aîné des enfants de Méhémet-Ali, le célèbre Ibrahim-Pacha. Le héros égyptien, dont l'Arabie répétait encore le nom avec effroi, avait, comme beaucoup d'hommes de guerre, une physionomie des plus ternes et des plus communes; il fallait l'émotion du combat pour animer ces traits empâtés et placides, il fallait l'aiguillon du danger pour faire jaillir de ces yeux gris l'éclair d'une résolution intrépide. Court et trapu, Ibrahim, malgré un embonpoint assez prononcé déjà, présentait cependant tout l'aspect de la force. Soldat frugal, il couchait en campagne sur la dure et se contentait de la ration

qu'il faisait distribuer à ses troupes. Son impétuosité pouvait égaler au besoin son sang-froid. C'est de ce métal qu'ont été faits en tout temps les Condés, capitaines d'instinct qui devinent le métier de la guerre, et pour leur coup d'essai le pratiquent avec un incomparable éclat. En voyant partir Ibrahim, les consuls européens avaient cru la Morée irrévocablement perdue. « La Grèce sera turque, disaient-ils, avant six mois. » Pour conquérir le pachalik qui devait être le prix de sa valeur, Ibrahim ne demandait aux dieux qu'un vent qui l'y pût conduire ; mais en été le vent n'est jamais favorable aux navires qui partent de l'Égypte pour s'avancer vers le nord. Dans cette saison et dans ces parages, la brise a la constance qui distingue les moussons périodiques des mers de l'Inde. Pour s'élever au large de la côte d'Afrique, Ibrahim fut obligé de partager sa flotte en petites divisions qu'il laissa louvoyer avec la plus entière liberté de manœuvre. L'espace de mer qui s'étend entre l'Égypte, l'île de Chypre et la Crète fut pendant les derniers jours du mois de juillet couvert de navires. Le 2 août, Ibrahim mouillait enfin dans le golfe de Macri ; le 1^{er} septembre, il opérait sa jonction avec le capitan-pacha. Les deux flottes comprenaient alors un vaisseau portant le pavillon de Khosrew, vingt-cinq frégates, vingt-cinq corvettes, cinquante bricks et goëlettes, près de trois cents transports. Les Grecs s'étaient arrêtés au mouillage

de Patmos ; ils ne pouvaient opposer à ce formidable armement, où se trouvaient rassemblés cinquante mille marins et soldats, deux mille cinq cents canons, que soixante-dix voiles et huit cents bouches à feu d'un calibre généralement impuissant. C'est avec une telle disproportion de forces qu'ils allaient cependant livrer, non plus des combats d'avant-garde, mais des batailles rangées. L'histoire maritime n'a peut-être pas de page qui soit pour un marin plus digne d'intérêt.

Le 5 septembre 1824, Miaulis appareilla de la rade ouverte de Patmos. Un détachement, composé de dix-huit navires de guerre et de six brûlots, précédait le gros de sa flotte. Les Turcs mirent également sous voile et se rangèrent en bataille dans le golfe. La brise était fraîche ; le vaisseau du capitain-pacha, en virant de bord, perdit son grand hunier et sa vergue de grand perroquet. Khosrew laissa porter vent arrière pour réparer en dehors du feu ces avaries. Une semblable manœuvre n'était pas de nature à encourager le reste de la flotte turque. Quatre frégates cependant avaient réussi à gagner le vent à la division de Miaulis, qu'elles s'efforçaient d'acculer sous les forts de Cos. Pendant ce temps, Ibrahim et Ismaël-Gibraltar contenaient le gros de la flotte ennemie. La situation devenait critique pour les Hydriotes, leur habileté les tira de ce mauvais pas. Le vent, en fraîchissant encore, ne tarda pas à

jeter le désordre dans l'escadre de Khosrew. La vue seule des brûlots avait le don d'affoler les Turcs; en voulant les éviter, plusieurs des bâtiments du capitain-pacha s'abordèrent. Quant au canon, il fit dans toute cette affaire peu de ravages; le tir des Grecs était inefficace, celui des Turcs « semblait insensé ». En dépit d'un feu des plus violents, maintenu pendant plusieurs heures, il n'y eut pas vingt hommes de tués des deux parts. Dans l'après-midi, les flottes se séparèrent et allèrent, chacune de son côté, chercher un mouillage où elles pussent réparer en paix leurs avaries. Ibrahim était enchanté de ce premier essai de combat naval. Bien qu'il se fût trouvé sur un terrain entièrement nouveau pour lui, il y avait montré sa bravoure ordinaire.

Le 10 septembre, la flotte combinée appareilla, bien décidée à forcer enfin le passage. Elle avait déployé ses quatre-vingt-sept voiles sur une seule ligne, et cette ligne s'étendait de Leros jusqu'à Calymnos. L'avant-garde des Turcs tenta encore une fois de placer Miaulis entre deux feux. Cet amiral se trouvait en calme près de l'îlot Kiriaki avec une douzaine de bricks; peu s'en fallut qu'il ne fût enveloppé par l'ennemi. La brise l'atteignit enfin et lui permit de se dégager. Quatre brûlots furent lancés sans effet sur les Turcs; deux autres accrochèrent à la fois et sur ses deux flancs la frégate que montait l'amiral de Tunjs. Les quatre cents hommes dont se composait l'équipage,

les deux cent cinquante soldats arabes qu'on avait embarqués à Alexandrie, tout périt dans les flammes ou s'abîma dans les flots. Abordée par un brûlot ipsariote, une corvette turque avait partagé le sort de la frégate tunisienne. Ibrahim et Khosrew reconnurent l'impossibilité de pousser plus avant ; ils allèrent reprendre une troisième fois le mouillage de Boudroun. Cette masse de navires, dont la confusion s'augmentait des deux commandements auxquels il lui fallait obéir, ne pouvait que gagner à se séparer en deux escadres distinctes. Khosrew-Pacha poursuivit seul sa route vers Samos. Ibrahim débarqua dans la plaine d'Halicarnasse ses troupes fatiguées et en proie à la dysenterie. « La saison est trop avancée déjà, écrivait M. de Reverseaux au comte de Chabrol, ministre de la marine, pour que les Turcs puissent faire avec succès cette année aucune tentative importante contre la Morée ou les îles. Il paraît certain que la flotte d'Égypte a, depuis son départ d'Alexandrie, perdu plus de la moitié de ses équipages et de ses troupes, sans compter la totalité de ses chevaux. »

Telles étaient les nouvelles qu'un exprès apportait le 11 septembre 1824 à Constantinople. Le 27, Khosrew rencontrait la flotte grecque entre Nicarie et Samos. Cette rencontre amena entre les deux flottes une escarmouche assez vive qui contraignit encore une fois le capitain-pacha à renoncer à son projet si souvent ajourné de descente. Les coups de

vent d'équinoxe décidèrent quelques jours plus tard l'amiral ottoman à rentrer dans les Dardanelles. La campagne de 1824 était donc terminée ; malgré la réduction d'Ipsara et de Caxos , on pouvait la considérer comme un avortement. C'est ainsi qu'en jugèrent les Grecs. Ils laissèrent leur flotte insensiblement se dissoudre ; abandonné par les Ipsariotes , Miaulis ne put conserver autour de lui que vingt-cinq voiles. Il n'en continua pas moins de surveiller les mouvements de l'ennemi avec un zèle vraiment infatigable.

Le patriotisme de l'habile amiral se défiait à bon droit des projets d'Ibrahim. Le fils du vice-roi avait en effet juré qu'il ne mettrait le pied sur la terre ferme que le jour où il pourrait débarquer en Morée. Cinq mille Égyptiens venus d'Alexandrie avaient comblé les vides de son armée. Il s'occupait activement de retremper le moral de sa flotte. Un de ses bricks s'était laissé détruire par deux brûlots grecs. Il fit étrangler le capitaine qui avait trop précipitamment abandonné le navire abordé. Un autre commandant, également coupable de faiblesse , reçut la bastonnade sur le gaillard d'arrière. La seule chose qui pût arrêter encore Ibrahim , c'était le danger d'affronter avec des navires mal armés les rigueurs de l'hiver. Un soldat habitué à ne prendre conseil que de son audace ne recula pas devant cette entreprise. Le 13 novembre 1824 , poussée par un vent favorable,

la flotte égyptienne voyait enfin surgir à l'horizon les montagnes de la Crète. Miaulis, avec vingt bricks, apparut tout à coup en travers de sa route. Les transports marchaient en avant sous l'escorte d'une frégate ; ils se hâtèrent de serrer le vent pour se replier, s'il en était temps encore, derrière les navires de guerre : cinq bricks grecs avaient déjà entouré la frégate ; les autres s'élançèrent à la poursuite des transports. La nuit vint, nuit sombre et pluvieuse : quand le jour se fit, Ibrahim, à l'abri sous Scarpanto, chercha vainement des yeux son convoi ; plusieurs de ses transports étaient tombés entre les mains de Miaulis ; les autres faisaient route pour Alexandrie. Ibrahim dut se résigner à rétrograder. Il alla mouiller en face de Rhodes dans la baie de Marmorice et y rallia les débris de sa flotte. Là il dégrada onze de ses capitaines ; mais il ne renonça pas à l'exécution de ses projets. Depuis son départ d'Alexandrie, il avait perdu deux frégates, deux corvettes, deux bricks, cinquante bâtiments de transport. Le 5 décembre, il sortait de la baie de Marmorice, et cette fois il trouvait, — fortune inespérée, — la route libre. C'est ainsi que, grâce à la prodigieuse constance de son chef, la flotte égyptienne put, dans les derniers jours de l'année 1824, atteindre la rade spacieuse et sûre de la Sude. La partie la plus difficile du trajet était accomplie. Ibrahim n'avait plus qu'une cinquantaine de lieues

à parcourir pour aborder au rivage de la Morée.

Les Grecs à cette date se berçaient des plus doux espoirs et sommeillaient dans une sécurité complète. « Les succès éclatants que les insurgés ont obtenus cette année, écrivait M. de Reverseaux, le 15 décembre 1824, au retour d'une mission accomplie sur la corvette *l'Isis*, ont consolidé l'édifice de leur régénération. Fiers d'avoir pu résister aux armées réunies du capitan-pacha et du vice-roi d'Égypte, ils ne se rappellent plus le découragement que leur a causé la chute d'Ipsara. » Sous plus d'un rapport, cependant, la campagne maritime de 1824 était loin d'avoir été aussi favorable aux Grecs que le pensait M. de Reverseaux. Les escadres de Miaulis, de Sachtouris, d'Apostolis, avaient, il est vrai, fait échouer l'expédition qui menaçait Samos. Le sacrifice de vingt-deux brûlots leur avait permis d'achever la destruction de sept bâtiments turcs, mais les dernières ressources financières des insulaires étaient épuisées. C'est surtout parce qu'ils ne pouvaient plus payer leurs équipages que les Grecs avaient pris le parti de désarmer leur flotte, laissant, avec une imprudence qu'on leur a peut-être trop vivement reprochée, la route de la Morée ouverte à l'armée d'Ibrahim.

Sur le littoral de cette péninsule, occupé presque tout entier par les populations rebelles, les Turcs étaient parvenus à sauver deux places fortes de pre-

mière importance : Modon et Coron. Ravitaillées à diverses reprises par la flotte ottomane, ces deux forteresses étaient encore, au mois de décembre 1824, approvisionnées pour plus d'une année. Sans s'arrêter aux funestes présages d'une nouvelle traversée d'hiver, Ibrahim partit de la Sude et se dirigea vers la baie que les îles Sapience défendent des vents du large ; le 24 février 1825, il débarquait sur la plage de Modon quatre mille soldats de son infanterie régulière et cinq cents cavaliers. Immédiatement renvoyée au port qu'elle venait de quitter, la flotte égyptienne en rapporta bientôt une seconde division. Le 21 mars 1825, l'armée égyptienne, déjà forte de dix mille fantassins et de mille cavaliers, mettait, avec quelques pièces d'artillerie de campagne, le siège devant Navarin.

CHAPITRE XXII

PRISE DE NAVARIN PAR LES ÉGYPTIENS

Plongée dans une fausse sécurité, la Morée avait profité des loisirs que lui laissait la guerre étrangère pour se livrer à toutes les passions de la guerre civile. Le parti des klephtes avait à sa tête deux capitaines hardis qui ne se souciaient guère des subtilités de la politique, et qui entendaient garder le pouvoir à tout prix. Colocotroni, arrivé à l'âge de cinquante-six ans, n'était pas d'humeur à se soumettre pour la première fois de sa vie à l'autorité des légistes. Avec sa taille d'athlète, son visage dur, maigre et basané, son grand nez aquilin, ses éclats de passion, il était dans cette société naissante le représentant naturel de la barbarie, qui s'efforçait encore de résister à l'infiltration lente, mais inévitable, de la civilisation européenne. Sa rudesse affectait à dessein de mépriser nos usages. « Les pallikares, disait-il, doivent s'asseoir à terre pour prendre leurs repas. Ce n'est pas à eux qu'il convient de se ranger autour d'une table à la façon des

Francs. » Le peuple en général aime les hommes de guerre qui dédaignent les délicatesses auxquelles ses habitudes le rendent étranger. Mangeant, couchant, s'habillant par goût autant que par politique à la pallikare, le colonel Fabvier fut, de tous les philhellènes, celui qui garda le plus sûrement son ascendant sur ses troupes.

Colocotroni était à la fois l'idole et le maître de la Morée; Odysseus n'était que le tyran de la Grèce orientale. Fils d'un klephte de la Locride et d'une mère albanaise, ce chef de partisans avait été formé à l'école d'Ali-Pacha. On le citait pour ses traits réguliers, sa taille élancée et svelte, sa démarche hardie. Tout guerrier montagnard doit être, en même temps que vaillant soldat, marcheur infatigable et coureur agile. Odysseus n'avait pas de rival à la course. Le consul de France à Athènes, M. Fauvel, qui n'aimait de la Grèce que ses monuments, et qui, au rapport de lord Byron, voyait toujours dans les habitants de l'Attique moderne « la même canaille qu'au temps de Thémistocle », M. Fauvel voulait sans aucun doute faire une ironique allusion à cette aptitude bien connue d'Odysseus lorsque, racontant à M. de Viella le combat de Dadi, où les Grecs avaient été, disait-il, « battus à plates coutures », il ajoutait avec une satisfaction secrète : « Pour fuir plus vite, Odysseus a laissé derrière lui ses souliers. » Ainsi courut plus

d'un héros aux jours chantés par Homère quand les portes d'Ilion s'ouvraient à l'improviste devant les pas d'Hector. Ainsi se poursuivent encore à travers leurs rochers les Albanais et les Monténégrins. La révolution grecque n'avait pas pour seuls artisans des patriotes dévoués, des chevaliers sans peur et sans reproche ; en plus d'une occasion, ce furent des natures sauvages, des caractères farouches qui combattirent pour elle. Le poète avait raison : la Grèce était debout, la Grèce s'était éveillée ; mais, à la façon dont se manifestait son réveil, on ne voyait que trop qu'elle avait dormi deux mille ans.

La guerre civile était à l'état latent depuis la défaite de Dramali-Pacha : elle éclata tout à coup avec une violence imprévue au mois de novembre 1824. L'influence croissante des Hydriotes devait finir par porter ombrage aux primats héréditaires, successeurs naturels des beys ottomans. Ces primats affichaient hautement la prétention d'administrer comme par le passé leurs districts et de continuer à y percevoir les impôts. Le gouvernement central insistait au contraire pour que le produit des taxes lui fût intégralement remis. Delyannis, Colocotroni, se joignirent aux primats et donnèrent par leur adhésion un corps à la révolte. Cette crise intérieure ne tendait à rien moins qu'à saper le fragile édifice d'Épidaure jusque dans ses fondements. Le parti civil demeurait atterré ; ses forces étaient nulles, toute la puissance

militaire se trouvait concentrée dans les mains des rebelles. Le général Coletti, ministre de la guerre, vint au secours de la légalité ; l'appui qu'il lui apporta rétablit subitement l'équilibre. Coletti était né en Albanie d'une famille d'origine valaque. Il avait, comme le dictateur de Samos, consacré sa jeunesse au culte d'Esculape, mais ce n'était pas dans la molle Ionie, c'était à la cour d'Ali-Pacha qu'il avait exercé sa profession de médecin. Là, il avait appris comment on pouvait dominer, subjuguier l'un par l'autre des chefs trop redoutables s'ils fussent restés unis. Aux klephtes, aux primats de la Morée, il opposa les armatoles rouméliotes ; il s'assura ainsi le concours d'une armée avec laquelle il eut bientôt écrasé ou dispersé les dissidents. Le fils de Colocotroni fut tué dans une de ces escarmouches. Le vieux Colocotroni lui-même et Delyannis furent faits prisonniers. On confina ces illustres captifs dans un monastère d'Hydra. Les prisonniers s'enfuirent dans l'Acaranie. Quant à Odysseus, soupçonné d'être entré en pourparlers avec le pacha de l'Eubée, son lieutenant Gouras se tourna contre lui et l'enferma dans la citadelle d'Athènes. En six semaines, la victoire du parti civil était complète.

M. de Reverseaux arrivait à Nauplie au moment même où venait de se consommer ce triomphe. La présidence du Corps législatif, composé de soixante-deux membres, vingt-huit pour le Péloponèse, dix-

huit pour la Grèce continentale, seize pour les îles, avait été dévolue à Panoutzo Notaras. Le pouvoir exécutif était exercé par George Condourioti d'Hydra, Photillas, Coletti, Spiliotakis, chargés de parler au nom de la Morée, de l'Albanie et de Misistra. Le représentant de Spezzia, Bofazis, venait de mourir à Nauplie et n'avait été pas remplacé. Le prince Mavrocordato était attendu de Missolonghi; on lui réservait les fonctions de chancelier d'État. «Le gouvernement de la Grèce, écrivait M. de Reverseaux, m'a paru mieux assis, plus respecté, plus craint que par le passé. Désireux d'éloigner tout élément de trouble, il a refusé l'entrée de Nauplie à Mavromichali et à la Bobolina, l'amazone de Spezzia, qui ont dû se retirer à Argos. Quand je me suis présenté à la maison où siège le gouvernement, je n'y ai trouvé que Coletti à peine convalescent du typhus, dont ses collègues ont tous été atteints. Coletti me parla de l'espoir qu'il avait de voir bientôt ouvrir en France un emprunt. Caressé par les Anglais pendant toute la durée de son séjour à Missolonghi, Mavrocordato est, dit-on, le seul homme important qui leur soit dévoué. Je ne dirai rien des Russes, qui se sont souverainement fait détester en Grèce. Quant aux Autrichiens, le sentiment de la haine n'est pas le seul que les Grecs leur ont voué; ce sentiment s'allie chez eux à celui du mépris. Le projet d'une organisation analogue à celle des provinces de Moldavie et de Valachie, qui en 1821 eût

comblé de joie les habitants de la Grèce, ne leur paraîtrait plus maintenant qu'un moyen indirect de les faire rentrer sous la dépendance des sultans. Au point où en sont les Grecs, un accord entre eux et les Turcs n'est plus possible. »

L'Europe cependant était loin d'avoir pris le parti violent et décisif qu'indiquait sans trop de réticence M. de Reverseaux. L'intégrité de l'empire ottoman est un de ces dogmes qu'on ne modifie pas à la légère. Des conférences s'étaient ouvertes à Saint-Pétersbourg; elles avaient eu pour premier résultat de charger les légations de Constantinople du soin de proposer confidentiellement l'intervention officieuse des grandes puissances européennes à la Porte. « On ne voulait que réconcilier le sultan avec les Grecs. » Interrompues par le voyage que l'empereur Alexandre avait dû faire en Pologne pour ouvrir la diète de Varsovie, ces conférences ne pourraient être reprises qu'au mois de juin. Il importait à notre diplomatie de s'y présenter bien informée. « On manque à Saint-Pétersbourg, écrivait le comte Guilleminot, nous manquons nous-mêmes de notions claires et précises sur l'ensemble de la situation. L'Autriche est de toutes les puissances celle qui sans doute a le mieux étudié la question grecque, mais elle ne se pique pas de ne dire à ses alliés que ce qui est vrai. Elle a grand soin de bien assortir ses peintures avec ses combinaisons poli-

tiques. La cause des Grecs est belle et légitime. Le courage avec lequel ils l'ont défendue est digne d'admiration ; ce courage suffira-t-il pour en assurer le triomphe ? A n'examiner que la situation respective des combattants, il semble que, si nulle diversion n'intervient, le bénéfice du temps sera pour la Porte, dont les ressources sont plus que suffisantes pour prolonger la lutte durant bien des années encore. Les Grecs ne peuvent aujourd'hui, sans être dupes de la plus funeste illusion, s'attendre à voir leur indépendance reconnue par l'Europe. La Russie s'est *formellement prononcée* contre une résolution pareille. Elle veut protéger les Grecs, elle ne veut pas les voir se former en État indépendant. Les sentiments de l'Autriche sont assez connus ; ils resteront invariables, car ils sont inhérents à la politique du cabinet de Vienne. L'Angleterre affiche aujourd'hui des principes qui sembleraient favorables à la cause des Grecs ; que ceux-ci cependant ne s'y trompent point. Pour pénétrer la pensée du cabinet de Londres, il faut étudier ses intérêts. Quels sont-ils ? L'intérêt politique de l'Angleterre est que la Russie reste ce qu'elle est et où elle est. Si l'Angleterre pouvait vouloir l'indépendance de la Grèce, c'est que, jugeant Constantinople sur le point d'être envahie par les Russes, elle chercherait à opposer les Grecs aux progrès de l'empire moscovite. L'Autriche, la Russie, l'Angleterre, sont, chacune à

leur manière, les ennemis des Grecs. La France seule pourrait à bon droit parler de la sincérité de ses vœux en leur faveur. Notre politique à l'égard des Turcs est hors de routine. Nous plaçons notre vraie force en nous-mêmes. Sans vouloir hâter la chute de l'empire ottoman, nous nous mettons peu en peine de l'empêcher. En un mot, si la volonté des autres cours était de reconnaître et de soutenir l'indépendance des Grecs, la France y souscrirait d'autant plus volontiers qu'en raisonnant même d'après les anciennes idées d'équilibre politique, elle verrait dans une nation jeune et pleine de vie des garanties qu'on ne saurait plus attendre des musulmans dégénérés. »

Tel était aux premiers mois de l'année 1825 le remarquable langage de l'ambassadeur de France à Constantinople. Le comte Guilleminot inclinait visiblement dès lors vers la solution que la pression de l'opinion publique réussit après de longs et vigoureux efforts à faire enfin prévaloir. Le commandant de la station navale, le brave capitaine Drouault, obéissait à de tout autres préoccupations. Ses vœux les plus ardents étaient pour Ibrahim, ses dédains, ses rigueurs ne s'adressaient qu'aux Grecs. « Il n'est, disait-il, ni dans mes principes, ni dans mes sentiments de favoriser le fort contre le faible, de lancer des Turcs contre des chrétiens; mais dans l'Archipel je ne trouve plus simplement des Grecs

combattant des Turcs, je vois un petit peuple insurgé prêt à devenir l'instrument des Anglais. Je me rapproche alors de l'ancienne politique de mon pays ; cette politique consistait à repousser les Anglais de la Méditerranée, où ils n'ont déjà que trop d'influence. »

Le roi Charles X avait succédé à son frère. Les gouvernements, si constitutionnels qu'ils puissent être, se ressentent toujours jusqu'à un certain point de l'humeur personnelle du souverain. Le gouvernement de l'ancien comte d'Artois ne pouvait avoir l'impassibilité qui avait distingué de tout temps la politique du comte Provence. Le cabinet des Tuileries était devenu, depuis le 16 septembre 1824, le conseil d'un roi chevalier ; sans adopter pleinement les vues du comte Guilleminot, il n'eût voulu sous aucun prétexte s'exposer au reproche d'avoir par ses démarches ou par ses exigences desservi la cause de la Grèce. On craignit à Paris que l'antipathie si peu dissimulée du commandant de la *Galatée* contre l'Angleterre et ses prétendus instruments ne l'entraînât trop loin. Le capitaine Drouault attendait à Smyrne les nouvelles instructions qu'il avait demandées. Un ordre imprévu le rappela brusquement à Toulon. Le 18 avril 1825, il dut remettre le commandement de la station au capitaine de vaisseau Begon de la Rouzière, sans même attendre l'arrivée de la frégate *la Sirène*, partie de France le

11 avril, sous les ordres du capitaine de Rigny, destiné à le remplacer.

Le 21 avril 1825, la *Sirène* faisait route pour Smyrne; à la hauteur du cap Saint-Ange, elle rencontra une division de dix-huit bâtiments grecs sous le commandement de l'amiral Miaulis. Ces dix-huit navires étaient la seule force que les Hydriotes, toujours à court d'argent, eussent pu réunir pour intercepter les communications d'Ibrahim avec ses dépôts de Candie. Le 29 avril, la flotte égyptienne, au nombre de soixante-dix à quatre-vingts voiles, dont dix-huit frégates ou corvettes, plusieurs bricks et goëlettes de guerre trente ou quarante transports, dont une partie sous pavillon autrichien et sous pavillon sarde, sortait pour la troisième fois de la Sude et louvoyait pour s'élever au vent du cap Malecca. Cette flotte mal ralliée, plus mal manœuvrée encore, occupait un espace de cinq lieues environ. Le même soir, les bâtiments grecs étaient en vue. Le vent très-faible ne leur permit pas de s'approcher. Le 30, à huit heures du matin, l'escadre ennemie était encore pelotonnée en désordre, cherchant à masquer ses transports. Les Grecs engagèrent les premiers la canonnade. Le feu s'étendit bientôt sur toute la ligne et dura jusqu'à midi. « Des deux côtés, nous dit le chevalier de Rigny, témoin de ce combat, on tirait hors de portée. » Vers le soir, le feu reprit avec plus de vivacité encore. Les Grecs, avec leurs

bâtiments légers et leur faible artillerie, ne pouvaient avoir d'autre espoir que de diviser l'ennemi et de lui lancer leurs brûlots. « A dix heures du soir, un brûlot s'enflamma, et successivement deux autres. En ce moment, la canonnade était épouvantable. Les Turcs, à portée ou hors de portée, qu'ils eussent ou n'eussent pas de but, tiraient leurs bordées entières au hasard. » Au jour, on distingua du pont de la *Sirène* la flotte égyptienne qui continuait sa route vers la Morée. Les Grecs restaient maîtres du champ de bataille avec trois brûlots de moins qui avaient éclaté sans effet; mais, ce qui serait difficile à croire si un témoignage aussi authentique ne nous l'affirmait, après une canonnade qui s'était prolongée pendant plus de douze heures, aucune avarie apparente ne fut remarquée dans la voilure de l'une ou de l'autre flotte.

Le lendemain de ce combat, la flotte d'Ibrahim, au nombre de quatre-vingt-deux voiles, chargée de quatre mille hommes, de cinq cents mulets, de munitions de guerre et de bouche, arrivait à Modon. Une partie des troupes turques de Candie avait refusé de s'embarquer, ne voulant pas, disaient-elles, se mêler avec les *Nedjis*. Ibrahim n'avait point à regretter leur concours. Des soldats indisciplinés n'auraient pu que corrompre par leur exemple cette brave infanterie régulière. Le nizam égyptien venait de donner la mesure de sa solidité. Les Souliotes, commandés

par Zavellas et Constantin Botzaris, les armatoles rouméliotes sous Karaïskaki, les Albanais de l'Argolide, conduits par un capitaine hydriote, avaient pris position, au nombre de sept mille hommes, sur les hauteurs qui dominant Modon. Ibrahim attaqua cette armée avec trois mille fantassins réguliers, quatre cents cavaliers et quatre pièces de canon. Les Arabes reçurent l'ordre de charger les Souliotes et les armatoles à la baïonnette. Ils marchèrent d'un pas ferme sur les retranchements ennemis, sans hésiter, sans broncher, quoique plusieurs tombassent en chemin. Après une faible résistance, les troupes grecques lâchèrent pied et prirent la fuite dans toutes les directions. Quelques volées d'artillerie et une charge de cavalerie complétèrent la victoire des Égyptiens. Les Grecs avaient laissé six cents morts sur le champ de bataille. Ibrahim ne perdit pas son temps à les poursuivre ; il voulait avant tout assurer un meilleur abri à sa flotte.

Les magasins, les maisons, les mosquées de Modon, étaient remplis des provisions apportées de Candie et d'Égypte. Du 1^{er} au 3 mai, tout avait été débarqué ; les soldats aidaient les matelots, le déchargement des transports avait lieu sous les yeux d'Ibrahim. Les bâtiments de guerre croisaient au large entre Navarin et Modon. Le 3 mai, parut la flotte grecque, renforcée de quelques bâtiments ; elle attaqua un détachement ennemi et « profita de

l'incroyable ineptie et de la lâcheté des frégates turques pour faire entrer, en traversant leur feu, quatre bâtiments à Navarin ». Irrité de la manœuvre de ses frégates, Ibrahim s'était jeté à bord d'un brick égyptien pour se porter de sa personne sur le lieu du combat. Le brick qu'il montait fut à diverses reprises couvert par la mitraille. La flottille grecque, « qui avait manœuvré avec hardiesse et pour atteindre un but déterminé », serra le vent dès qu'elle eut fait entrer dans Navarin le secours attendu par les défenseurs de cette forteresse. « Ibrahim, écrivait le commandant de la *Sirène* au comte de Guilleminot, est aujourd'hui établi avec environ quinze mille hommes et huit mille chevaux de Modon à Navarin; il maintient ses communications avec Coron. Les Grecs se sont retirés à Calamata. Ibrahim ne quittera pas ses lignes avant d'avoir pris Navarin. Malgré son caractère impatient et fougueux, il est loin d'agir sans prudence. »

Le nouveau commandant de la station avait hâte de se mettre en rapport avec le gouvernement grec. Le président Condourioti était au camp de Scala avec Mavrocordato; les autres membres du pouvoir exécutif se trouvaient encore à Nauplie. Ce fut à Nauplie qu'en quittant les eaux de Navarin se rendit la *Sirène*. Après l'extinction du parti de Colocotroni, après la fuite des primats dissidents Londos et Zaïmis, il semblait que l'union eût dû régner enfin parmi les Grecs. De nouvelles divisions s'étaient

malheureusement élevées entre eux, et deux partis contraires se disputaient déjà la prééminence, le parti de Coletti et celui de Mavrocordato. « Les avis cependant ne manquent pas aux Grecs, écrivait au comte Guilleminot le capitaine de Rigny; les agents des comités allemand, français et anglais, MM. Porro, le général Roche et le comte Gamba, ne se font pas faute de leur en donner; mais le gouvernement grec vit dans la dépendance des capitaines qui commandent ses troupes; douze mille Turcs se sont avancés à deux heures de Missolonghi, à Anatolikon; à cette nouvelle, les Rouméliotes qui étaient accourus en Morée pour s'opposer à Ibrahim ont abandonné leurs postes. « Ils voulaient, disaient-ils, retourner à la défense de leurs champs. » Les chefs sont venus à Nauplie réclamer impérieusement le paiement de leurs troupes. Tels sont l'ordre et la discipline qui règnent dans les armées grecques.»

L'échec que les insurgés venaient d'essuyer devant Modon avait complètement ruiné dans l'opinion la vieille renommée des Arnauts. C'était la tactique européenne qui avait, suivant les Moréotes, triomphé sur le champ de bataille de Kremmydi. « Le mot *tactique*, ajoutait M. de Rigny, est aujourd'hui en Grèce dans toutes les bouches. » Le gouvernement voulut profiter de cette disposition des esprits; il s'empressa de réunir à Nauplie cinq cents pallikares auxquels il donna pour instructeurs des officiers phil-

hellènes. Si ce corps ne devait de longtemps être en état de tenir tête à l'infanterie arabe, on pourrait du moins lui confier avec avantage « la garde du pouvoir exécutif, ou, pour mieux dire, de la caisse qui, sans cette précaution, eût couru journellement le risque d'être enlevée ». Le gouvernement de Napolie montrait peu d'inquiétude encore ; le capitaine de Rigny fut plus clairvoyant, il ne s'abusa pas un instant sur les désastreuses conséquences qu'allait avoir le débarquement d'Ibrahim. « La situation des Grecs, écrivait-il le 16 mai 1825, au comte Guilleminot, est la plus critique de toutes celles où ils se soient trouvés. »

Les Anglais avaient refusé de prendre part aux conférences de Saint-Pétersbourg. La Russie, qui d'abord « en avait montré une indignation fière », et qui semblait vouloir, sans tenir compte de ce refus de concours, « aller de l'avant », s'était tout à coup effrayée des obstacles que les Anglais pourraient lui susciter. Tout devait donc rester forcément en suspens, tant que le cabinet britannique s'obstinerait à maintenir en Grèce son action isolée. Les délégués des divers comités philhellènes étaient peu disposés à tenir compte des difficultés politiques qui imposaient à notre intervention ces allures circonspectes dont leur zèle généreux ne se lassait pas d'accuser la tiédeur. Le parfait accord de l'ambassadeur de France à Constantinople et du commandant

de la station était la seule force qui pût résister avec efficacité à cette pression ardente. Dès le premier jour, la confiance s'établit entre le général Guilleminot et le capitaine de Rigny. Ils mirent tout en commun, les informations, quelle que fût la source où ils les eussent puisées, les démarches avouées et les tentatives secrètes. « J'ai reçu votre rapport du 16 mai, écrivait au capitaine de la *Sirène* l'ambassadeur de France ; c'est le premier de ce genre qui m'ait satisfait depuis un an. Grâce à vous, je commence à voir clair dans les affaires de la Grèce. » Quand deux hommes de ce rare mérite sont aussi décidés à se prêter un appui sincère ; quand, placés aux deux pôles d'une question, ils établissent entre eux un courant continu de renseignements, d'avertissements, de lumières, on peut être certain que la politique de leur pays sera bien servie.

La citadelle de Navarin eût pu arrêter assez longtemps Ibrahim sous ses murs, si elle eût continué à recevoir des secours de la mer. Ibrahim réduisit cette place importante, comme au début de sa carrière le jeune Bonaparte avait réduit Toulon. Il commença par s'emparer de la rade. La baie de Navarin est un vaste bassin presque circulaire dont l'île de Sphactérie, longue de 2 milles $1/2$ environ, large de $1/3$ de mille à peine, forme un des côtés. La citadelle est bâtie sur la rive opposée, au pied du mont San-Nicolo, élevé de 470 mètres au-dessus du niveau

de la mer. Le chiffre de la garnison ne dépassait pas douze cents hommes. L'île de Sphactérie était défendue par un millier d'hommes et par une douzaine de canons. Le 8 mai 1825, la flotte égyptienne appareillait de Modon et jetait sur la pointe méridionale de l'île, à peu de distance du goulet, un régiment de soldats réguliers et un détachement d'anciens Timariotes conduits par Hussein-Bey, le vainqueur de Caxos. L'autre extrémité de Sphactérie n'est séparée de la terre ferme que par un étroit passage qui peut aisément se traverser à gué. C'est vers ce bras de mer que s'enfuirent à la hâte les Rouméliotes, les klephtes, les artilleurs, pressés d'échapper au feu des frégates égyptiennes et à la poursuite des fantasins arabes. Plus d'un brave cependant se fit tuer à son poste. Là trouvèrent la mort l'héroïque commandant du brick *le Mars*, le capitaine hydriote Tsamados, et ce noble exilé piémontais le comte de Santa-Rosa, qui, après avoir été compromis dans le mouvement libéral de 1821, était venu au mois de décembre 1824 offrir ses services à la Grèce. Le révolutionnaire italien qui, au dire de ses meilleurs amis, eût siégé, si le sort l'eût fait naître Français, entre M. Royer-Collard et M. Lainé, le libre penseur qui regrettait si sincèrement de n'être « qu'un de ces pauvres philosophes pour lesquels le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente », ne s'était point senti

appelé par ses principes politiques à prendre part aux agitations de la péninsule Ibérique. Il ne put voir de sang-froid les Grecs abandonnés « à la vengeance des ennemis de la foi chrétienne ». A l'âge de quarante ans, laissant derrière lui une jeune femme, des enfants adorés, il se jeta en simple soldat dans les rangs les plus exposés des pallikares. Son amour pour la Grèce avait, disait-il, quelque chose de sacré et de solennel. Ainsi que lord Byron, il se croyait tenu d'acquitter autant qu'il était en lui la dette contractée par l'esprit humain envers le berceau de tous les arts, envers la source de toute poésie et de toute civilisation. Le comte de Santa-Rosa voulant donner sa vie à la Grèce moderne, parce que la Grèce antique a été « la patrie de Socrate », s'effrayant dès ses premiers pas du désordre affreux qui règne dans l'armée, se blâmant de ses illusions, n'espérant plus rien de son sacrifice, et marchant cependant d'un pas ferme à la mort, telle est en abrégé et dans son plus attendrissant exemple toute l'histoire du philhellénisme. Généreuse folie qui ne sut pas dans ses regrets et dans ses déceptions rester juste !

Sur les mille ou onze cents hommes qui composaient la garnison de Sphactérie, trois cent cinquante avaient été tués, deux cents faits prisonniers. Le reste, franchissant le gué de Sikia, trouva un refuge dans l'enceinte du vieux château féodal

qui domine d'un côté la mer Ionienne et le port, aujourd'hui comblé, de Pylos, de l'autre la plaine de Likos et l'étang de Dagh-Liani. Cinq bricks mouillés sur rade avaient appareillé aussitôt que l'escadre égyptienne s'était montrée à l'ouvert de la baie de Navarin. Le brick du capitaine Tsamados s'obstina seul à attendre le retour de son capitaine. Les embarcations de ce bâtiment purent ainsi recueillir Mavrocordato et quelques autres passagers. Trente-quatre navires de la flotte égyptienne occupaient en ce moment les abords de Navarin ; il fallut passer sous leurs canons pour sortir de la rade. Prêt à se faire sauter, si quelque avarie de mâture le laissait par malheur à la merci des Turcs, l'équipage du *Mars* traversa en quelque sorte avec impunité la double et triple ligne qui lui barrait la route. Il n'y eut que deux hommes tués et sept blessés à bord d'un brick qui avait essuyé presque à bout portant le feu de plusieurs frégates.

L'absence de Miaulis avait livré l'île de Sphactérie à Ibrahim. Le 12 mai, quatre jours après cette fatale affaire, Miaulis reparaisait devant Modon avec cinquante-huit voiles. Profitant d'un vent favorable, il lança six brûlots à la fois sur les bâtiments égyptiens. Une magnifique frégate, l'*Asia*, construite à Deptford, deux corvettes et quatre transports devinrent à l'instant la proie des flammes. Le succès eût été complet, si la majeure partie de la flotte d'Ibrahim

n'eût mis sous voile au moment de l'attaque. Il eût été complet surtout, s'il eût pu sauver la citadelle assiégée ; mais déjà le 19 mai le vieux fort de Pylos, assailli par terre et par mer, avait capitulé. Grossie de tous les fuyards échappés au massacre de Sphactérie, la garnison qui occupait ces ruines se composait de sept cent quatre-vingt-six hommes. Elle obtint de s'éloigner aussitôt qu'elle eût mis bas les armes. Pour la première fois, le vainqueur se montrait fidèle à sa parole. Cette politique habile ne devait pas tarder à porter ses fruits. Les soldats rouméliotes qui défendaient la citadelle de Navarin, informés du traitement favorable accordé à leurs compagnons, cessèrent de rester sourds aux propositions d'Ibrahim. En vain Iatrakos de Misistra et George Mavromichali insistèrent-ils pour qu'on prolongeât la résistance. Cinquante-six canons ou mortiers bombardaient la place ; l'eau était sur le point de manquer. Il parut prudent de ne pas s'exposer à lasser la clémence d'Ibrahim. C'est ainsi qu'après sept jours de pourparlers le général égyptien entra enfin en possession d'une place qui lui assurait plus qu'une base d'opérations pour son armée, car elle lui donnait en même temps un abri indispensable pour sa flotte. Impatient de saisir ce gage d'une campagne désormais facile, Ibrahim souscrivit à toutes les exigences, à tous les caprices même des assiégés. La garnison de Navarin voulut être transportée à Calamata sur des bâtiments

neutres ; Ibrahim la fit embarquer à bord des navires de commerce autrichiens qu'il avait nolisés.

Les Grecs n'étaient encore rassurés qu'à demi , car il leur faudrait traverser les lignes de la flotte égyptienne. Ibrahim leur donna pour escorte une goëlette française , l'*Amaranthe* , et une autre goëlette de guerre portant le pavillon de l'empereur d'Autriche. S'il garda prisonniers Iatrakos et Mavromichali , ce fut pour les échanger contre deux pachas que les Grecs avaient refusé de comprendre en 1822 dans la capitulation de Nauplie ; ce fut peut-être aussi avec le secret espoir de séduire ces vaillants captifs. Ibrahim ne se décida pas dès le premier jour à faire en Morée la guerre d'extermination qui allait révolter l'Europe ; il ne s'y résolut que contraint en quelque sorte par l'invincible éloignement des Grecs. Il sentait l'attention du monde dirigée vers le Péloponèse , et craignait beaucoup plus qu'on n'eût pu l'attendre d'un Turc d'ameuter contre lui cette redoutable force l'opinion dont maint symptôme lui avait déjà révélé la puissance. « Méhémet-Ali , écrivait le comte Guilleminot , parle beaucoup d'humanité , et ne cesse de vanter les sentiments de son fils. Il répond de la discipline de ses troupes. Les ministres européens à Péra n'ont qu'une chose à faire suivant lui : obtenir que la Porte rappelle à Constantinople le capitain-pacha , et ne souffre pas que les Albanais de Reschid pénètrent jamais en Morée. »

Les armées s'usent vite en campagne. Ibrahim n'eût pas tardé à voir se fondre celle qu'il avait amenée au prix de tant de sacrifices et de persévérance à Modon, si le vice-roi n'eût pris soin de faire passer incessamment d'Égypte en Candie des renforts. Navarin s'était à peine rendu à Ibrahim que la flotte égyptienne repartait pour le port de la Sude. A la même époque, le même jour, Khosrew-Pacha quittait les Dardanelles. Les Grecs couraient le risque d'être pris entre deux feux. Ils partagèrent leur force navale en deux divisions. Miaulis, avec trente-quatre bricks, s'établit en croisière sous le cap Matapan. Le 26 mai, il rencontrait sur ce point cinquante voiles égyptiennes qui se dirigeaient vers la Sude; quelque persévérance qu'il mit à les suivre, il ne trouva pas une seule fois, pendant cette traversée, l'occasion de les attaquer. Sachtouris fut plus heureux; le 28 mai, il vit venir à lui l'escadre ottomane, qui escortait le matériel de siège destiné à l'armée que commandait Reschid dans la Grèce occidentale. Sortie des Dardanelles un vendredi, la flotte turque fut attaquée dès le samedi matin entre Ténédos et Lemnos. Les deux escadres restèrent ainsi en présence pendant plusieurs jours, et chaque jour fut marqué par un nouveau combat. Aucun résultat décisif n'avait été obtenu dans ces diverses rencontres. Au passage du canal qui sépare l'Eubée de l'île d'Andros, les Grecs lancèrent sur la frégate de Khosrew-Pacha trois brûlots. La fré-

gate amirale, avec ses huit cents hommes, fut consumée en quelques instants : elle portait le trésor de la flotte, mais le rusé capitan-pacha ne s'y trouvait plus ; il avait changé de navire dès qu'il avait été au large des Dardanelles, c'est-à-dire hors de portée de l'actif espionnage des Grecs. Deux corvettes furent également détruites par les brûlots de l'amiral Sach-touris ; trente bâtiments de transport et une grande quantité de canons de bronze tombèrent au pouvoir de ses bricks de guerre.

Le convoi turc s'était dispersé ; quelques bâtiments cherchèrent un refuge dans le golfe de Volo, d'autres dans le canal de Négrepont. Le capitan-pacha poursuivit sa route vers la Sude. Le 22 juin, le commandant de la canonnière *l'Alsacienne* jetait l'ancre dans ce port au milieu de deux cents voiles. Le 24 au matin, le commandant de la corvette *la Diane* prolongeait devant la Canée la queue de cette immense armée, sortie la nuit précédente de la Sude et se dirigeant à l'aide d'une faible brise vers les côtes du Péloponèse. « Les Grecs n'étaient pas en vue. » Les renforts destinés à l'armée d'Ibrahim, conduits par Hussein-Bey et escortés par toute la flotte du capitan-pacha, ne furent en effet rencontrés par Miaulis que le 28 juin dans le voisinage de Cerigo. Une tempête avait éloigné les Grecs des côtes de Candie, le calme paralysa leurs mouvements quand ils voulurent faire agir leurs brûlots.

Le capitain-pacha louvoyait entre Cerigo et Cerigotte avec un léger vent de sud. Les Grecs se présentèrent ayant le vent pour eux. Formés en deux colonnes, leurs soixante-trois bâtiments, quand ils approchèrent de l'ennemi, se déployèrent sur une seule ligne de bataille. La goëlette de Tombazis marchait en tête. La division légère des Ottomans, commandée par le capitain-bey et forte de dix-neuf bricks ou corvettes, engagea la première le combat ; mais bientôt le capitain-bey se replia sur la ligne des frégates. Ces dix frégates, nous apprend un officier autrichien, le major Bandiera, composaient une ligne de bataille bien ordonnée qui gêna considérablement l'action des Grecs. Cinq bricks et deux brûlots réussirent cependant à tourner cet obstacle. Ils se portèrent à la rencontre d'un brick turc ; celui-ci se défendit avec le plus grand courage et donna aux autres bâtiments le temps de venir à son aide. La canonnade dura ainsi vivement soutenue pendant une heure entière ; au bout de ce temps, s'il faut en croire le major autrichien, « les Grecs virèrent de bord dans un désordre extrême et cherchèrent à s'éloigner du combat ». Le 5 juillet, le convoi égyptien et les deux flottes qui l'avaient escorté mouillaient en sûreté dans le port de Navarin ; c'était le quatrième convoi qui apportait des troupes et des munitions en Morée. Les brûlots, — la question ne faisait plus malheureusement l'objet d'un doute, — n'avaient pas la puissance

d'arrêter la masse d'une flotte. Cette triste découverte ne pouvait manquer de porter le découragement dans bien des cœurs ; ce qui était plus inquiétant encore, c'est que les Turcs semblaient enfin avoir trouvé un homme. « Tout ici, écrivait le capitaine de Rigny, tient à Ibrahim ; sa mort serait le plus grand succès que les Grecs pussent espérer, — et il s'expose bien témérairement », ajoutait le commandant de *la Sirène*. Ibrahim s'exposait en effet avec une légèreté ou une intrépidité sans exemple ; mais le ciel vérifiait pour lui le fameux proverbe arabe : « Il n'y a que la fatalité qui tue. »

Maître de Navarin, Ibrahim n'avait plus qu'à s'avancer dans l'intérieur du pays. Tout fuyait devant ses troupes ; sur aucun point, il ne rencontrait de résistance. Les Moréotes demandaient à grands cris Colocotroni ; on fit venir Colocotroni d'Hydra. Une proclamation du gouvernement, en mettant ce chef populaire à la tête des troupes, appela tous les Grecs aux armes. Des serments d'union, des promesses d'oubli furent échangés ; ces vaines cérémonies n'étouffèrent pas les germes des anciennes discordes.

Campé le 20 juin à Nisi, dans la plaine qu'arrose le Pamisus, Ibrahim arriva le 26 à Argos, après avoir franchi les défilés de Scala, Leondari, Tripolitza, le col du mont Parthenis. Forcés sur tous les points qu'ils tentaient de défendre, les Grecs se retirèrent en brûlant les récoltes ; la terreur était à

Nauplie. Une attaque infructueuse que fit un détachement d'Ibrahim sur les moulins de Lerne rendit quelque courage aux Grecs. On s'efforça de grossir le résultat de cette insignifiante affaire; on porta la perte des Égyptiens à quelques centaines de morts, quoiqu'en réalité ils n'eussent perdu que deux hommes. Le surlendemain, Ibrahim, pressé par le manque de vivres et ne voyant point paraître sa flotte, rétrogradait sur Tripolitza, ou, pour mieux dire, sur ses magasins. A la vue de son dernier bataillon battant en retraite, un *Te Deum* fut chanté à Nauplie. Les Grecs se promirent que Colocotroni lui fermerait les défilés : cet invincible Ibrahim aurait, disaient-ils, le sort de Dramali-Pacha; mais on avait laissé au général égyptien deux jours d'avance, et pendant qu'on parlait de faire marcher des troupes à sa suite, on apprenait que, malgré Colocotroni et le grand défilé, il avait une seconde fois occupé le plateau de Tripolitza. Les Grecs avaient perdu l'espoir de pouvoir résister en plaine aux Arabes; ils se voyaient également incapables de les arrêter dans les montagnes. Pendant ce temps, vingt mille Turcs échelonnaient leurs postes sur le bord septentrional du golfe de Lépante, de la baie de Salone aux portes de Missolonghi.

Ainsi au 1^{er} juillet 1825, bien qu'une somme de quarante mille livres sterling eût été livrée au gouvernement grec pour favoriser ses armements, bien que

les Hydriotes eussent continué à infliger de nombreux et sanglants échecs aux flottes ottomanes, la Morée était envahie, Candie appartenait en totalité aux Turcs, et sur le continent il ne restait à l'insurrection, dans la Grèce occidentale, que Missolonghi étroitement resserré; dans la Grèce orientale, que la citadelle d'Athènes. Les capitaines les plus renommés s'efforçaient en vain de reconstituer leurs anciennes bandes. Ils réussissaient à peine à rassembler quelques milliers d'hommes qui ne tenaient nulle part et se dispersaient au bout de quelques jours.

« On se ferait cependant, écrivait le commandant de *la Sirène*, une fausse idée de la situation, si l'on croyait que, plus accablés encore, les Grecs en viendraient à une transaction volontaire avec les Turcs. A travers tant de vicissitudes et, il faut le dire, tant de barbaries réciproques, le pays se détruit, la population peut disparaître. Jamais les Turcs et les Grecs ne vivront ensemble. Ibrahim est maître de l'Arcadie, de la Messénie; il est venu par Tripolitza jusqu'à Argos. Les villages qu'il n'a pas pillés et brûlés l'ont été par les Grecs; pas un ne s'est soumis. Tout a fui, et si, dans la marche rapide de sa cavalerie, Ibrahim a pu envelopper quelques familles arcadiennes, ces familles ont été atteintes dans leur fuite. Nulle part le vainqueur n'a trouvé une maison habitée ou une main suppliante. » Tel fut le caractère de cette lutte mémorable. L'obstination du

vaincu triompha de l'habileté, du courage, des ressources sans cesse renouvelées du conquérant. Elle triompha aussi des hésitations de l'Europe, car l'Europe pouvait bien désirer que la Grèce fût soumise; il lui était interdit de laisser tout un peuple chrétien mourir.

CHAPITRE XXIII

LE CONTRE-AMIRAL DE RIGNY ET LE COMTE GUILLEMINOT

Le capitaine de Rigny venait d'être promu, par ordonnance du 22 mai 1825, au grade de contre-amiral. Il reçut cette nouvelle à Smyrne, où l'avait conduit le désir de se rapprocher du comte Guillemillot; mais dans l'état présent des choses, le commandant de la station française ne pouvait se tenir longtemps éloigné de la Morée. Le 20 juin 1825, *la Sirène* était de nouveau sur la route de Nauplie. La plus complète anarchie régnait alors en Grèce. Le gouvernement central, pris dans son ensemble, faisait à peine sentir son action en dehors des murs de la place forte où il avait en 1823 fixé sa résidence. Composé de députés provenant pour la plupart de pays entièrement occupés par les Turcs, le Corps législatif ne possédait qu'une autorité nominale; l'existence même du pouvoir exécutif dépendait de l'appui éventuel des subsides étrangers. Les premiers versements de l'emprunt de Londres avaient été employés à solder les dépenses navales et à soudoyer les bandes mercenaires qui compri-

mèrent si rapidement en 1824 la révolte des primats. La Morée n'avait point eu de part à la distribution des guinées anglaises ; les soldats rouméliotes opposés par Coletti aux troupes dissidentes s'étaient conduits dans la Péninsule comme ils auraient pu le faire en pays conquis. Il n'y aurait certes point eu lieu de s'étonner si les Moréotes, soumis en apparence, eussent gardé au fond du cœur quelque ressentiment de procédés non moins blessants pour leurs intérêts que pour leur orgueil.

Ce ne fut cependant qu'après le débarquement d'Ibrahim et la campagne peu brillante dirigée par le président Condourioti en personne sur les derrières de l'armée égyptienne que l'on vit s'aggraver d'une façon très-sensible le désaccord qui n'avait jamais cessé d'exister entre les Péloponésiens, les Rouméliotes et les insulaires. Partout où des partis se forment, il n'est pas rare de les voir chercher un appui étranger les uns contre les autres. Au mois de mai 1824, il prit fantaisie aux Grecs de se choisir un roi. On les avait avertis à Vérone du danger qu'il y aurait pour eux à s'en tenir à la forme républicaine. Ils commencèrent à bégayer les mots de constitution, de monarchie. Quelques noms de princes furent mis en avant. La Grèce n'offrait pas de personnalité assez éminente pour qu'on pût se flatter de réunir sur un choix national une masse suffisamment imposante de suffrages. L'Autriche et la Russie n'é-

taient pas éloignées, disait-on, de s'entendre pour favoriser l'avènement de l'ancien roi de Suède, le colonel Gustavson. Tout à coup un bruit plus sérieux se répand ; cette fois ce serait le comité philhellénique de Paris qui se chargerait, suivant l'expression de l'amiral de Rigny, « de monarchiser la Grèce ». Un agent de ce comité arrive à Nauplie au mois d'avril 1825. L'élection du second fils d'un de nos princes du sang peut compter, suivant lui, sur les secours de la France, sur l'approbation à peu près unanime de l'Europe. La grande majorité du Corps législatif saisit avidement ce projet, et sur ce terrain se trouve constitué à l'instant ce qu'on appelle dès lors, en opposition de la tutelle anglaise, le parti français. Les premiers bataillons d'Ibrahim commençaient à descendre dans la plaine d'Argos. Les projets des partis reçoivent de cette apparition une impulsion nouvelle. Les uns, sans plus attendre, veulent proclamer le jeune prince français et arborer le pavillon blanc sur les murs de Nauplie ; les autres demandent avec autant de hâte et autant d'à-propos qu'on y fasse flotter le drapeau britannique. Le hasard amène en ce moment dans le golfe la frégate *la Sirène*. L'amiral de Rigny est mis au courant des diverses propositions qu'on agite ; nos partisans l'entourent, ils le pressent d'appuyer non-seulement de ses paroles, mais aussi de ses actes, la mesure qu'ils se préparent à prendre.

C'est à lui d'assurer le succès d'une combinaison désirée au Palais - Royal , favorablement accueillie aux Tuileries, autorisée par M. de Villèle. Les moments sont précieux , la circonstance est unique. Il suffit pour faire triompher le parti français de signifier au nom de la France un armistice à l'armée d'Ibrahim. « En vérité, monseigneur, écrivait l'amiral au comte de Chabrol, le 5 juillet 1825, j'éprouve une espèce de honte à rappeler tous ces rêves ; mais, je le dis ici avec assurance, quand bien même les instructions des ministres du roi m'eussent autorisé à coopérer plus ou moins directement à de pareils projets, j'aurais cru manquer à mon devoir, j'aurais cru compromettre les intérêts du pays et le nom de Son Altesse Royale, si je me fusse laissé aller à de vaines espérances dans un tel moment. » Ibrahim en effet ne tarda pas, comme l'avait prévu l'amiral de Rigny, à se replier sur Tripolitza. Son armée partie, beaucoup de Grecs n'eurent rien de plus pressé que d'oublier et de désavouer leurs promesses, d'autres se firent un mérite de porter au commodore Hamilton le secret de ces négociations imprudentes.

Le commodore partit sur-le-champ pour Corfou. Il en revint avec quatre frégates et trois corvettes. Au même moment entraient à Nauplie deux bâtiments de commerce anglais. L'un apportait une nouvelle portion de l'emprunt, cinquante mille livres

LE CONTRE-AMIRAL DE RIGNY ET LE COMTE GUILLEMINOT. 321

sterling, — l'autre était chargé de munitions. Le commodore s'oppose avec grand fracas au débarquement de ces secours. « La France, dit-il, a déjà pris trop d'influence en Égypte pour que le gouvernement britannique lui en laisse prendre davantage encore en Grèce. L'argent anglais ne servira pas à ériger dans le Levant un royaume français. » Quelques jours s'écoulaient, un manifeste est apporté d'Hydra, on le couvre à Nauplie de signatures. « La nation grecque remet volontairement le dépôt sacré de sa liberté et de son existence politique à la protection exclusive du gouvernement de la Grande-Bretagne. »

Cette détermination extrême dépassait maladroitement le but. L'amiral français en profite pour se placer sur un terrain où le commodore lui-même ne pourra se dispenser de venir le rejoindre. « Je tiens à tous ici le même langage, écrit-il le 23 septembre au ministre; je ne prêche que l'union et la concorde. Je calme les plus impatients en les assurant des dispositions généreuses du roi; je ne leur dissimule pas que c'est au concours des puissances qu'ils doivent s'adresser pour obtenir l'amélioration de leur sort. » — « La Grèce, ajoutait-il, est trop pauvre pour supporter un établissement royal dont les frais ne seraient pas faits ailleurs. On doit également tenir compte de la situation morale de ce pays : quels appuis y trouverait la royauté? Il y a une lacune immense entre les bergers qui forment la

masse de la population et quelque jeunesse qui a superficiellement étudié au dehors. Le clergé lui-même ne serait pas une force, car il est peu influent et généralement ignare. Je ne vois que la demande du protectorat commun qui puisse être utile à la Grèce. »

Le conseil était sage, mais tout plan d'arrangement péchait par la base, si l'on répugnait, pour en assurer l'exécution, à l'emploi de moyens coercitifs. « Oui, le nœud gordien est là, s'écriait avec impatience le comte de Guilleminot, enfermé par les instructions du ministre dans le cadre indécis de la politique autrichienne. S'il peut une fois convenir à l'Europe de le trancher, tout deviendra facile ou du moins d'une difficulté abordable; mais négocier, toujours négocier, éviter par tous les moyens possibles l'adoption de résolutions vigoureuses, où cela peut-il conduire, quand nous avons affaire à des gens qui ne répondent aux conseils qu'on leur donne que par des sentences du Coran? »

Pendant que la diplomatie divisée s'agitait ainsi dans le vide, que le comte Guilleminot continuait d'agir auprès du divan « par contenance et sans le moindre espoir de succès », les troupes égyptiennes établies sur le plateau de Tripolitza poussaient sans obstacle leurs reconnaissances dans toutes les directions. Bien que l'ennemi se fût dispersé, qu'Ipsilanti et Colocotroni fussent rentrés à Nauplie presque

seuls, Ibrahim ne se relâchait pas de sa vigilance. Il assurait ses positions, gardait ses lignes de communication et de retraite, faisait en un mot succéder à la guerre d'irruption une guerre méthodique. Il venait de marcher sur Misistra et de s'en emparer presque sans coup férir. De là il était descendu dans les deux golfes du Magne pour y détruire toutes les provisions qui s'y trouvaient. Il parcourait ainsi, le fer et la torche à la main, les divers districts de la Morée. Ayant derrière lui Modon, Coron, Navarin et de grands magasins alimentés par l'Égypte, il n'hésitait pas à dévaster zone par zone le pays. Son but évident était de réduire les populations par la famine. Il les avait déjà obligées à se réfugier dans les montagnes; il pensait que l'hiver les contraindrait à redescendre dans les plaines, où il les aurait à sa merci. En attendant, il avait renvoyé sa flotte en Égypte, d'où devait lui venir une nouvelle armée. Du retour de cette flotte dépendait le sort de la rébellion.

Quand on n'a servi que dans une marine régulière, quand on n'a connu que des arsenaux regorgeant de vivres et de munitions, on se fait difficilement une idée des embarras de tout genre au milieu desquels les Grecs devaient poursuivre leurs opérations navales. La pénurie était telle dans les îles que c'était un prodige de trouver à y rassembler un mois de provisions pour sept ou huit mille hommes.

Quoique la frugalité du matelot grec ait été de tout temps proverbiale, les croisières ne pouvaient pourtant se prolonger au delà du dernier oignon et du dernier biscuit. La disette menaçante ramenait forcément les escadres au port; la sédition les y retenait. Entourés, dès qu'ils avaient mis le pied sur le rivage, par leurs femmes et par leurs enfants, en proie à la plus affreuse misère, les marins grecs demandaient à grands cris le paiement de leur solde et de leurs parts de prise. La caisse était vide, les captures contestées; les autorités, qui s'efforçaient de faire entendre raison à cette foule aigrie par la souffrance, devenaient les premières victimes de sa fureur. « Les matelots, nous dit l'amiral de Rigny, mettaient le couteau sur la gorge aux primats, le feu à leurs maisons. » Au mois de juin 1825, la *Bobolina*, l'intrépide et farouche amazone, avait été tuée d'un coup de pistolet sur la plage de Spezzia. *Canaris* faillit éprouver le même sort à Égine. *Miaulis* s'était vu abandonné en présence de l'ennemi par la majeure partie de sa flotte. Les Grecs croyaient fermement que toute marchandise sortie d'un port turc était pour eux de bonne prise, sous quelque pavillon qu'on l'eût embarquée. Les hésitations des primats à sanctionner leurs déprédations n'étaient à leurs yeux que l'indice d'une criminelle connivence.

L'abus qui se faisait dans l'Archipel du pavillon neutre expliquait, s'il ne justifiait complètement, ces

violences. Il y avait neuf mois que les flottes turque et égyptienne, harcelées plutôt qu'entamées par les Grecs, traînaient après elles un immense convoi, dans lequel figuraient à peu près tous les pavillons; exceptons-en pourtant le pavillon français. C'était à la faveur de cette complicité que la Morée avait été envahie, c'était l'appât d'un lucre honteux et illicite qui allait fournir encore une fois à Méhémet-Ali les transports dont il avait besoin pour entretenir l'armée d'Ibrahim. Peu s'en fallut que cette spéculation indigne ne reçût des mains de Canaris un terrible et juste châtement.

Couvert par une longue chaîne de récifs qu'il est à peu près impossible de franchir sans pilote, le port d'Alexandrie renfermait le 10 août 1825, avec soixante voiles égyptiennes, cent cinquante navires européens dont vingt-cinq français chargés de coton pour Marseille. Vers six heures du soir, Canaris arrive à l'ouvert de cette rade. Trois brûlots et deux bricks de guerre lui ont été confiés. Le vent était favorable. Impatient d'en profiter, le héros ipsariote juge inutile d'attendre ses compagnons; il donne seul dans la passe. Usant d'un stratagème que les lois maritimes ne désavouent pas, le brûlot conduit par Canaris a déguisé sa nationalité. Le pilote égyptien, qui voit flotter à la corne le pavillon russe, croit avoir affaire à un bâtiment neutre, il aborde sans défiance; guidé par ses indications, le brick a

franchi la barrière des récifs. Canaris porte droit sur l'escadre égyptienne. La brise du large en ce moment s'éteint ; le vent change, le brûlot est obligé de louvoyer pour avancer vers le fond du port. Nulle escadre, fût-ce une escadre turque, ne laisse en temps de guerre un navire inconnu pénétrer dans ses lignes sans l'avoir fait auparavant raisonner. Des embarcations se détachent des frégates d'avant-garde. On vit alors du pont du brick de guerre français *l'Abeille*, mouillé en tête de rade, plusieurs hommes s'embarquer précipitamment dans une chaloupe que le brick de Canaris traînait à la remorque. Ni les forts de la rade, ni l'escadre égyptienne n'ont encore conçu de soupçon ; à bord de *l'Abeille*, la manœuvre a paru étrange. Menacé le premier, en raison de la position qu'il occupe, le brick français s'est mis, sans perdre de temps, sur ses gardes. On a serré les tentes, battu la générale, largué les focs, chargé la batterie des deux bords ; on se tient prêt à couper le câble. « Le navire suspect, nous dit le commandant de *l'Abeille*, le capitaine Hargous, se trouvait à environ trois encablures de nous quand nos derniers doutes se sont dissipés. Il n'y avait plus à s'y méprendre ; ce brick abandonné par son équipage était un brûlot ! Soudain il a pris feu. Au même instant, les deux bricks qui étaient restés au large ont viré de bord et hissé le pavillon grec. » La flamme en un clin d'œil serpente à travers le gréement, les bras et

les boulines sont consumés, les voiles, échappant à la tension qui les tenait orientées, retombent sur le mât. Le brick se trouve masqué, cule, abat, reprend sa marche, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, suivant le souffle variable qui le pousse et la voile encore épargnée qui se gonfle : il passe ainsi entre plusieurs navires de guerre et de commerce, frôlant l'un, contournant l'autre, les effrayant tous. Les embarcations turques réussissent enfin à jeter les grappins à son bord. Elles le remorquent vers la côte voisine où le brûlot va tranquillement s'échouer. « Si ce navire, écrivait M. Hargous, eût par malheur accroché la frégate d'avant-garde, le désordre se fût mis dans le reste de la flotte ; les deux autres brûlots seraient accourus, et auraient à leur tour abordé d'autres bâtiments. La catastrophe eût été épouvantable, le succès des Grecs complet ; mais *l'Abeille* les a un peu gênés. »

Il fallut quelque temps aux navires égyptiens pour se remettre d'une si chaude alerte. Canaris n'en courut pas moins les plus grands dangers. Quelques coups de canon tirés par le brick du capitaine Hargous avaient donné l'éveil aux batteries de la rade. L'intrépide Ipsariote dut essuyer presque à bout portant le feu de la batterie du Figuier avant de pouvoir rejoindre les bâtiments qui l'attendaient au large.

Les actions humaines sont diversement appréciées

suivant le point de vue d'où on les considère. Ce héros, à qui l'amiral de Rigny et le capitaine Le Ray accordaient une admiration sans mélange, n'était qu'un odieux pirate aux yeux de la marine neutre, qu'il avait failli envelopper dans le désastre destiné à la flotte du vice-roi d'Égypte. On lui reprochait amèrement de s'être servi, pour accomplir « cette fameuse prouesse », d'un pavillon étranger. Ce n'est pourtant pas le déguisement, c'est le combat sous de fausses couleurs que les lois internationales ont pris soin d'interdire aux belligérants. Le capitaine Hargous et le consul général de France, M. Drovetti, rendu par ordonnance royale du 20 juin 1821 aux fonctions qu'il avait déjà exercées sous un autre règne en Égypte, insistaient peu sur cette délicate question ; leurs plaintes portaient plus haut. Ils soutenaient tous deux avec une égale énergie que Canaris, s'il eût réussi « dans son infernal projet », n'eût pas seulement causé un incalculable dommage au commerce européen ; il eût, suivant eux, attiré de sanglantes représailles sur la colonie franque. Le commandant de *l'Abeille* avait en 1823, quand il commandait *l'Estafette*, sauvé la population catholique de Syra ; « il venait, écrivait M. Drovetti, de rendre par sa vigilance un service non moins signalé à des intérêts que la France, quelles que fussent au fond ses sympathies, avait le droit impérieux de protéger. » Chacun ici était dans son rôle : Canaris en

voulant allumer l'incendie dans un port égyptien, le capitaine Hargous en faisant avorter une entreprise dont son équipage et ses nationaux auraient pu devenir les premières victimes; cependant le journal d'Hydra, qui ne manquait jamais, nous dit l'amiral de Rigny, « l'occasion de calomnier les moindres démarches de la France », faisait grand bruit de ces coups de canon tirés par un brick français sur un brûlot grec. Canaris ne s'associa pas aux récriminations de la presse hydriote. Il eût pu avec une apparence de justice s'en prendre à nous de son échec; il aima mieux songer aux moyens de le réparer et ne pas aliéner à la Grèce, par des plaintes stériles, les sympathies dont plus que jamais la Grèce avait besoin. Recommandé aux soins du comité philhellénique de Paris, son fils Thémistocle faisait route pour Toulon à bord de la goëlette *l'Amaranthe* pendant que de la « petite Angleterre », — c'est ainsi qu'Ibrahim désignait l'île d'Hydra, — on continuait de diriger les plus violentes attaques contre nous.

Notre situation en Grèce était sujette à toutes les fluctuations qu'imprimaient à l'opinion les incidents travestis à plaisir par de dangereuses agences de publicité. Les Anglais exploitaient avec habileté nos relations intimes avec l'Égypte. A force de vanter et d'exagérer le crédit dont nous jouissions auprès du vice-roi, ils avaient fini par persuader aux Grecs qu'il dépendait de nous d'obtenir de Méhémet-Ali qu'il

retirât ses troupes de la Morée, dût-il s'ensuivre pour lui une rupture éclatante avec la Porte. « On lui laisserait Candie », nous disaient les agents qui faisaient appel à notre influence ; « on irait même jusqu'à consentir à des prestations d'argent. » C'était bien mal connaître le vassal ambitieux qui fut, de tous les Turcs, le plus convaincu peut-être de la nécessité de donner à son ambition le sceau de la fidélité dynastique. Méhémet-Ali n'eût pas hésité à poursuivre ses ennemis personnels jusque sous les murs du sérail ; il eût fait la guerre au sultan pour peupler le divan de ses créatures, pour se faire conférer ainsi de nouveaux fiefs ; il n'eût jamais pris parti avec des chrétiens insurgés contre le maître auguste dans les veines duquel coulait le sang vénéré d'Othman. Ce fut en 1827 une des illusions de la politique française de croire qu'elle pourrait triompher de ce sentiment inné, invétéré, chez le vieux soldat rouméliote. Malgré son indulgence pour les infidèles, malgré l'utile emploi qu'il fit de leurs services, Méhémet-Ali n'en voulait pas moins rester une des plus solides colonnes de l'islamisme.

Quand ce pacha, qui se croyait appelé par les desseins de Dieu à rétablir le prestige des armes musulmanes, se vit insulté par les giaours jusque dans le port d'Alexandrie, bravé sous les fenêtres mêmes de son palais, son exaspération ne connut plus de bornes. Le 12 août au matin, il montait

à bord d'une frégate, et, suivi de sept bâtiments, courait à la recherche de la flottille grecque jusque sur les côtes de Caramanie. « Quelle singulière équipée ! » s'écriait le comte Guillemillot en apprenant le départ du vice-roi. Singulière en effet, car Méhémet-Ali ne s'exposait pas seulement à se faire enlever par une division hydriote, il laissait l'autorité pour ainsi dire vacante en Égypte. Il avait à peine quitté Alexandrie, que son plus mortel ennemi, Khosrew-Pacha, y entra avec toute la flotte ottomane.

On se rappelle que Khosrew, dans les premiers jours du mois de juillet, avait escorté les renforts conduits par Hussein-Bey de la Sude à Navarin. Le 10 juillet, il était devant Missolonghi ; le 3 août, il se rangeait en bataille pour faire face à la flotte de quarante voiles qu'amenaient dans le golfe de Patras Miaulis, Sachtouris, Colandrutzos et Apostolis. Le lendemain, l'escadre hydriote, plus habile et plus manœuvrière, lui avait gagné le vent. Trois brûlots furent lancés contre le bâtiment qu'il montait ; aucun ne parvint à l'accrocher, mais l'acharnement que les Grecs mettaient à s'attaquer toujours à sa personne le décida subitement à leur abandonner le terrain. Il se souvint à propos de l'ordre qu'il avait reçu d'opérer sa jonction avec la flotte égyptienne, et fit voile pour Alexandrie. Qu'on juge de l'émotion que dut produire l'apparition d'un pareil concours de

navires se montrant dans les eaux de l'Égypte sous les ordres de Khosrew en l'absence de Méhémet-Ali. Des bâtiments légers furent expédiés dans toutes les directions pour en informer le vice-roi ; un régiment de réguliers fut en toute hâte appelé du Caire. La conduite du capitán-pacha ne justifia pas ces soupçons. « Il avait levé, disait-il, le blocus de Missolonghi, parce qu'il ne lui restait plus que dix jours de vivres. De tous les ports ottomans, Alexandrie était celui où les vents régnants pouvaient le plus aisément le conduire, celui où il devait s'attendre à trouver le plus de ressources. Il était venu y opérer la jonction prescrite, mais il ne mettrait pas le pied à terre avant le retour du gouverneur d'Égypte. » Le 20 août au matin, le navire qui portait Méhémet-Ali fut enfin signalé à l'entrée des passes. « Le pacha fut rendu, écrit M. Drovetti, aux vœux d'une population consternée et impatiente de le revoir. »

Khosrew voulut être le premier à féliciter le vice-roi de son heureux retour. Méhémet-Ali l'attendait sur les degrés du débarcadère. Là, en présence de la foule émue, les deux vizirs se tinrent longtemps embrassés. Le vice-roi donna la droite au capitán-pacha, et ils s'avancèrent ainsi de front vers le palais, « faisant jusqu'au dernier moment assaut de politesse ». Leur conférence fut longue et amicale. En dépit des présages alarmants propagés par la malveillance, ces apparences de cordialité ne reçurent des

faits aucun démenti. Le 23 octobre 1825, les flottes ottomanes, au nombre de soixante-six voiles, partaient d'Alexandrie abondamment pourvues de provisions ; le 2 novembre, elles avaient dépassé Candie et manœuvraient pour doubler Cerigo. Les Grecs, à cette nouvelle, quittèrent précipitamment le mouillage de l'Argentière, où ils attendaient le rapport de leurs éclaireurs. Contrariés par de gros vents d'ouest, ils n'arrivèrent que le 8 au matin sous le cap Saint-Ange. Les flottes turque et égyptienne étaient depuis le 5 en sûreté dans le port de Navarin ; elles y avaient débarqué onze mille hommes et un millier de chevaux.

CHAPITRE XXIV

PRISE DE MISSOLONGHI PAR IBRAHIM ET RESCHID-PACHA

LE 22 AVRIL 1826

Suivant l'expression tout à la fois concise et pittoresque du capitaine Ferrin, revenant à la fin de l'année 1825 d'une croisière sur les côtes du Péloponèse et interrogé par l'amiral de Rigny sur les renseignements qu'il en rapportait, « il n'y avait plus d'affaires en Morée ». Ibrahim parcourait cette province dans tous les sens avec des colonnes volantes de deux mille hommes : mise à feu et à sang, la Morée se convertissait peu à peu en désert. C'était sur la Grèce occidentale que les armes ottomanes allaient désormais concentrer leurs efforts. Assiégée pour la seconde fois le 29 avril 1825, la place de Missolonghi donnait l'exemple de la plus courageuse résistance. Cette ville ou plutôt « cette bicoque », comme l'appelle l'amiral de Rigny, avait déjà au mois de septembre repoussé trois assauts. Sa défense héroïque est peut-être le plus glorieux épisode de la révolution grecque.

Le nouveau vizir qui assiégeait Missolonghi en

1825 avait été signalé par la victoire de Petta à l'attention du sultan. Reschid n'avait pas son égal pour conduire un escadron de spahis à la charge ; c'eût été le grandir outre mesure que de voir en lui le rival d'Ibrahim. Fils d'un prêtre géorgien, il avait embrassé dès l'âge le plus tendre l'islamisme, et était devenu le protégé de Khosrew. La servitude l'avait fait musulman ; la faveur d'un favori qui avait, ainsi que lui, débuté par l'esclavage l'éleva, de degré en degré, au commandement suprême des armées de l'empire ; mais la fortune lui fit payer bien cher cette élévation, car elle associa ainsi le nom de Reschid-Pacha au souvenir de deux campagnes désastreuses, la campagne de 1829, qui ouvrit aux Russes le passage des Balkans, et la campagne de 1832, qui après la bataille de Koniah eût amené, sans l'intervention de l'Europe, les Égyptiens sur les rives du Bosphore. Reschid venait d'apaiser les troubles de l'Épire, quand au mois d'avril 1825 il parut devant Anatolikon avec huit mille hommes : deux mille Albanais gardaient en outre une série de postes, de Makrynoros, sur le golfe d'Arta, à Kakiscalà, sur le golfe de Patras ; trois mille pionniers, muletiers et valets de camp portaient l'effectif total de l'armée à treize mille hommes.

Pour se faire une idée des difficultés que présentait le siège de Missolonghi, il suffira de jeter un coup d'œil sur la carte où se trouve représentée cette

partie du golfe de Patras. Là, entre l'embouchure de l'Achéloüs, désigné aujourd'hui sous le nom d'Aspro-Potamos, et la vallée que baignent les eaux du Fidaris, s'étend sur un espace de vingt milles environ une sorte de Lido, de cordon sablonneux, en arrière duquel se sont amoncelées les alluvions des deux fleuves. Ce terrain à demi noyé est entrecoupé de lacs, de lagunes, de bancs de vase, de pêcheries recouvertes de quelques pouces d'eau à peine. Le lac de Missolonghi et le lac d'Anatolikon, situé plus au nord, communiquent par un canal d'un pied et demi environ de profondeur. Le lac de Missolonghi est de beaucoup le plus vaste; cependant il n'y peut entrer et circuler que des bateaux plats. La ville, distante de la mer de trois milles environ, est adossée au lac. Suffisamment protégée sur deux de ses faces par les terrains marécageux qui l'entourent, elle n'a d'attaques à craindre que du côté du nord et du côté de l'est. Les troupes qui la veulent investir doivent venir d'Anatolikon, de la vallée du Fidaris ou du ravin qui longe la croupe du mont Zyrgos. Depuis le premier siège qu'elle avait subi en 1822 et 1823, l'enceinte de Missolonghi s'était sensiblement améliorée. On avait approfondi le fossé, muni le long rempart de terre qui s'étendait du bord de la lagune à l'autre extrémité du promontoire de tours et de bastions, mis en batterie quarante-huit canons et quatre mortiers. La petite île de Vasiladi formait

entre le rivage intérieur du lac et la mer une espèce d'ouvrage avancé. On y avait installé six canons et entassé deux mille femmes et enfants, bouches inutiles dont la garnison tenait à se défaire. En dépit de cette précaution, Missolonghi renfermait encore dans ses murs une population de douze mille âmes. La garnison comprenait quatre mille soldats environ, sans compter un millier d'habitants et de bateliers en état de porter les armes.

Après les assauts infructueux qu'il avait livrés dans les premiers jours du mois de juillet, Reschid-Pacha, abandonné le 6 août par la flotte ottomane, harcelé sur ses derrières par les troupes de Karaïskaki, se trouvait dans une position des plus critiques. Le 19 août, Zavellas pénétrait dans la place avec ses Souliotes, et venait imprimer à la défense un redoublement d'énergie. Le 17 octobre 1825, l'armée de Reschid, réduite à trois mille fantassins et six cents cavaliers, dut lever le siège de Missolonghi et aller s'établir au pied du mont Zyrgos. Un cri de triomphe retentit à l'instant dans la Grèce, cri imprudent, triomphe prématuré, car un ennemi plus formidable que Reschid-Pacha allait changer ces cris de triomphe en cris de détresse. Maître du Péloponèse, Ibrahim se portait à marches forcées de Navarin sur Patras. Le 18 novembre, la flotte du capitan-pacha et la flotte égyptienne arrivaient dans le golfe de Lépante et y débarquaient huit mille Arabes. Ibrahim n'avait pas

rencontré dans sa marche à travers la Morée plus d'opposition que n'en avait trouvé sa flotte pour venir d'Alexandrie et de Navarin. Le 29 novembre, il était de sa personne à Lépante. La flotte grecque apparut enfin ; une série d'engagements eut lieu, mais, « grâce aux querelles interminables des Hydriotes et des Spezziotes, les Turcs, nous dit l'amiral de Rigny, finirent par rester maîtres du terrain ». Investie par terre et par mer, Missolonghi ne devait pas tarder à succomber. Était-il impossible d'arriver à une solution pacifique avant l'accomplissement de cette nouvelle catastrophe ?

Prévoyant que les fonds de l'emprunt anglais seraient bientôt épuisés, que sans argent la Grèce ne pourrait maintenir ses flottilles ni ses troupes régulières, les chefs du gouvernement de Nauplie entretenaient avec effusion l'amiral de Rigny de leurs embarras. Ils le priaient de leur donner ses conseils, regrettant, disaient-ils, de ne les avoir pas suivis jusqu'alors. Feraient-ils une humble demande de protection aux puissances ? Par quel moyen ? Une députation ? Ils auraient autant de difficulté à la composer qu'à la défrayer. Une lettre ? Sous quelle forme la rédiger, à qui l'adresser et que demander enfin ? « A cela, je répondais, nous dit dans un de ses remarquables rapports le chevalier de Rigny, que, quelle que fût la forme, la démarche ne pourrait assurément nuire, pourvu qu'on ne manifestât

pas trop de prétentions. » Mavrocordato était alors le seul qui se rendit un compte assez exact de la situation pour oser avouer devant ses collègues que tout ce que les Grecs pouvaient espérer de mieux en ce moment était une sorte d'établissement tributaire sans contact avec les Turcs. « Si j'avais à exprimer une opinion personnelle, ajoutait l'amiral, ce serait aussi mon avis. » Malheureusement le vent de la fortune enflait à cette heure les voiles et le cœur des Turcs ; moins que jamais on pouvait se flatter de leur faire entendre raison. « Vous avez dû vous apercevoir, écrivait le 9 décembre 1825 le comte Guillemot au chevalier de Rigny, que Méhémet-Ali n'y va pas de main morte. Ce serait folie à nous de vouloir nous jeter en travers de son chemin. Nos relations avec l'Égypte, sans être ce que l'opinion les publie, sont telles néanmoins que notre considération dans le Levant est attachée au soin que nous prendrons de les maintenir. Faut-il nous exposer encore à voir Méhémet-Ali employer l'expression de politique française comme synonyme de politique versatile ? Il y aurait moins d'inconvénient à tenter d'agir sur l'esprit du capitán-pacha, quoique ce soit dans toute l'acception du mot un maître fourbe et un fourbe à langue dorée. Il serait bon cependant de le sonder et de savoir si sa réconciliation avec Méhémet-Ali est bien sincère. Faites-lui peur des Russes, montrez-lui la possibilité d'une alliance étroite et

très-prochaine entre le cabinet de Londres et celui de Saint-Pétersbourg. » L'empereur Alexandre affichait en effet depuis le mois de juin des tendances assez alarmantes pour la Porte. Il se plaignait hautement de nos hésitations et nous menaçait de s'entendre avec l'Angleterre, s'il ne parvenait pas à s'entendre avec nous.

Ces dispositions nouvelles du petit-fils de la grande Catherine étaient sans doute peu connues dans le Levant, car, lorsqu'on apprit à Odessa que l'empereur Alexandre venait d'expirer à Taganrog le 1^{er} décembre 1825, les Grecs virent dans sa mort un événement favorable à leur cause, et « en firent, nous dit l'ambassadeur de France, des réjouissances publiques ». Le successeur d'Alexandre devait être ce prince Constantin que l'insurrection de 1790 demandait pour souverain à l'impératrice Catherine. « Nos musulmans, écrivait à la date du 25 décembre le comte Guilleminot, sont déjà dans les transes. Il est aussi tels de nos collègues qui ne sont point du tout rassurés. Les employés de la légation russe répondent, avec ou sans dessein, que le prince Constantin est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était naguère. — Sa tête est mûre, disent-ils, et la vénération qu'il avait pour son frère le portera sans doute, au moins pour quelque temps, à continuer le système d'Alexandre. »

Sur toute la ligne du Pruth, le 19 décembre 1825,

les autorités et les troupes avaient prêté serment de fidélité au nouvel empereur, quand soudain on apprit à l'armée des frontières que le prince Constantin venait de renouveler la renonciation qu'il avait faite en 1822 de tous ses droits au trône. A la suite d'une émeute qui coûta la vie au gouverneur de Saint-Petersbourg et peupla les provinces sibériennes de nouveaux proscrits, le prince Nicolas mit sur sa tête la couronne impériale. Depuis Pierre le Grand, aucun descendant des Romanof n'avait été plus digne de la porter. A Vienne, lorsqu'on ignorait encore lequel des deux frères serait finalement empereur, on faisait dans l'intérêt de la paix des vœux pour Constantin, « ennemi déclaré des insurrections »; à Constantinople l'impression fut tout autre. L'avènement d'un prince dont les tendances et la personne étaient inconnues encore eut pour premier effet « de rassurer les Turcs et de désenchanter les Grecs ».

Il est dur, quand on a tant souffert, quand on a fait pendant cinq années consécutives une guerre sans merci, avec des alternatives de succès, d'espérances déçues et de revers, de se voir réduit à ses propres ressources et d'être forcé de reconnaître qu'on ne peut plus attendre son salut que de soi-même. Aussi le gouvernement de Nauplie, loin de s'avouer cette triste vérité, de la proclamer hautement et d'y conformer sa conduite, prêtait-il avide-

ment l'oreille à tous les bruits qu'il croyait de nature à distraire l'inquiétude publique. « La mésintelligence survenue entre Ibrahim et Reschid-Pacha au sujet du siège de Missolonghi paraît avoir laissé, écrivait l'amiral le 9 janvier 1826, quelque répit à cette place. Les Grecs vivent là-dessus pour le moment. » Nous les avons connues, nous aussi, ces illusions, et nous ne savons que trop ce qu'il faut penser de toutes les rumeurs dont un peuple affolé nourrit son désespoir. Les divisions des Turcs et des Égyptiens, en supposant même qu'elles existassent, étaient assurément bien loin d'égaliser celles qui paralysaient en cet instant critique la défense de la Grèce. L'anarchie la plus complète régnait à Hydra et à Spezzia. La population tout entière de ces îles, uniquement composée de matelots, d'armateurs et de capitaines, ne rêvait plus que courses, captures de navires et pillages. La déclaration de neutralité renouvelée, il y avait quelques mois à peine, par le gouvernement britannique investissait la marine grecque de tous les droits reconnus par les lois internationales aux belligérants. La crédule ignorance d'un peuple de corsaires, son avidité, la nécessité enfin, le précipitaient chaque jour plus avant dans une voie au bout de laquelle devait se trouver immanquablement la piraterie. Pendant ce temps, la lente et lourde flotte des Turcs opérait tranquillement dans le golfe de Patras. Méhémet-Ali avait exigé de la Porte la

promesse d'envoyer à Missolonghi un de ses grands officiers pour y veiller à ce que le capitain-pacha ne quittât point ces parages avant que la place fût prise. Husny-Bey s'était rendu à cet effet au camp de Reschid, investi des pleins pouvoirs de tchaous-bachi, et pour la première fois on voyait des Turcs entreprendre une campagne d'hiver.

Habitué à se rassembler dans les premiers jours du mois de mai pour se disperser à l'époque des semailles, les soldats timariotes avaient dès le mois de novembre abandonné le camp du séraskier; les troupes régulières étaient seules restées sous ses drapeaux. Aguerries par les privations et les épreuves d'une première campagne, dévouées à un chef dont elles appréciaient la bravoure et craignaient la sévérité, ces troupes ne devaient se montrer sous aucun rapport inférieures à l'infanterie arabe. Tout le mois de décembre fut employé par Ibrahim à former des magasins, à remplir son camp de munitions. Les pluies rendaient alors le travail des tranchées impossible. Des murs de la ville aux rives du Fidaris, la campagne submergée ne présentait qu'un immense marais. Lorsque les vents du nord commencèrent à sécher la plaine, le gouvernement grec comprit que la trêve forcée à laquelle il avait dû quelques instants de repos était sur le point de finir. Il réussit à équiper vingt navires hydriotes et quatre navires ipsariotes. Le 21 janvier 1826, ces bâtiments, renforcés par

trois bricks spezziotes qui étaient restés dans les eaux de Missolonghi, obligèrent les croiseurs turcs à se retirer sous le canon du château de Morée. Les assiégés purent alors faire venir des îles Ioniennes quelques provisions ; mais les matelots de l'escadre grecque n'avaient reçu en partant d'Hydra qu'un mois de solde ; ce délai expiré, il fut impossible de les retenir plus longtemps. La plaine était praticable, la mer se trouvait libre ; Ibrahim reprit sur-le-champ les opérations interrompues depuis le mois d'octobre.

L'artillerie des Turcs s'élevait à quarante pièces. Ibrahim la partagea en trois batteries qui jetèrent dans Missolonghi deux mille boulets ou bombes par vingt-quatre heures. Le feu des bastions grecs se ralentissait à vue d'œil ; tout semblait annoncer la position désespérée des assiégés. Cependant, chaque fois qu'un assaut était dirigé contre les remparts, cet assaut n'avait pour résultat que d'énormes pertes. Ibrahim comprit qu'il devait porter ailleurs ses attaques. Le 27 février 1826, il introduisit trente-deux bateaux plats dans la lagune ; le 9 mars, ses troupes prenaient possession de l'îlot de Vasiladi. La résistance de Missolonghi pour cette fois devait bien réellement toucher à son terme. Le lord haut commissaire des îles Ioniennes, sir Frederick Adam, essaya de s'interposer ; les Grecs rejetèrent dédaigneusement ses offres de médiation. Le 6 avril,

les pachas résolurent de faire un pas de plus vers la place, du côté du lac. Reschid, avec ses Albanais, se chargea d'enlever l'îlot de Klissowa, banc de sable à demi noyé, distant d'un mille à peine de Missolonghi. Les Albanais échouèrent de nouveau dans cette tentative, qui leur coûta six cents hommes. En voulant les ramener à l'assaut, Reschid lui-même fut blessé à la jambe. Ibrahim raila sans pitié l'échec de son compagnon. « Je vais faire marcher mes Arabes, dit-il à Reschid; vous verrez comme ils emporteront cette ville. » Il donna aussitôt l'ordre, à deux bataillons de marcher, à Hussein-Bey de se mettre à leur tête, — ce même Hussein-Bey qui avait reconquis Candie, Caxos, pris Sphactérie, Vasiladi et Anatolikon. Pouvait-il manquer de prendre Klissowa? Les Arabes cependant ne réussirent pas mieux que les Albanais. Ils perdirent huit cents hommes, et Hussein-Bey, mortellement atteint, tomba au milieu de ses troupes, frappé d'une balle au front. Il ne restait plus, après ces échecs successifs, qu'un parti à prendre. Il fallait resserrer encore le blocus de Missolonghi et réduire par la famine une place si bien défendue. La question se trouvait donc portée sur un terrain où les Grecs avaient eu jusqu'alors l'avantage. Malheureusement les flottes ottomanes, après cinq années de lutte, s'étaient aguerries, le produit des impôts en Grèce était nul, l'emprunt anglais toujours insuffisant;

les flottes grecques, ne pouvant plus vivre que du pillage des neutres, erraient des côtes de Syrie aux rivages du Péloponèse, complètement désorganisées. Le 10 avril 1826 cependant Miaulis, avec trente-huit voiles carrées et quelques mistiks, parut à l'entrée du golfe de Patras; il se trouva arrêté par le calme sous Céphalonie. Le 13 avril, les Turcs et les Égyptiens, au nombre de soixante voiles, profitèrent, pour appareiller, de la brise qui venait de s'élever du large. La bordée qu'ils suivaient les portait vers l'île de Zante. Leur flotte laissait ainsi le chemin de Missolonghi ouvert.

Avec son habileté ordinaire, Miaulis saisit sur-le-champ l'occasion. Les dernières lueurs du jour n'avaient pas encore disparu qu'il était devant la place assiégée. Les Grecs pouvaient croire que, fidèles à leurs habitudes, les Turcs n'oseraient pas s'exposer à un combat de nuit; mais la manœuvre de la flotte ottomane n'était qu'une feinte, nous apprend un rapport émané du vaisseau même du capitain-pacha, car cette fois ce sera le témoignage des Turcs que nous invoquerons; en toute affaire, il est bon d'entendre les deux parties. « Nous poursuivîmes les Grecs, ajoute ce rapport, et dans la nuit même nous nous frouvâmes au milieu de leur flotte. Avec nos boulets, nous la dispersâmes. Le 12, ils revinrent avec trente et un bâtiments. Notre petite flottille donna la première. Quelque temps après,

nous arrivâmes avec les frégates. Après un combat acharné de sept heures, nous leur prîmes deux brûlots, un autre se consuma sans nous atteindre. Si le vent n'était point tombé, les Grecs étaient tous perdus. Le lendemain, nous n'avons pu en compter que vingt-deux qui faisaient route pour Calamos. Depuis, ils n'ont pas reparu. »

Un officier anglais d'un grade élevé qui avait assisté au siège de Missolonghi résumait ainsi ses impressions : « Je ne sais, disait-il à l'amiral de Rigny, ce qu'il faut le plus admirer de l'ardeur des assaillants ou du courage des assiégés. » Ce jugement impartial sera le jugement de l'histoire. Jusqu'au moment où la flotte grecque en se retirant eut décidé du sort de la place qu'elle n'avait pu secourir, les pertes des Grecs et celles des Ottomans étaient demeurées fort inégales. La garnison de Missolonghi n'avait perdu que cent cinquante hommes ; deux mille Turcs gisaient dans le lac et sous les remparts de la ville. La faim n'en poursuivait pas moins son œuvre. La population, qui se composait encore de près de neuf mille âmes, était aux abois. « Elle avait mangé les chiens, les chats, les rats. » Elle n'avait plus que le choix entre ces trois partis : mourir d'inanition, capituler ou se frayer un chemin à travers les lignes ottomanes. Ce fut à cette dernière résolution que les Grecs et les Souliotes s'arrêtèrent. « On sait, dit un des drogmans de la Porte qui se trouvait

à bord du capitain-pacha, l'Arménien Constantin, on sait que les Souliotes ne se rendent jamais. »

Le 20 avril 1826, Ibrahim fut averti par un déserteur que quinze cents armatoles détachés du corps de Karaïskaki s'étaient embusqués sur les derrières du camp turc. Les armatoles devaient faire une attaque du côté de l'ouest. La fusillade servirait de signal aux assiégés; on y répondrait de la place par l'incendie de quelques maisons, et peu après tout ce qui se trouvait dans la ville tenterait une sortie en masse. Comptant près de trois mille combattants encore, la garnison se chargeait de forcer le passage, la population profiterait du désordre pour la suivre. Ainsi averti, Ibrahim prit ses dispositions. Il ne se borna pas à se mettre en mesure de contenir les Rouméliotes de Karaïskaki et de recevoir de pied ferme le choc des assiégés; il fit garder toutes les issues par lesquelles les défenseurs de Missolonghi pourraient lui échapper. Le 22 avril, vers neuf heures du soir, au signal convenu, la garnison, formée sur trois colonnes, quitta silencieusement la place; mais à la contenance et aux dispositions des Turcs elle s'aperçut bientôt que la fusillade engagée par les armatoles ne serait qu'une diversion insignifiante. N'espérant plus rien que d'elle-même, ne faisant appel qu'à son courage, elle poussa un cri formidable, et se rua sabre en main sur l'ennemi. Ni le yatagan des Albanais, ni la baïonnette des Arabes, ne pouvaient arrêter cette

attaque impétueuse. Les soldats grecs franchirent d'un seul élan les fossés, les parapets, les traverses, tout le labyrinthe compliqué qu'offrent généralement des lignes de circonvallation. Pendant qu'ils balayaient devant eux les derniers ennemis qui s'obstinaient à leur faire obstacle, la population de Missolonghi se rangeait à son tour en dehors des remparts. Le murmure confus qui sortait de cette multitude arriva comme un bourdonnement jusqu'au camp d'Ibrahim. Les pièces turques dirigèrent leur feu de ce côté. Un irrésistible mouvement de retraite se produisit alors dans une foule qui n'était composée en majeure partie que de femmes et d'enfants. Ibrahim et Reschid firent avancer leurs troupes ; Grecs et Arabes, tout rentra pêle-mêle dans la place. Le désespoir des vaincus, la rage des vainqueurs, se confondirent dans une lutte effroyable. On sait quels excès se commettent, même entre nations civilisées et chrétiennes, quand une ville de guerre est emportée d'assaut. On peut juger des horreurs que couvrit de son ombre la nuit du 22 avril 1826. Près de deux mille personnes périrent dans les flammes, et tout individu mâle au-dessus de l'âge de douze ans fut immolé sans pitié. Les Turcs se vantèrent d'avoir coupé à Missolonghi plus de trois mille têtes. Les femmes et les enfants qu'ils épargnèrent furent vendus publiquement comme esclaves ; la flotte égyptienne les emporta en Candie et en Égypte.

Ibrahim, prétend-on, gémit amèrement sur l'impossibilité où il s'était trouvé de prévenir d'abord, d'arrêter ensuite l'effusion du sang. Quant aux hommes héroïques qui, suivant l'expression du drogman Constantin, « avaient osé mettre le feu à la ville et sortir en combattant », ils ne venaient de passer sur le ventre aux Turcs que pour aller tomber dans une embuscade. Reschid, dès qu'ils eurent dépassé les tranchées, lança sa cavalerie à leur poursuite. A un mille environ des lignes ottomanes, ils essayèrent une charge qui les dispersa. Ils s'étaient cependant ralliés sur les premières croupes du mont Zyrgos ; les inégalités du terrain commençaient à favoriser leur retraite, quand, au lieu du secours promis, ils virent surgir du milieu des broussailles les longs fusils des soldats albanais. Il suffit d'une volée de mousqueterie pour porter de nouveau le désordre dans cette troupe surprise. Des femmes, empruntant le costume des guerriers souliotes ; des enfants, portant de lourds pistolets chargés à la ceinture, s'étaient courageusement mêlés à la sortie. Ce furent les premières victimes que l'effroi, l'épuisement, la fatigue, livrèrent aux Turcs. Longtemps les débris d'une garnison qui avait compté près de cinq mille hommes errèrent dans la montagne, mêlés aux troupes de Karaïskaki ; quand ils atteignirent la baie de Salone, ils avaient à peine réuni treize cents combattants.

Pendant que Missolonghi, « abandonnée par les flottes de Spezzia et d'Hydra », succombait aux angoisses de la faim ; pendant que les assiégés faisaient sur les lignes turques « leur attaque de lions », les députés des autres parties de la Grèce, rassemblés de nouveau à Épidaure, discutaient des projets de constitution. « Croyaient-ils donc, — j'emprunte encore ici le langage de l'amiral de Rigny, — que le moment fût heureusement choisi pour proclamer une monarchie constitutionnelle, une régence, une pairie héréditaire ou à vie, pour décréter des phalanges macédoniennes ou thébaines ? Toutes ces parodies, ajoutait cet observateur si sagace, peuvent trouver place dans certaines correspondances, crédit dans certains journaux ; pour la Grèce, ce n'est pas de tel ou tel mode de gouvernement qu'il s'agit ; il faut avant tout savoir si elle existera. » La place de Missolonghi était à peine conquise qu'Ibrahim, se séparant de Reschid, rentrait en Morée par Patras, laissait dans cette ville une garnison, renforçait celle de Tripolitza, qu'il portait à deux mille cinq cents hommes, et, après avoir envoyé quelques détachements pour ruiner les récoltes dans la plaine de Sparte, revenait sur ses magasins à Modon. De son côté, Reschid marchait de Missolonghi sur Salone et se disposait à envahir l'Attique. La flotte du capitan-pacha reprenait le chemin des Dardanelles ; la flotte d'Ibrahim se partageait en deux divisions : l'une allait chercher

à Alexandrie des vivres, des munitions, deux mille hommes qui devaient couvrir l'armée égyptienne de ses pertes; l'autre, occupée à maintenir les communications entre la Morée et Candie, amenait de la Sude à Modon, vers la fin du mois de mai 1826, un convoi de vivres considérable.

On comprend que de pareilles nouvelles, survenant au milieu des délibérations du congrès d'Épidaure, dussent les « simplifier ». Depuis longtemps, le sentiment de cette assemblée se prononçait contre la direction donnée aux opérations militaires; on espéra mieux d'une nouvelle commission de gouvernement, qu'on choisit parmi les notabilités de la Morée, d'Hydra, de Souli et de la Roumélie. « Tout cela, écrivait l'amiral, n'est qu'une forme vaine qui s'évanouira encore. Il n'y a plus ici en hommes et en argent aucunes ressources virtuelles. »

Les Souliotes et les Rouméliotes étaient arrivés à Nauplie dans les derniers jours du mois de mai 1826. Ils étaient alors en Grèce, suivant l'expression de l'amiral de Rigny, « la seule force réelle et la seule force d'opinion ». Les Souliotes étaient, il est vrai, réduits à deux cent cinquante hommes, les Rouméliotes à huit cents; mais, par un bonheur étrange, aucun chef de renom n'avait péri. « Je puis vous assurer, écrivait l'amiral à l'ambassadeur, que, s'il y a eu des chefs tués, — et par chefs j'entends ceux qui s'intitulent généraux, c'est-à-dire qui comman-

dent à une centaine d'hommes, — ce ne sont ni Botzaris, ni Zavellas, ni Drako, ni Lambro-Vecchio, car ils sont tous venus déjeuner avec moi avant-hier. » En dehors de cette troupe d'élite, il ne restait plus sous les armes en Grèce que trois mille hommes, les uns groupés autour de Karaïskaki, les autres attachés à la fortune de Gouras, ou errant avec Nikéas et Colocotroni de crête en crête sans pouvoir arrêter les Égyptiens nulle part. Au milieu de cet affreux désarroi, chacun songeait encore « à se faire son petit lot ». Gouras s'était enfermé dans l'Acropole d'Athènes avec quatre cents pallikares; Notaras était à Corinthe; les défenseurs de Missolonghi venaient de s'emparer de la Palamide. Maîtres de ce point culminant, ils n'avaient pas tardé à l'être de toutes les batteries de la ville. Bien que désavoués par leurs chefs, ils déclaraient qu'ils ne se dessaisiraient de ce gage que le jour où l'arriéré de leur solde leur aurait été payé. Le gouvernement préféra céder la place à la sédition; il alla s'installer sur le petit îlot de Bourgi, rocher circulaire qui s'élève, avec son château vénitien, à la limite des fonds où se termine la rade.

La campagne d'hiver de 1826 avait donc été décisive. Les Grecs se trouvaient renfermés dans les forteresses de Corinthe, de Nauplie et d'Athènes. Les Turcs avaient entre leurs mains Patras, Missolonghi, Navarin, Coron et Modon. Ibrahim, revenu dans la

plaine de Messène vers la fin de juin, menaçait le Magne. Candie était entièrement soumise, et les Sphakiotes eux-mêmes payaient régulièrement leur tribut. Reschid était dans l'Attique, où plus d'un village saccagé par Gouras l'accueillait en libérateur. L'anarchie avait pu opérer ce prodige de rendre, après cinq années de guerre, les Turcs moins odieux. La révolution grecque entrait en 1826 dans sa phase vraiment douloureuse.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	1
CHAPITRE PREMIER. — La Grèce sous la domination musulmane.	15
CHAPITRE II. — Le commerce et la piraterie dans l'Archipel en 1816.	26
CHAPITRE III. — Le comte de Moncabrié et Méhémet-Ali.	45
CHAPITRE IV. — La Vénus de Milo.	58
CHAPITRE V. — Ali-Pacha.	68
CHAPITRE VI. — Les troubles de Smyrne.	75
CHAPITRE VII. — Le pacha de Césarée.	85
CHAPITRE VIII. — Le contre-amiral Halgan.	100
CHAPITRE IX. — Les débuts de l'insurrection maritime.	115
CHAPITRE X. — Le rôle des brûlots au dix-septième et au dix-huitième siècle.	127
CHAPITRE XI. — Le premier brûlot grec et le massacre d'Aivali.	137
CHAPITRE XII. — Combat de Samos et prise de Monembasia.	150
CHAPITRE XIII. — La campagne de 1821.	158
CHAPITRE XIV. — La mort d'Ali-Pacha, 5 février 1822.	178
CHAPITRE XV. — Canaris. Incendie du vaisseau-amiral ottoman. Mort du capitain-pacha Kara-Ali.	193

CHAPITRE XVI. — Le chevalier de Rigny et le capitaine Hamilton. Capitulation d'Athènes. Destruction de l'armée de Dramali-Pacha. Capitulation de Nauplie.	204
CHAPITRE XVII. — Le chevalier de Viella. Dissensions intestines de la Grèce.	226
CHAPITRE XVIII. — Khosrew-Pacha.	241
CHAPITRE XIX. — Le capitaine Drouault. Lord Byron.	253
CHAPITRE XX. — Prise de Caxos par les Égyptiens le 19 juin, d'Ipsara par les Turcs le 4 juillet 1824.	265
CHAPITRE XXI. — Ibrahim-Pacha. Débarquement de l'armée égyptienne en Morée le 24 février 1825.	279
CHAPITRE XXII. — Prise de Navarin par les Égyptiens.	289
CHAPITRE XXIII. — Le contre-amiral de Rigny et le comte Guilleminot.	317
CHAPITRE XXIV. — Prise de Missolonghi par Ibrahim et Reschid-Pacha le 22 avril 1826	334